



Lausanne - Lausanne en passant par ailleurs

Trois ans à vélo sur les routes
de l'hémisphère nord

Lausanne - Lausanne en passant par ailleurs

Trois ans à vélo sur les routes
de l'hémisphère nord



18 juillet 2011 - 15 juin 2014

Retour sur un formidable détour

*Que pourrais-je te raconter de mon voyage?
Et pourtant, comme je préfère l'avoir entrepris que d'être resté au coin du feu!*

Robert Falcon SCOTT

C'est vrai au fond: que raconter de notre voyage? Il y aurait tant de choses à dire...

On pourrait évoquer chaque fois qu'on a ri, qu'on a pleuré ou même vomi. On pourrait expliquer comment réparer une chambre à air avec des gants en plein hiver ou dire combien de fois qu'on a changé de pneus, le nombre de crevaisons que nous avons eues et si on a eu mal au cul.

On pourrait se taire aussi et garder pour nous ce qui est... à nous.

On pourrait raconter notre pire nuit ou faire part de notre embarras quand notre hôte d'un soir nous a offert un tableau!

Et on pourrait bien sûr expliquer en long, en large et en travers comment nous avons préparé notre voyage ou combien ça nous a coûté...

Mais puisque le voyage est un retour à l'essentiel, nous avons choisi de parler... de l'essentiel. De celle qui, du début à la fin de notre voyage, nous a accompagné, guidé, fait hésiter. De parler de celle qui, pendant trois ans, nous a rendu si vivants.

Parler de cette route qui nous a permis de rencontrer tant de gens et nous en a fait voir de toutes les couleurs.

Alors, on y va? On y va!



Partir à deux pour
faire un tour sans
savoir où, ni pour
combien de temps.

Nous sommes en route!

Quatre ans jour pour jour après être rentrés d'une fantastique traversée de l'Asie, nous sommes à nouveau en mouvement.

Les premiers kilomètres sont derrière nous. On les attendait depuis un bon moment, le premier étant souvent le plus long, vu que c'est le seul qui nécessite réellement de la préparation. Les suivants devraient suivre naturellement, du moins, on l'espère...



À l'heure du départ, devant la cathédrale de Lausanne.

Après deux mois de préparatifs des plus intenses, nous enfourchons enfin ceux que nous appellerons désormais « nos ours ».

L'heure est venue de prendre de la lenteur, de changer sensiblement de mode de vie; l'heure de prendre le temps, de freiner, et sur nos vélos, on ne risque pas d'aller vite!

Deux ou trois gouttes de pluie pour cette première journée mais surtout des amis venus nous accompagner pour le départ ou les premiers tours de roues.

Départ devant la cathédrale de Lausanne en direction de la Barboleuse. Arrêt à Vevey pour partager des meringues-crème double avec Fred puis à Montreux pour un pique-nique avec Freddie.

Un nouveau projet pour un nouveau voyage dont l'itinéraire reste à tracer mais qu'on s'apprête à vivre tous les deux.

À l'horizon: beaucoup d'inconnu(e)s et un bon paquet de surprises. Et vu le mode de transport, ça ne va pas être simple tous les jours, mais on se réjouit énormément.

Traversée de la Suisse en quatre saisons

Malgré une météo peu engageante, on se lance dans l'ascension du Col de la Croix. Après une montée sous une pluie fine mais relativement agréable, la descente fut tout simplement... horrible. Pluie battante, 6°C au mercure et une vue entachée de buée et de brouillard. La neige n'est pas loin...

La traversée du Col du Pillon se fait à peu près dans la même ambiance. À part nous, seuls quelques ouvriers sont de sortie et un couple de cinquantenaires à vélo.



L'étape suivante nous permet de descendre le Sannenmöser sous un rayon de soleil avant de rejoindre Interlaken, sous la pluie.

Passé le Brünig, les choses s'améliorent un peu, le thermomètre remonte et le beau temps menace. On commence gentiment à s'habituer au poids de nos montures et nous alignons sans peine des étapes de plus de 70 kilomètres. Peu à peu, la route devient notre maison, les paysages notre télévision.



Dernier virage avant le Col de la Croix.

Rayon de soleil pour la descente du Sannenmöser.



Magnifique journée pour passer par l'abbaye d'Einsiedeln.

Église de Thiefencastel, dans les Grisons.

L'appel des cols

Les Alpes offrent une magnifique palette de routes sinueuses et pentues à souhait. Rien qu'en Suisse, on trouve dix-sept cols culminant à plus de 2'000 mètres. Parmi eux, le col de l'Albula permet de relier Coire à St-Moritz par une petite route ouverte uniquement en été.

Mais pourquoi tant de cyclistes y mettent à l'épreuve leur monture et leurs mollets?

Frontières entre des régions, des langues ou des cultures, les cols marquent une limite là où nous, nous testons les nôtres.

Nos vélos zigzaguent lentement le long de la route qui mène au col. Chaque coup de pédale nous fait gagner quelques mètres et nous rapproche du but à une vitesse souvent inférieure à celle de la marche.

Bientôt nous ne sentons plus nos jambes, tout se passe dans la tête. Le vide se fait. Le défi que représentent les 47 kilomètres de montée et les 1'700 mètres de dénivelé prend le dessus.

Et nous voilà déjà en haut, lieu de passage fréquenté depuis 1695.

Malgré une sérieuse fatigue et un certain soulagement, les derniers coups de pédale annoncent un changement de rythme et on est un peu triste que ce soit déjà fini.

Une pluie fine commence à tomber, le vent balaie le col et le bistro vient de fermer. Mais peu importe, le picotement dans nos jambes nous rappellent que nous sommes arrivés ici par nous-mêmes, sur nos vélos et ceci nous comble de bonheur.



Le col semble tout près, mais il faudra plusieurs heures pour l'atteindre.

L'effort ne doit pas être brutal: le plaisir avant tout!

Derniers coups de pédale avant la descente.

De vallée en vallée

En suivant l'Inn, nous quittons le pays de Heidi pour entrer en Autriche.

La vallée s'élargit et les petits villages de montagne font place à de grandes prairies avec des racks pour le foin et des petites granges.

Passé Landeck, la vallée s'élargit encore et nous roulons entre les champs de maïs et les vergers.

Sans trainer, nous rejoignons la charmante ville d'Innsbruck pour deux jours de visites et de balades en montagne.



Mais, il est temps de changer de vallée!

Nous remontons donc lentement la Ziller jusqu'au prochain col: le Gerlos Pass.

Pour nous, chaque col « fait » à vélo est un moment propice à la réflexion, un temps pour soi. Un peu de bonne musique et un rythme s'installe. Soudain, c'est l'évasion.

Penser à soi, à nous, à ce que nous sommes en train de vivre sans trop se soucier de quoi sera fait demain.

À la descente, la route parcourt les forêts d'un parc national en passant par la plus haute chute d'Europe.

Puis, un joli itinéraire nous emmène dans la vallée de la Salzach que nous pourrions suivre jusqu'à Salzburg. Seulement voilà...

La plus haute route goudronnée d'Autriche part vers le sud, au cœur des Alpes. La vue promet d'être somptueuse, mais la météo n'est vraiment pas terrible. On hésite... puis on tente le coup: direction la Grossglockner Hochalpenstrasse!



Innsbruck, capitale du Tyrol autrichien.

Couper à travers champs, où la liberté de choisir son chemin.

Schtöckr!

« Jeder der diese Strecke bewältigt ist Glocknerkönig ».

Voilà ce qu'on peut lire sur la carte des tours à vélo de la région au sujet de la Grossglockner Hochalpenstrasse. Mais dans les Alpes, ne devient pas roi qui veut...

Zell am See, sept heures trente du matin. C'est à la météo de faire atout en premier. Pique double: ça passe mal...

Le jeu n'est pas très clair... Après quelques gouttes pendant la nuit, la météo décide de commencer doucement avec la dame de cœur afin de nous convaincre de ne pas abandonner tout de suite.

Nous partons donc plein sud où miroitent encore quelques rayons de soleil sur les flancs de la montagne. Les premières plies sont à notre avantage et nous parvenons rapidement au pied du « mur ».

Inaugurée en 1936, cette route nécessita près de cinq années de travaux. La montée du versant nord, longue de 20,1 kilomètres, impose un dénivelé de 1'644 mètres avec des passages à plus de 12%.



Au pied de la Hochalpenstrasse, on ne sait pas encore ce qui nous attend...

À peine nous nous engageons dans cette montée infernale que la météo sort les grosses cartes. L'as d'atout annonce le pire: vas-y que je te mette un peu de pluie. Puis vient le *nell*: et tiens, voilà du brouillard!

Notre moral est touché, le doute s'installe. Faut-il poser notre jeu et redescendre? Dire que le panorama pourrait être magique... Mais nous ne nous laissons pas abattre et repartons de plus belle. La pluie aussi...

Progressant dans une quasi obscurité, nous poursuivons l'ascension à coups de demi-plaque de chocolat noir. Bien que la donne semble perdue, abandonner et redescendre après tant d'efforts et sous cette pluie paraît impensable.

Il ne reste plus que trois plies pour autant de virages avant le col. Valéryne, restée en retrait, rejoint Luc et lui souffle à l'oreille: « Tu sais, on est encore assez loin de nos limites ». Aurait-elle le reste des atouts?

Mais lorsque nous atteignons le col, c'est la météo qui coupe un as avec le *bauer* et s'en suit une chute impressionnante de la température.

La fin du calvaire? Malheureusement pas. Reste à trouver un refuge pour la nuit...

Un panneau indique une cabane à deux kilomètres. En fait, il n'y en aura que 1,8... pour un dénivelé de 365 mètres! Alors que Luc met pieds à terre, Valéryne pose son jeu: Dame et Roi d'atout.

Nous sommes enfin en haut, à 2'752 mètres d'altitude!



Bonne douche chaude, gros plat de pâtes et lit moelleux feront office de cinq de der.

Le lendemain, la météo, des plus mauvaises perdantes, donne tout ce qu'elle peut. La journée commence par une éclaircie avant de nous plonger dans un épais brouillard. Il est juste impensable de tenter la descente dans des conditions pareilles...

Plus tard, c'est un orage de grêle qui s'abat sur la cabane. Le thermomètre ne cesse de descendre et la pluie tourne peu à peu en neige.

Le jour d'après, l'endroit se réveille couvert d'un manteau blanc. Mais, pour le déjeuner, la vue, pourtant réputée majestueuse, reste de ouate...



Après cinq heures et quart d'effort, nous arrivons rincés à l'Edelweisschütte.

D'abord la pluie puis le brouillard et la grêle avant la neige!

Soudain, les nuages se déchirent et laissent entrevoir les tous derniers virages gravés deux jours plus tôt.

Ni une ni deux, nous sautons sur nos ours pour entamer une descente vertigineuse de plus de 1'700 mètres avec des passages à 65 km/h.

Une fois arrivés à l'autre extrémité de la Hochalpenstrasse, il ne nous reste plus qu'à prendre un train afin de retourner auprès de la Salzach et de nous « laisser glisser » jusqu'à Salzburg.

Au final, un détour de plusieurs dizaines de kilomètres avec à la clé ce qui sera sans doute notre plus haut col européen. Un détour pour rien? En aucun cas!

Sommet de la Grossglockner Hochalpenstrasse.



Les petits ruisseaux font les grandes rivières

Après avoir dévalé les flancs de la vallée de la Gasteiner Ache, nous arrivons rapidement au bord des berges plates de la Salzach qui mènent à Salzburg, haut lieu de la musique classique avec du Mozart à tous les coins de rue.

Afin de faire varier un peu notre itinéraire, nous alternons entre Autriche et Allemagne avant de monter notre tente au confluent de l'Inn et de la Salzach.

Arrivés à Passau, c'est au tour de l'Inn de se jeter dans un Danube majestueux.

L'entrée en Tchéquie par les petites routes est magnifique: en pleine réserve naturelle, nous pédalons entre forêts de sapins, lacs étincelants et pâturages.

Peu à peu, les changements se font sentir. Les trains ont perdu leur caténaire et les murs de leur fraîcheur... L'Euro a disparu et la langue nous est inconnue.

Vieille ville de Salzburg à la tombée de la nuit.

Confluent de la Salzach et de l'Inn.

Jeu de couleurs à Schärding.

Magasin de trdelník et de povídky.



En bonne forme, nous roulons jusqu'à Český Krumlov, charmante petite ville tassée dans un des méandres de la Vltava et dominée d'un impressionnant château. L'endroit à lui seul vaut bien un crochet de plus de 200 kilomètres.

De retour en Autriche, c'est à Linz que nous recroiserons le Danube. Juste le temps de déguster une tranche de la fameuse tourte avant de continuer vers le sud, histoire de faire une dernière virée hors des pistes cyclables hautement fréquentées.

Rues piétonnes de Český Krumlov.

“ *Le vélo, c'est à la montée que tu sais si tu aimes. Si ton intention est de suivre le Danube, moi j viens pas!* ”

Valéryne, peu avant le départ...



Le château de Český Krumlov surplombant la Vltava.

Escalier en colimaçon de l'abbaye de Melk.

Les Schnitzels viennent toujours par deux

Afin de profiter au mieux de notre première « grande ville », nous choisissons de laisser nos ours au camping et de privilégier les transports en commun.

Le programme se veut impérial avec, entre autres, le *Hofburg*, la cathédrale St-Étienne et la visite de quelques résidences d'été et palais. Mais les beaux jours de la fin de l'été nous donnent également l'occasion de nous balader dans les rues grandiloquentes de la charmante capitale autrichienne.



Intérieur de la cathédrale St-Étienne.

Une valse ou un tango? Sur la Karlsplatz.

Après cette pause des plus ravigorantes, nous récupérons nos ours et reprenons la route. Une fois encore, nous décidons de quitter le Danube et de faire l'impasse sur Bratislava et la Slovaquie.

Nous filons donc au sud-est, en direction du Neusiedler See, lac à proximité de la frontière hongroise. Et à peine la frontière traversée que déjà nous sommes atteints par un furieux sentiment d'être arrivés... ailleurs!



Château de Schönbrunn, résidence d'été des Habsbourg.

Et si l'aventure commençait ici?

C'est un peu la question qu'on se pose à chaque passage de frontière. Comme si une étape était franchie, un pas de plus dans le voyage; pas qui nous fait sortir toujours plus de notre « zone de confort »: langue connue, itinéraires vélo fléchés, campings aménagés, supermarchés avec les produits habituels...

Qu'allons-nous trouver une fois de l'autre côté? Sommes-nous capables de poursuivre l'aventure? Le doute nous envahit.

Heureusement que nous sommes deux, ce qui nous permet de nous encourager et de nous écouter. Et nous savons que, bien plus que les gouttes de sueur qui perlent sur nos fronts, ces difficultés sont le sel de notre voyage.

Et cette fois, le changement est... radical!

Les routes sont pleines de nids de poule ou carrément en terre, les champs s'étendent à perte de vue et, de temps à autre, on se fait dépasser par une Trabant...

La majorité des habitations de la région semblent vétustes, quelquefois inhabitées, voire en ruine; beaucoup de terrains et de maisons sont à vendre.

Mais ce qui frappe le plus, ce sont les gens. Ils ont les traits plus marqués, leurs habits sont différents et leur langue ne ressemble à rien de connu.

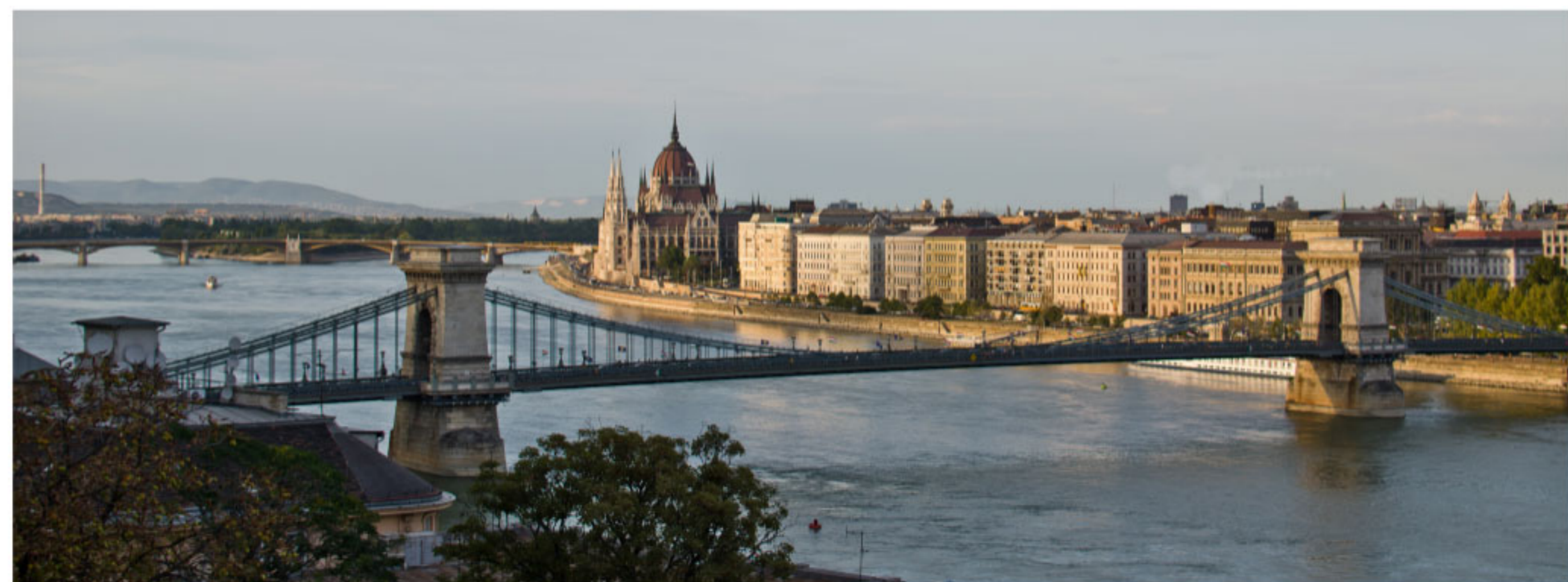
Petit à petit, nous nous habituons à ce nouveau pays et apprenons à l'apprécier. Nos appréhensions du début font place à l'émerveillement.

Une météo radieuse ainsi qu'une densité de population relativement faible nous offrent de jolis spots pour passer de belles soirées sous les étoiles.

Nous traversons des villages aux maisons colorées où tout le monde profite du soleil: les plus jeunes jouent dans les parcs, des adolescents courent le long du fleuve sous l'œil attentif du prof de sport, les terrasses ne désemplassent pas et les glaces font le plaisir des petits comme des grands.



École au centre de Szentendre.



Pest et le Parlement hongrois, sur la rive gauche du Danube.

Budapest est une ville qui s'apprécie en se baladant à pied, en flânant à travers les rues de Buda et de Pest.

Buda, avec son palais, ses collines et sa vue imprenable sur le Danube, est la partie la plus romantique.

Pest, avec ses grands boulevards est plus vivante, plus dynamique. Chaque quartier a son atmosphère propre avec une quantité de restaurants, bars, bâtiments historiques et musées.

Et quand la fatigue se fait sentir après une journée à arpenter les rues de la capitale, rien de tel qu'un bon moment de détente dans un des centres thermaux qui font la réputation de la ville.

Prendre un bain aux Thermes Gellért, c'est un peu comme se baigner au cœur d'une cathédrale.

De style Art nouveau, ce bâtiment est juste splendide; flanqué de grosses colonnes et de magnifiques mosaïques sur les plafonds.

Les bains de l'Hôtel Gellért accueillent les curistes depuis 1918.



Traversée de la puszta hongroise

À l'est et au sud de la capitale hongroise s'étend la « grande plaine », vaste étendue de steppe et de cultures.

Des routes de campagne nous permettent de traverser de petits villages isolés où chaque maison possède un puits, un chien de garde et un banc au bord de la route. Certaines ont un toit en roseaux, d'autres ont des piments qui séchent aux fenêtres.

Mais toutes ces maisons partagent un point commun: l'altitude!

La puszta, véritable paradis ornithologique, est plate à perte de vue. Et ce soir, nous montons la tente sous les étoiles, à côté de vignes prêtes pour les vendanges et nous nous endormons, ivres de paysages.

Parvenus de l'autre côté de la plaine, nous tombons sous le charme des jolies petites églises de cette région méconnue, coincée entre l'Ukraine et la Roumanie.

Mais la majeure partie de ces édifices sont fermés, sauf si on trouve qui a la clé!



Devant le bureau de poste du village historique de Hollókő.

35 kilomètres de ligne droite, de plat et de vent de face.



Église calviniste de Tákos, construite en 1766.

La gardienne du Temple et la précieuse clé.

En route pour les Carpates

Nous nous empressons de quitter la plaine parsemée des premiers colchiques afin de franchir notre premier col depuis plusieurs semaines. Passé cette petite « bosse », tout devient différent.

La route déroule ses lacets à travers les forêts puis les prairies verdoyantes du nord de la Roumanie. Nous longeons la Tisza, qui marque la frontière avec l'Ukraine, avant de visiter le cimetière de Săpânța.

Chacune des plus de huit cents tombes qui occupent le lieu est surmontée d'une croix en bois gravée et peinte à l'image de la vie de celle ou de celui qu'elle honore. Il y a un paysan et son tracteur, le bûcheron avec sa hache, une institutrice, celui qui s'est pris un arbre en voiture et même un cycliste!

Ici, la tristesse de la mort laisse la place à la beauté de la diversité de nos vies. Et, en quittant cet endroit, une petite voix nous murmure à l'oreille: « Et vous, quand votre heure sera venue, vous souhaiteriez qu'on y dessine quoi sur votre planche de bois? »



Le cimetière joyeux de Săpânța, véritable chronique d'une communauté.

L'église de Bârsana à l'architecture typique de Maramureș.

Parcourir le nord de la Roumanie à vélo est un véritable régal. Dans la région vallonnée des Maramureș sont disséminées de très belles églises entièrement en bois ainsi que de superbes maisons traditionnelles.

Si les journées sont belles et chaudes, les nuits deviennent de plus en plus fraîches. Six petits degrés ce matin à l'intérieur de la tente. Dehors, l'herbe est toute givrée. Mais les Roumains, par leur gentillesse et leur sens de l'accueil, sauront nous réchauffer.



Il y aura Gheorghe qui, en plus de nous prêter un bout de son champ pour la nuit, nous apportera du raisin et des noix. Chez Domnita, nous rencontrerons Vasile et sa femme Molle qui passent quelques jours loin de Bucarest. Sans oublier tous ceux qui nous accueilleront dans leur jardin ou nous offriront des fruits sur le bord de la route.

Le col de Prislop marque notre première traversée des Carpates. Alors que le soleil est encore haut, nous passons devant une pension. Pourquoi nous arrêter alors que nous avons tout pour aller planter notre tente en pleine nature? C'est pourtant ici, chez Vladimir, que nous passerons la nuit.

Vladimir est un grand voyageur. Non pas qu'il soit allé partout, mais il est fasciné par la définition du voyage, celle qui consiste à s'ouvrir à l'inconnu et à découvrir ce qu'on ignore, même si c'est tout près de chez soi, voire même en soi. Alors ce soir, on part en voyage au volant de sa vieille Trabant qui rouille dans son jardin.



À l'heure du déjeuner, sur les terres de Gheorghe à Sârbi.



Allez hop, tous au grenier!



Le fourrage profite de sécher au soleil avant l'arrivée de l'hiver.

Véhicule à deux chevaux mais sans moteur.

Dracula, nous voilà!

C'est bien connu: la Roumanie est infestée de bêtes féroces.

Le loup dans les Maramureș et l'ours dans les Carpates, sans oublier le tant redouté Dracula en Transylvanie.

Comment y faire face? Différentes options s'offrent à nous. On tente de les intimider par l'odeur... Trois semaines sans lessive semblent très efficaces contre les loups: ils n'ont pas osé nous approcher. Par contre, ils ont envoyé leurs cousins les chiens...

Quant à l'ours, il se fera des plus discrets, sûrement trop occupé à préparer sa tanière pour l'hiver qui arrive.

Il ne reste donc plus que l'homme à la peau pâle et aux dents longues...

Afin de le repousser, nous partons en quête d'eau bénite et de grosses gousses d'ail en direction de la Moldavie roumaine.

Mais c'est finalement en Bucovine que nous en trouverons, cachés dans de magnifiques monastères peints comme s'ils étaient des bibles illustrées. Les églises, protégées par des remparts, sont couvertes de fresques, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Avec l'eau bénite en poche et l'ail au fond de la sacoche, nous pouvons sereinement traverser les Carpates une deuxième fois avant de rejoindre Brașov.

Partis à la recherche de Dracula dans ses nombreuses résidences, nous découvrons vite qu'en Transylvanie, l'ennemi numéro un n'est ni Vlad, ni l'ours, mais bien le froid et la neige.

Ville fortifiée de Brașov, ancienne métropole saxonne.

Le climat aura raison de notre itinéraire: impossible de prendre la route mythique construite sous Ceausescu qui traverse les Făgăraș, elle est déjà fermée pour l'hiver. C'est malheureusement à regret que nous nous rabattons sur la route principale qui mène à Bucarest.

La capitale est une ville à l'architecture étonnante, sorte de mélange de bâtiments néoclassiques et de blocs communistes.

Sous la présidence de Nicolae Ceausescu, la plus grande partie du centre historique de la ville a été détruite et remplacée par des immeubles au style soviétique.

En traversant trois fois les Carpates, nous n'aurons finalement ni rencontré Dracula ni même chassé l'ours, mais nous aurons été marqués par la beauté des paysages et par la gentillesse des Roumains.

C'est donc un peu tristes et les sacoches pleines de fruits, de poisson et de miel que nous traversons une dernière fois le Danube pour rejoindre la Bulgarie!



En sortant de la prière du matin, monastère de Moldovița.

La Bible illustrée sur les murs des monastères.

Tel un trésor, l'église du monastère de Sucevița est protégée par d'épais remparts.



Château de Bran: Dracula n'est pas là.

La « maison du Peuple », 350'000 m² de délire à Bucarest.

Mélancolie bulgare...

À notre arrivée en Bulgarie, nous croisons Todor sur son tricycle « fait maison ». Au fil du temps, il a monté une petite entreprise de transport touristique en *rickshaws* à Paris, à Cannes et à Londres. Ce soir, c'est chez lui, autour d'un bon souper bulgare, que nous passerons la soirée et une bonne partie de la nuit à parler vélo.

Alors que nous confions nos montures aux mains expertes d'un mécano du coin, nous apprenons la récente hospitalisation d'une amie, proche de Valéryne.

Nous remettre en route est difficile. Le ciel est gris, le vent glacial et nos pensées ne peuvent s'empêcher de vagabonder entre hier, aujourd'hui et demain; entre notre point de départ, ici et la suite...

L'automne bulgare nous emporte vers le sud, à la recherche d'un peu de chaleur. Mais même les monastères troglodytes, les églises fortifiées et les vestiges romains n'y changeront rien.

La mélancolie nous gagne...



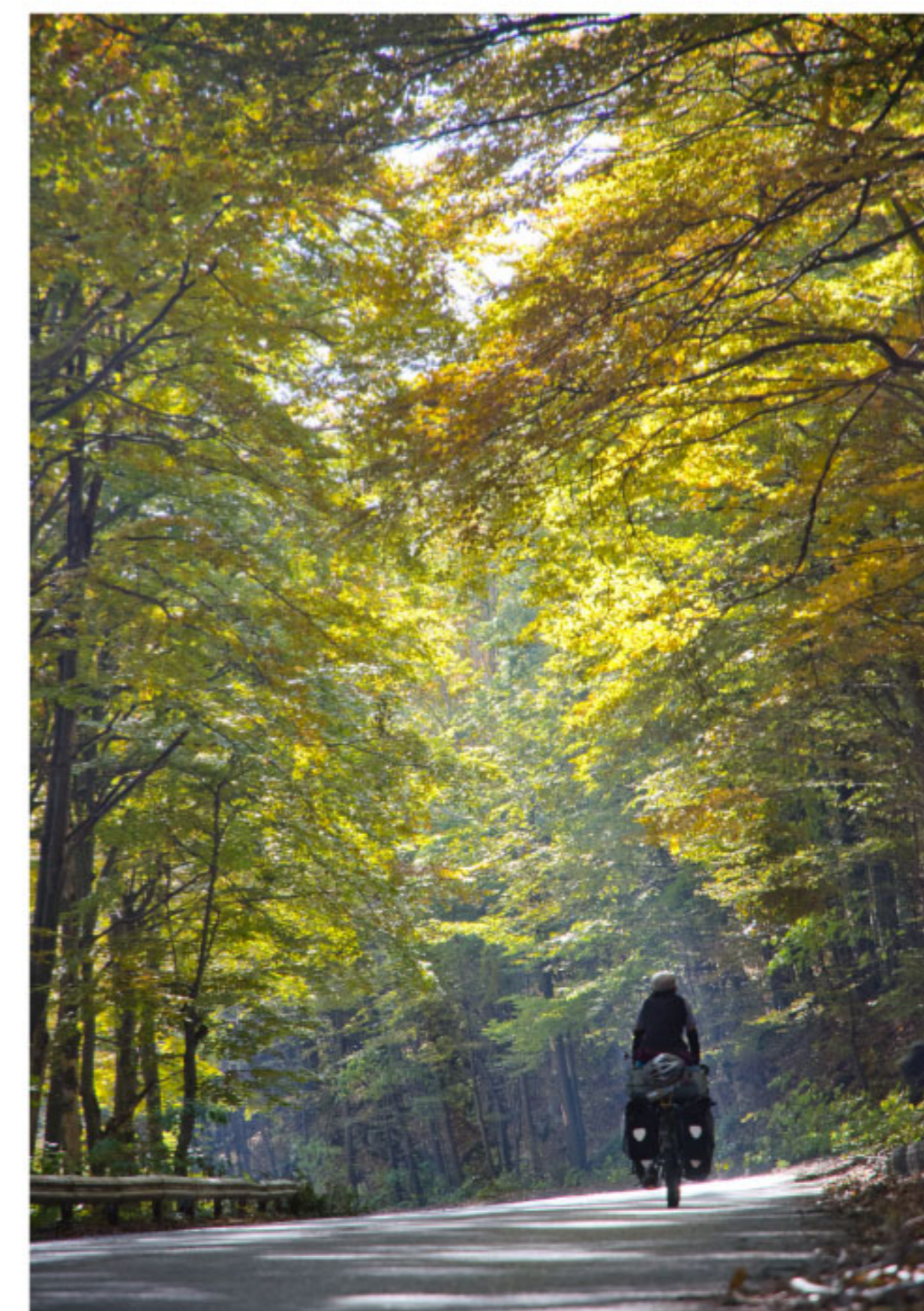
Pas facile de s'orienter dans la région...

Longue montée mélancolique vers Pamporovo.

Située à la croisée des chemins, la Bulgarie surprend par ses différentes facettes. Après avoir été envahi, conquis et occupé par les Grecs, les Romains, les Byzantins puis les Turcs, le pays a passé quarante ans derrière le rideau de fer avant de rejoindre l'Union européenne en 2007. Tout ceci laisse bien sûr de multiples traces, dans l'architecture, dans la culture et dans la gastronomie.

Une grosse montée, longue et rude, nous emmènera jusqu'à une station de ski des Rodopes, déserte en cette saison.

Notre amie s'en est allée pour son dernier voyage. Nous rentrons en Suisse lui dire adieu.



Intérieur plein d'espace, mosquée Dzhumaya à Plovdiv.



Jeu de lumière et iconostase, village de Chiroka laka.

Quel temps fait-il à Pamporovo?

En quittant Pamporovo le 4 novembre, la météo était encore relativement clémente. Un soleil radieux miroitait sur les forêts multicolores et la température variait entre 5°C et 15°C.

Mais, en cette saison, les changements peuvent se montrer brutaux, surtout à plus de 1'600 mètres d'altitude...

Et lors de notre retour, dix jours plus tard, les sommets sont saupoudrés d'un sucre-glace étincelant. Et le ciel, magnifiquement bleu, contraste fortement avec les vastes étendues d'arbres sombres qui semblent s'être préparés pour l'hiver.

La nuit tombe vite et, à 18h00, cette petite station de ski des Balkans est plongée dans l'obscurité la plus totale. Il fait -4°C sur le balcon de l'hôtel...

Le lendemain, une trentaine de kilomètres de descente nous attendent. Autant le dire franchement: on aurait largement préféré que ce soit à la montée, tellement le froid était intense...

Heureusement, le soleil brille et tente de nous réchauffer un tant soit peu. Mais au loin, de gros nuages sombres semblent se diriger vers nous.

Petit détour par Devin, station réputée pour ses bains thermaux. Rien de bien séduisant en fait, mais ça nous permettra de nous réchauffer et emmagasiner suffisamment d'énergie pour la suite.

Les choses sont alors parfaitement claires: il nous faudra désormais faire avec l'hiver.



Premiers rayons de soleil après une nuit glaciale.

Le village de Dospat, accroché à flanc de colline.

Par chance, Valéryne a mis la main sur un bon gros stock de bois!

Est ou ouest, faut-il vraiment choisir?

Ça y est, notre boussole se dégingue! On avait pourtant dit « On part à l'est! », non? Or, depuis le nord de la Roumanie, on ne s'est pas approché d'un poil du soleil levant. Bien au contraire! Même Istanbul ne semble plus être sur notre itinéraire. Mais l'a-t-elle vraiment été?

Petit à petit, nos montures changent de personnalité. D'abord simples moyens de transport permettant de se mouvoir d'un point A à un point B, nos vélos deviennent une façon de s'émouvoir en découvrant des régions inconnues à nos yeux.

Peu importe qu'il faille tourner à droite ou à gauche pour visiter tel ou tel village. Peu importe que la visite d'un lieu implique un « détour » de plusieurs jours. Notre route fait fi de toute direction, ne laissant qu'une infime trace serpentant sur une carte.

En longeant la frontière avec la Grèce, nous traversons une région vallonnée où notre moral, le thermomètre et la route passent leurs journées à faire du yoyo.

Mais rapidement, la magie du vélo nous gagne à nouveau: loin du trafic, à chaque montée, nous plongeons dans un état semi-conscient où seuls notre respiration et le chant de nos roues viennent troubler un silence magnifique. Nos têtes se vident... pour mieux se remplir, à chaque nouvelle descente, de paysages fantastiques.

Les villages que nous traversons semblent s'être endormis pour l'hiver. Seuls quelques habitants, un peu moins prévenants que les autres, s'affairent à réduire d'énormes tas de bois.

Nous sommes hors du temps et loin des préoccupations de l'Union européenne qui, de toute évidence, ne se préoccupe pas de villages comme ceux-ci.

Mais impossible de quitter la Bulgarie sans faire un petit crochet par Rila, où se trouve le plus grand monastère du pays. Caché au fond d'une vallée, ce monastère a joué un rôle très important pour la sauvegarde de la culture et de la religion bulgares.



Monastère de Rila, haut lieu de pèlerinage bulgare.

Cap plein ouest! Mais vite, le soleil s'en va et le mercure chute!

Salade de fruits, jolie jolie jolie!

Ingrédients pour une bonne Macédoine:

- Plusieurs kakis et grenades qui pendent encore aux arbres à cette saison;
- Quelques raisins quasi secs, oubliés lors des vendanges;
- Deux ou trois pêches pour passer les cols;
- Les pommes reçues au bord de la route;
- Un peu de gingembre qui pique le visage dans les descentes;
- Du miel pour la douceur et la gentillesse des gens croisés en route;
- Un litre de Sinalco, soda très prisé dans la région;
- Un relativement gros noyau, en guise de frayeur administrative, pour une loi nous contraignant à nous enregistrer dans un hôtel dans les vingt-quatre heures après avoir passé la frontière;
- Une poignée de piments et des feuilles de tabac qui séchent au soleil.

Préparation:

1. Peler les fruits et couper en morceaux;
2. Râper le gingembre et ajouter;
3. Mélange le miel avec les fruits;
4. Arroser de Sinalco;
5. Cacher le noyau tout au fond;
6. Laisser reposer une nuit, au frais;
7. Répartir dans des bols en terre cuite puis décorer avec le piment et le tabac;
8. Servir sans crème fouettée, ou juste un nuage. C'est bien meilleur au soleil!

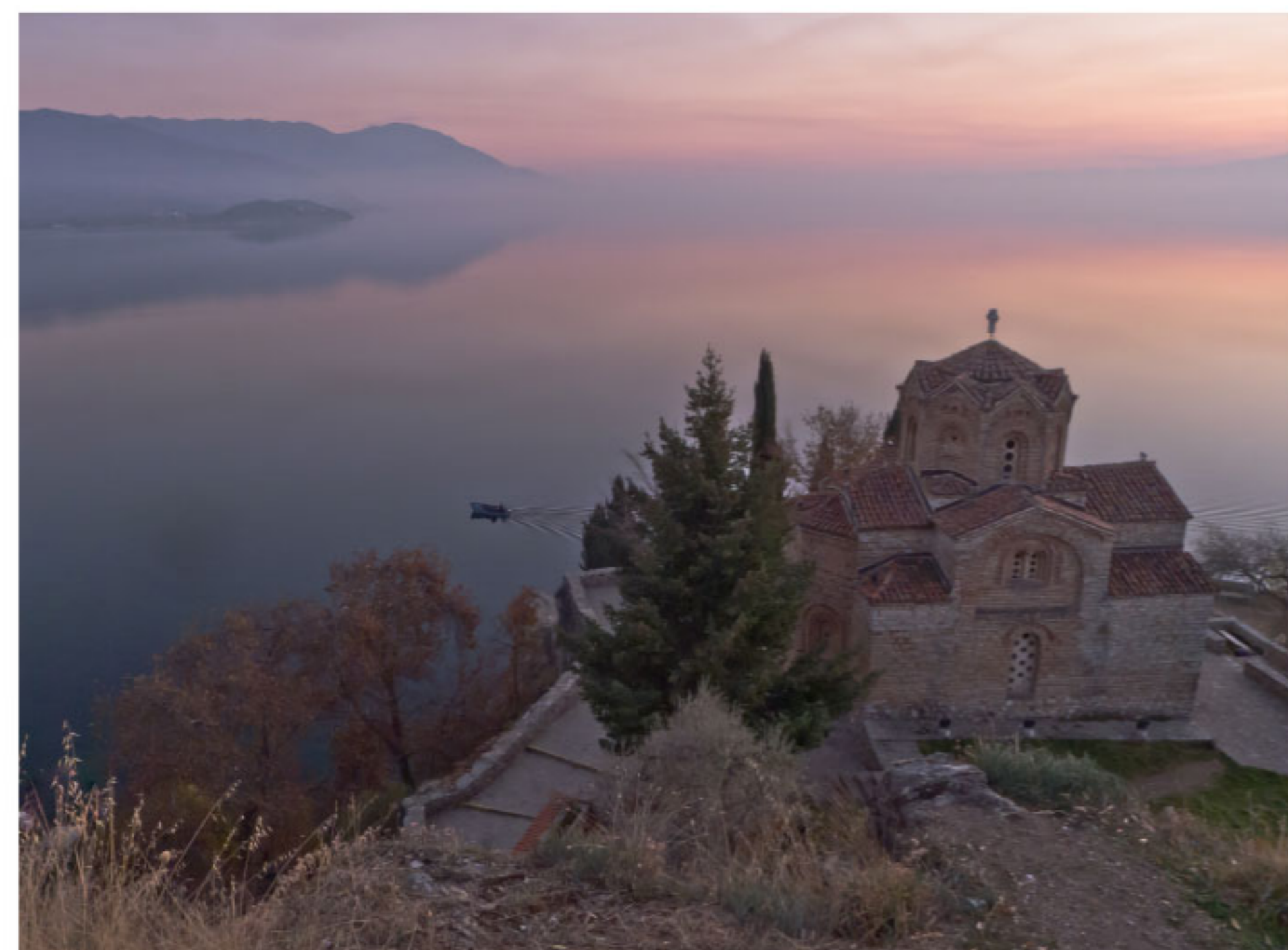
À déguster au coin d'un bon feu dans la quiétude d'un monastère. Bon appétit!



En route pour un 1^{er} dimanche de l'Avent extraordinaire!

Calme, plénitude et crépuscule sur le lac d'Ohrid.

Le monastère de Treskavets, sommet du Mont Zlatovrv.



Albanie... sous la pluie...

En quittant Ohrid, notre hôte Valentin nous prévient: « Vous verrez, là-bas, c'est assez intéressant... Il y a des déchets partout, les gens ne savent pas conduire et les routes sont dans un drôle d'état ». L'espace d'un instant, on aurait pu croire qu'il parlait de la Macédoine...

Nous entrons en Albanie sous un ciel des plus menaçants. Quelques heures plus tard, nous sommes sous la tente, juste avant les premières gouttes. Le tonnerre gronde, la nuit promet d'être humide...

Après la première montée, une belle et longue descente s'offre à nous, sous une pluie battante.

Nous traversons des villages sans nom et sans visage, emmitouflés dans un épais brouillard grisâtre et ruisselants de toutes parts.

Partout, des déchets; partout, des maisons à moitié construites. L'atmosphère devient lourde et collante... Et cette pluie qui ne s'arrête pas...



Nous passerons la nuit à proximité du lit d'une rivière, jonché de sacs en plastique, de jouets cassés et de bouteilles en verre. Il pleut comme rarement et soudain...

Le petit ruisseau de la veille fait un bruit assourdissant. Nous devons partir et vite!

On poursuit la descente par 17°C, roulant en shorts et chemises... sous nos pantalons et vestes de pluie.

Le trafic des gros axes nous pousse sur les routes secondaires. Et l'état secondaire de celles-ci nous renvoie sur les gros axes.

Nous sommes obligés de nous arrêter à de nombreuses reprises, des trombes d'eau réduisant la visibilité à quelques mètres...

Trempés jusqu'aux os, nous irons trouver refuge à Berat, dans une superbe pension ottomane, pendant qu'un torrent de boue déferle sur les pavées du centre historique.

La tempête se calme enfin...

Nous ne faisons que passer...

Maisons ottomanes à flanc de colline, Berat.

En reprenant la route, nous continuons la descente sous un magnifique soleil. Nous profitons alors du charme de la campagne albanaise: orangers, citronniers, oliviers. Et partout, un signe de la main, une cigarette ou un coup de klaxon en guise de salut.

Ce soir, forts de l'expérience de nos nuits précédentes, nous optons pour la sécurité: dormir sous tente mais sous un toit.

Bivouac en chantier abandonné pour une nuit sans pluie...

Longer la mer à vélo est rarement une activité reposante. Les vents peuvent y être très violents et la route rarement plate. Ici peut-être moins qu'ailleurs...

Les côtes sauvages de la mer Ionienne.

Même les parasols ne sont pas étanches...

Soir de brume à Gjirokastër.

Reste un col avant de quitter l'Albanie. 490 mètres, une simple formalité. Sauf qu'on est cuit et qu'on n'est pas vraiment aidé: un formidable déluge s'abat sur nous. On trouve refuge près d'une station-service; un bus passe... et nous embarque. On n'est pas des héros, on n'est pas des masos.



Entre neige et mer sur la terre des Dieux

Devant nous se dresse la dernière difficulté de notre séjour sur le continent européen: un col à 1700 mètres.

La neige étincelante sur les sommets de la région nous laisse imaginer le pire, mais un panneau nous informe que le col est bel et bien ouvert.

La montée, agréable bien que menteuse, se fait par une route magnifique et au trafic quasi nul; l'autoroute située en contre-bas absorbant gros camions et autres bolides pétrolivores.

Deux jours d'ascension, entrecoupés d'une nuit froide et pluvieuse. Ça sent la neige... Il ne reste plus que 300 mètres de dénivelé avant d'arriver en haut mais une barrière barre la route: le col est fermé!

Tant pis, on tente...

Peu après, nous entrons dans un monde de neige et de glace. Seules quelques traces de pneus nous indiquent que d'autres sont passés par là avant nous...

Dans un décor en noir et blanc, un vent violent balaye sans relâche la route. Les huit derniers kilomètres de montée seront parcourus à une moyenne de seize bornes à l'heure, malgré les 4% de côte...

Arrivés au col, le vent ne faiblit pas. Alors que l'un essaie de faire du cerf-volant avec ses pantalons de pluie, l'autre pète un plomb en voyant ses affaires s'envoler...

Au loin, le Mont Olympe, recouvert de son manteau blanc d'hiver, nous annonce notre arrivée sur la terre des Dieux.



Bonne nouvelle: le col est ouvert!



Enfin pas... Mais pas question de redescendre avant d'avoir essayé.



Heureusement, la neige est fraîche et l'adhérence reste bonne.

Suspendus entre ciel et terre, les Météores resteront gravés dans nos mémoires. Sur d'immenses blocs de roche reposent de merveilleux petits monastères; harmonie suprême entre la puissance de la Nature et la force de l'Esprit.

Habités par des ermites depuis près de mille ans, ces rochers servirent de refuge aux moines lors des attaques turques du XIV^{ème} siècle.

Réputés inaccessibles, près d'une vingtaine de monastères furent construits à bord de falaise, offrant calme et sécurité à leurs résidents.

De nos jours, des escaliers ont remplacé les échelles de corde et autres treuils afin de permettre aux visiteurs de découvrir les six monastères encore en activité.

Nous y serons quasiment seuls, par un très beau dimanche de décembre.

Page de droite:
Monastère de
Roussanou.

La force de l'équilibre,
monastère Agios
Nikolaos Anapausas.



Chaque journée ensoleillée est un cadeau d'autant plus beau quand il arrive après une longue série de journées pluvieuses.

Mais *Zeus*, maître du Ciel et de la Terre, décida de nous faire reprendre la route sous la pluie...

Nous croisons une première fois *Athéna*. Dans sa grande sagesse, elle nous convainc de nous rendre sur l'île d'Eubée, histoire de passer Noël au chaud et au sec dans un petit port réputé pour son eau thermale.

À Marathon, nous ratons de peu *Arès*; la légendaire bataille ayant pris fin il y a 2'501 ans. Déçus, nous partons à la poursuite d'Euclès, mais 42,195 kilomètres ne sont de loin pas suffisants pour rattraper vingt-cinq siècles d'histoire...

Est-ce prudent d'aller à Athènes alors que les journaux débordent d'images d'*Hadès* mettant la ville à feu et à sang?

Heureusement, *Athéna* nous a devancé afin de mettre un peu d'ordre dans sa cité.

Nous y ferons la rencontre de *Déméter* et *Hestia*, attablés avec Yiannis et sa famille pour un magnifique repas du Nouvel An.

Bons petits plats et ambiance chaleureuse, l'hospitalité grecque à l'état pur.

Aphrodite et *Apollon* nous accompagnent pour une petite semaine de visites dans le Péloponnèse, séparé du reste du continent par le canal de Corinthe. Au programme: la splendeur des sites antiques sous un soleil des plus divins.

De retour à Athènes, *Hermès* nous apporte une belle surprise: un cousin de Valéryne arrive pour quelques jours dans la capitale.

Mais, si Arnaud arrive, *Héphaïstos* s'en va. Le thermomètre plonge, le ciel se couvre et la neige revient. Après deux semaines de pause, il est temps de ressortir les vélos... pour les mettre sur un ferry.

Mais où donc peut bien se cacher *Poséidon*? Sous l'eau, évidemment! Et la traversée de la mer Égée aura été fidèle à sa réputation.

Sur les traces d'Euclès, le premier coureur de marathon.

Regard en coin sur Athènes, quartier d'Anafiotika.



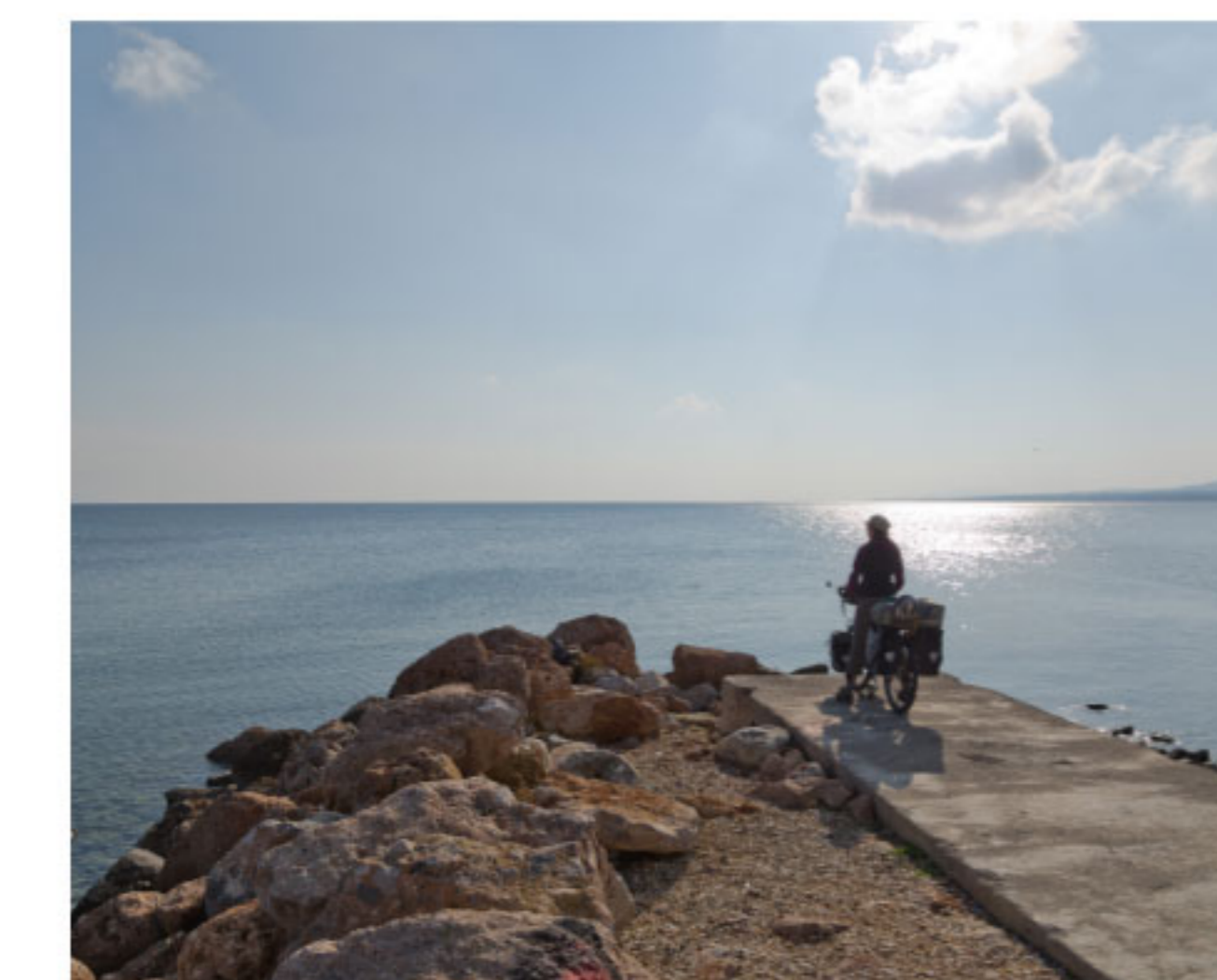
Temple d'Héphaïstos près de l'agora d'Athènes.

L'Acropole avec la Porte Beulé, l'Érechthéion, le Parthénon et l'Odéon.



Porte des Lionnes, entrée principale de la cité de Mycènes.

Que le spectacle commence! Théâtre d'Épidaure.



Avec Arnaud, au temple de Poséidon.

Plus loin, c'est l'Asie. Et nous y serons dès demain!



À l'heure du thé

Aux portes de l'Asie, nous saisissons encore relativement mal l'immensité du continent qui s'ouvre à nous. Pourtant, à peine sortis du ferry, l'impression d'être « ailleurs » nous envahit.

Il est 17h30, le soleil se couche et l'appel à la prière résonne dans les rues de Çeşme.

Les supermarchés ont laissé leur place aux petites échoppes où l'on vend de tout, du produit lessive au yoghourt en passant par différentes épices. Les prix ont disparu et le marchandage est de mise.

Abri de fortune pour une nuit fraîche près de la mer Égée.

La magistrale bibliothèque de Celsus à Éphèse.

Nécropole lycienne de Caunos.

Temple d'Athéna au pied de l'Acropole de la cité de Priène.

Petit à petit, nous découvrons l'importance du thé en Turquie.

En fait, rien ne peut se faire sans avoir au préalable partagé un verre de *cay* et pour nous, chaque pause devient l'occasion de nous réchauffer et de nous désaltérer tout en glanant de précieuses informations sur la route à suivre.



Jour après jour, notre turc progresse et le contact s'améliore. Dans les villages, à un carrefour, sous l'avant-toit d'un restaurant: partout un verre de thé brûlant nous est proposé, accompagné de quelques mots de sympathie ou de curiosité.

Morceau après morceau, la Turquie nous offre de sa douceur en même temps que le thé devient plus sucré. Refuser un verre de *cay* serait équivalent à refuser le contact et passer à côté de l'hospitalité des Turcs.



Tombeau lycien dans la région de Kale.

En fin d'après-midi, nous faisons halte dans une station-service en quête d'eau potable et de toilettes propres.

Quelques mots de turc, un verre de *cay* et un échange se crée.

C'est sous le couvert du magasin que nous passerons la nuit avec, à disposition, thé, toilettes et douche chaude!

L'expérience se reproduira plus d'une fois.

Chez Halil qui, en plus de nous prêter son garage pour y monter notre tente, nous emmène en minibus à la découverte des ruines antiques de Tlos avant de nous offrir le souper et le petit-déj'.

Et chez Fatma et Rachid qui nous hébergent dans leur grenier et nous invitent à venir partager nos pâtes autour d'un délicieux repas familial.

Mais aussi avec Şişik et Haydin, chez qui nous passerons une semaine incroyable en Cappadoce, au cœur de l'Anatolie et... en plein hiver.

Halil et un voisin, avant d'aller partager le thé chez lui.

Le regard bienveillant de Fatma.

Il a neigé sur la lune

Voilà une dizaine de millions d'années que le volcan du Mont Erciyes entra en éruption. Depuis, la pluie et le vent n'ont de cesse de façonner la Cappadoce.

Dès notre arrivée, d'importantes chutes de neige entrecoupées de bien belles journées ensoleillées nous invitent à passer plus de deux semaines dans la région à parcourir ses vallées parsemées d'églises rupestres et de multiples habitations troglodytiques.

C'est à l'occasion d'un précédent voyage en Turquie que Luc fit la rencontre de Şişik, un personnage haut en couleurs et amoureux de la région.

Gros bosseur, plein d'humour et le cœur sur la main, Şişik n'hésite pas à nous mettre à disposition sa maison alors que sa pension est en pleine rénovation.

Et c'est donc dans la chambre où il est né, au cœur de la Vallée des Pigeons, que nous prenons nos quartiers pour une semaine. On n'aurait pas pu rêver mieux.

Si nous passons nos journées à explorer les environs, nos soirées sont l'occasion de savourer l'excellente cuisine de Şişik et de son frère Haydin, revenu au pays après plus de vingt années en Allemagne.

Alors que Şişik parle très bien le français, c'est en allemand que nous discutons avec Haydin. Et parfois, on s'essaie au turc avec les amis de passage.

Aujourd'hui c'est dimanche, alors Haydin nous embarque dans sa grosse jeep pour un pique-nique au fond d'une vallée.

L'explosion du Mont Erciyes a recouvert la région de cendres...

Page de droite: Temps, pluie et vent ont fait le reste.

La vallée des Pigeons, au pied du village d'Uçhisar.

Merci Haydin de nous avoir éclairés de ton sourire!

Page de droite: L'ancien château d'Uçhisar domine les vallées des environs.



Lors de son dernier passage en Cappadoce, Luc avait été très touché par une rencontre. Mais comment faire pour retrouver Hasan dans le labyrinthe des vallées de la région?

Şişik nous donne un coup de pouce avec un premier indice: quelques mots en truc sur un petit bout de papier. Au village, on nous donne des informations diverses et variées, parlant de « jardin de thé » ou de « café ».

Finalement, nous mettons la main sur un deuxième indice: une carte de visite.

Page de droite:
Formations rocheuses
près de Göreme.



Hasan, le meilleur
des guides pour
arpenter le « pays
des chevaux ».



Vite! Vite!
J'ai trouvé un trésor!

Tout-petits faces
aux cheminées
de fée géantes.

Page de droite:
Fresques de l'Église
sombre, Göreme.

Mais toujours pas de trace d'Hasan...

Alors, nous partons faire un tour dans une des vallées à proximité. Et, à force de le chercher, c'est lui qui nous trouve!

En fait, tout le monde ici connaît Hasan, même si son histoire reste un bien grand mystère...

D'ancien propriétaire du château d'Uçhisar, Hasan est devenu guide touristique puis vendeur de thé dans la Vallée des Pigeons.

Et nous passerons des journées entières à marcher avec cet homme au regard malin et à la simplicité déconcertante.

Il n'a presque rien et pourtant il a presque tout: il est content, et c'est lui qui le dit.





Paysage lunaire sculpté par la pluie et le vent.



Dans chaque vallée, des paysages spectaculaires!



Vestiges d'une habitation troglodyte.



Vu ce qu'il en tombe, aucune chance de repartir à vélo...



Après plus d'une semaine à Uçhisar, nous décidons de braver la neige et la glace pour parcourir à vélo les quelques kilomètres qui nous séparent de Göreme.

Objectif de l'expédition: rejoindre Églantine et Guilhem, deux cyclorêveurs en chaises longues. Au final, c'est avec sept cyclistes que nous partagerons expériences et bons petits plats à la « pension des cyclos ».

Eux roulent depuis près de cinq ans et vont gentiment rentrer en Corée du Sud. Lui est parti il y a deux mois de Paris et s'en donne encore dix pour rejoindre Hanoï.

Quant à Chris, ça fait plus de quatre mois qu'il bosse avec Raph' dans cette pension, histoire de renflouer les caisses, de laisser passer l'hiver et de collaborer avec une des écoles de la région.

Bonne route à tous! Mais vu la neige, nous, on va reprendre le bus...

Alors en attendant, on « routche » près des cheminées de fée!

Une fine équipe à la « pension des cyclos ».



Gaumarjos!

Conformément à la tradition géorgienne, il est l'heure de boire un coup!

Levons nos verres, mes amis!

Levons nos verres...

À l'accueil qui nous a été offert tout au long de notre séjour en Géorgie.

Lors de notre passage par Batumi, où nous passerons de belles soirées entre Turcs et Géorgiens à écouter de la musique et à découvrir les spécialités culinaires locales.

Puis à Poti, où nous resterons presque une semaine avec Avto qui nous fera découvrir les richesses de l'ouest de son pays.

Ou à Tbilissi, chez Éveline, expat' au grand cœur, avec qui nous irons « brasser de la neige » et passerons de beaux moments.

Et encore à quelques tours de roues de la frontière avec l'Arménie, chez cette famille azérie qui nous mettra à disposition un petit bout de son champ pour notre seule nuit de camping en Géorgie, sous un ciel magnifiquement étoilé. Gaumarjos!

Au géorgien, langue dont l'alphabet est si fascinant. Pas facile de s'y mettre, d'autant plus que, nous voyant hésitants, nos braves interlocuteurs ont tendance à passer assez rapidement au russe...

L'écriture, aussi belle soit-elle, est restée bien mystérieuse à nos yeux. Quant à l'oral, on dirait un savant mélange d'hébreu et de suisse-allemand...

Notre capacité à communiquer restera donc très limitée. Gaumarjos!



Page de droite:
Tours de défense
à Mestia, Svanétie.

Merci pour la
transcription.
Et Tbilissi, c'est
encore loin?

Après un gros repas:
un peu de musique et
pas mal de vodka.

Chez Avto à Poti:
surtout ne pas se fier
aux apparences...

Page de droite:
Le Mont Kazbek et
ses 5'047 mètres.



Aux montagnes du Caucase! Bien qu'elles soient restées très discrètes, malgré nos efforts pour aller les voir.

Celles de Mestia, bien cachées par d'épais nuages, nous ont malgré tout offert leurs pentes poudreuses lors d'une sortie à ski.

Quant au Mont Kazbek, il aura fallu s'en approcher à deux reprises avant de pouvoir l'admirer. Gaumarjos!



À la cuisine géorgienne, si savoureuse et surprenante. Les *khinkali* (gros raviolis à la viande) se dégustent du bout des doigts et les *khachapuri*, sorte de gâteaux-pizzas au fromage, se déclinent dans une multitude de variantes.

L'art culinaire fait partie intégrante de la culture géorgienne; difficile de passer à côté! Gaumarjos!

À hier, à aujourd'hui et à demain! Ça fait vingt ans que la Géorgie a proclamé son indépendance face à l'Union soviétique. Et depuis, la rouille a sensiblement gagné du terrain et l'industrie semble au point mort.

Tant d'infrastructures, tant de bâtiments à l'abandon, transformés peu à peu en ruines glauques par le temps qui passe.

Et si la dernière statue de Staline encore debout a mystérieusement disparu des rues de Gori, son musée demeure, exposant une vision unilatérale de l'enfant du pays.

Mais un vent nouveau souffle désormais sur la Géorgie: l'anglais a fait son entrée dans les écoles et la police a été intégralement révoquée pour lutter contre la corruption.

De plus, le pays se tourne peu à peu vers le tourisme, donnant parfois des contrastes saisissants entre « hier » et « demain ».

Et ce soir, au théâtre de marionnettes de Tbilissi, se joue « La Bataille de Stalingrad ». Gaumarjos!

À toi l'inconnu qui, au détour d'une rue, me pris par le bras pour m'embrasser comme un frère. Gaumarjos!



La succulente cuisine géorgienne réchauffe et donne le sourire.

Dans la vallée du Terek comme ailleurs, l'industrie est à l'arrêt.

Les quartiers du Patriarce dans le centre de Tbilissi.

À la paix! Difficile à croire qu'il y a moins de quatre ans, le pays était en guerre... Certes, les hostilités n'auront duré que cinq jours, mais ce fut suffisant pour remettre certaines questions sur la table.

Et même si la paix est désormais revenue, la problématique demeure: l'Ossétie du Sud est, pour l'heure, toujours coupée du monde et l'Abkhazie reste en porte-à-faux entre la Russie et la Géorgie, entre le Caucase et la mer Noire... Gaumarjos!



Au silence... Ce silence qui fait un bien fou alors que dehors souffle un vent violent et glacial.

Ce calme qui repose l'esprit alors que se bousculent des questions et des doutes.

Cette absence de bruit qui, peu à peu, se transforme en présence. Gaumarjos!

À l'hiver! En rejoignant la mer Noire, nous espérons te quitter... Tu nous auras fait la totale: journée d'anthologie sur nos vélos, routes coupées par la neige et paysages défilant comme un film en noir et blanc...

Hiver long et vigoureux, et pas que pour nous. Si on a toujours pu dormir dans un endroit tempéré et manger à notre faim, de nombreux habitants des régions traversées n'ont sans doute pas eu cette chance...

Levons nos verres, mes amis!

Levons nos verres...

À l'hiver qui prend fin,

Au printemps qui s'en vient.

Gaumarjos!

Refuge au cœur d'un monde de glace, dans le Grand Caucase.

Silence et chaleur derrière la porte du monastère.

Quarante centimètres de neige fraîche dans les rues de Koutaïssi.

Entre deux

21 mars, nous entrons en Arménie par une magnifique journée ensoleillée. Lentement, nous remontons un canyon au fond duquel les premiers signes du printemps se font sentir. Chants d'oiseaux, croassements de grenouilles et papillons multicolores nous accompagnent.

Les apiculteurs s'affairent près des ruchers pendant que les paysans préparent vergers et cultures.

Mais à peine nous montons un peu que tout demeure encore endormi et la neige fait de furtives réapparitions. Nous oscillons *entre hiver et printemps*.



Entre solide et liquide, le lac Sevan change de visage avec le soleil.

L'Arménie a été le premier État à adopter le christianisme pour religion (en 301) et, bien évidemment, ça laisse des traces.

Notre route est donc ponctuée de visites de monastères, églises et autres chapelles à l'architecture remarquable.

Mais plus nous filons vers le sud, plus nous évoluons dans un véritable corridor, coincé *entre deux voisins* aux relations délicates. À l'ouest, la Turquie dont les 268 kilomètres de frontière sont fermés depuis le génocide de 1915. Et à l'est, l'Azerbaïdjan, en conflit depuis des lustres avec l'Arménie au sujet du Haut-Karabagh.

Nous nous trouvons à cheval *entre l'Europe et l'Asie*, là où les coutumes, les cultures, les visages et les langues se mélangent depuis des siècles.

Nous profitons de notre séjour à Yerevan pour visiter le siège de l'Église apostolique arménienne, « cette église qui, dix-sept ans avant Rome, avait bâti sur les ruines des temples païens la première basilique du monde, à Etchmiadzin, dont le nom sonne comme un Alléluia et signifie: *le fils de Dieu est descendu* »¹.

L'Arménie se situe à la rencontre *entre les cultures chrétiennes et musulmanes*.

Au loin, le Mont Ararat semble impassible aux guerres et aux conflits qui déchirent la région depuis des siècles.

En poursuivant notre route en direction du sud, nous traversons une région encore plus montagneuse et encaissée, comme prise en tenaille *entre deux territoires azéris*: l'exclave du Nakhitchevan et la République du Haut-Karabagh au statut disputé et dont l'indépendance n'est pas reconnue par la communauté internationale.

La région est magnifique et les habitants semblent étonnés de nous voir zigzaguer sur ces routes de montagne. Mais, juste avant un col, le mauvais temps menace...

Que faire? Tenter le coup quitte à finir sous la neige? Redescendre un petit bout afin de trouver un terrain sec et plat? Ou demander aux gens du coin ce qu'ils en pensent?

¹ Extrait du film « Mayrig » d'Henri Verneuil.



Entre mémoire et espoir au mémorial du génocide arménien de Yerevan.



La cathédrale Sourp Etchmiadzin dont la construction a débuté en 303.



Khatchkars à l'entrée d'une grotte, monastère de Geghard.



Le monastère de Khor-Virap entre les deux sommets du Mont Ararat.



Vivre, étudier et croire au monastère-université de Tatev.

Enfin, c'est bien au chaud, blottis *entre Gorar et Varag* que nous resterons jusqu'au lendemain matin.

Par ici, c'est sans eau courante ni gaz que l'on vit, été comme hiver...

Nous n'avons pas de langue en commun et pourtant nous passons beaucoup de temps à discuter avec ce couple de montagnards. Leurs enfants sont partis, à Moscou ou à la ville, alors ils nous adoptent et ne veulent plus nous laisser partir!



Arrivés à Meghri, à quelques kilomètres de la frontière avec l'Iran, c'est une véritable explosion: prairies tachetées de crocus et de perce-neiges, arbres couverts de fleurs et autres ruisseaux sauvages.

Après 700 kilomètres en Arménie avec plus de 10'600 mètres de dénivelé *entre 400 et 2'535 mètres* d'altitude et une température *entre -10°C et +35°C*, l'heure est enfin venue de ranger les gants et les bonnets.

C'est le printemps, profitons-en!



Entre Gorar et Varag, on se sent presque comme à la maison.

Entre arménien et russe, ce n'est pas toujours évident...



Entre carte et réalité: un trait droit contre 43 virages en épingle.

Entre nuits glaciales et après-midis au soleil, il n'est pas possible de choisir...

Befarma! Befarma! Partage avec moi!

Voyager dans la République islamique d'Iran implique quelques changements! Finis les cheveux au vent, t-shirts et autres habits légers.

Il s'agit d'adopter le code vestimentaire islamique imposé à toute personne vivant dans le pays. À cela, s'ajoute un certain sentiment de confusion...

La langue tout d'abord: le persan s'écrit de droite à gauche avec l'alphabet arabe; les chiffres quant à eux s'écrivent de gauche à droite mais pas avec « nos » chiffres arabes.

Puis, il y a le trafic, dense et chaotique, et il y a les questions d'agent.

Ici, tout se négocie et se paie cash. Et s'il y a une seule monnaie, il y a deux façons de compter et... une inflation galopante.

Fort heureusement, face à notre malaise ou notre hésitation, il y a toujours quelqu'un prêt à nous aider et à nous consacrer un peu de temps.

Parfois par devoir, mais plus généralement par plaisir, nous serons guidés, conduits, aidés voire même nourris ou hébergés tout au long du chemin.

Autant d'opportunités d'échanger quelques mots, d'en apprendre plus sur l'histoire et la culture du pays, de s'intéresser à l'autre.



Portique de la mosquée du Vendredi à Tabriz.

Arpenter les couloirs des bazars et voyager dans le temps.

Vendeur d'épices au pays des mille saveurs.



Un simple regard qui se transforme en un moment d'échange.



La tendresse d'une grand-mère pour sa petite-fille impressionnée.

À Tabriz, c'est Arman qui nous reçoit, un jeune Azéri à l'humour acide.

Qu'est-ce qu'on a pu rire ensemble des contradictions politiques, de l'impossibilité pour un homme de se promener avec une femme alors qu'ils ne sont pas mariés, de l'interdiction d'écouter de la musique *pop* ou d'avoir une antenne parabolique.

Mais on sent cette jeunesse fatiguée de se savoir observée, lassée de ne pas pouvoir s'exprimer librement...



Avec Arman, tout est dans le style vestimentaire!



Soirée à Téhéran: les rideaux tirés, les voiles tombent.

Vous avez dit « suspect »? Place de la Liberté, Téhéran.

À Téhéran, nous sommes accueillis par Ali et sa famille.

Universitaire, poète et activiste politique, Ali nous raconte son séjour en prison pour un article de journal un peu trop critique, son impossibilité de poursuivre ses études dans une université d'État, sa peur quasi permanente d'être arrêté dans la rue, les difficultés financières de la famille...

Et malgré cela, pour nous, un accueil sans pareil.

Avec Ali et ses amis, nous passerons des soirées mémorables, bien loin de l'idée que l'on pourrait se faire de l'Iran. À l'abri des regards, les voiles et les longues chemises tombent, on danse et on discute de tout et dans les verres, il n'y a pas que du soda.



Ces dix premiers jours passés avec les Iraniens auront été riches et intenses: pas un repas cuisiné, pas une nuit sous la tente, pas une nuit à l'hôtel et tant de moments partagés.

« *Befarma, Befarma!* » Cette invitation, qui fut répétée maintes fois, résonne dans nos têtes comme une requête: « Viens, partage avec moi! ».

Une invitation à mieux se connaître et à briser les préjugés à coups de masse.



Elle est bien bonne celle-là! Rigolade avec des écoliers.



Dans une mosquée, pour y trouver calme, ombre et fraîcheur!

Si c'est ça le sud, ça c'est sensas'

Ah, les vacances dans le sud! Décrocher du quotidien, changer d'air, profiter du soleil et manger des glaces en soirée... Mais ici, pas de question de pétanque, de plages ou de transats. Juste de l'Histoire de la Perse, qui s'étire sur plus de 2'500 ans!

Esfahân... Rien que son nom en a fait rêver plus d'un. L'ancienne capitale de l'empire perse, construite « à l'image du paradis », resplendit par son architecture unique.

Au centre de la ville, l'immense place Naghch-e Djahan laisse sans voix. Cinq cents mètres de long pour cent soixante de large, la place est délimitée par deux mosquées, un palais et un fabuleux bazar. Et, en fin de journée, alors que le soleil se met à plonger, on dirait que tous habitants de la ville s'y donnent rendez-vous pour y pique-niquer!

Nous y retrouvons Mazdak, un ami iranien rencontré lors qu'un précédent voyage. Son histoire est incroyable: après avoir quitté l'Iran juste après la Révolution islamique, il décide de « tenter le coup » en Europe et séjourne près de douze ans en Suisse avant d'être expulsé *manu militari*. Cet homme, qui a risqué sa peau, appris notre langue et même trouvé un boulot, se retrouve à la case départ, des images plein la tête et des désillusions plein les poches.

Guide sans pareil, Mazdak nous fera visiter les très nombreux et merveilleux vestiges architecturaux de sa ville. Et, dans l'intimité de son appartement, il nous fera part de ses craintes et de ses doutes...



Naghch-e Djahan,
la 2^{ème} plus grande
place au monde.

Suivez le guide!
Dans le dédale du
grand bazar d'Esfahân.

C'est l'heure du
pique-nique!
Un peu de purée
d'aubergines?



Entrée de la mosquée
du Chah, place
Naghch-e Djahan.

À l'intérieur de
la mosquée du
Sheikh Lotfollah.

Si-o-se-pol, le pont
aux 33 arches, sur
la rivière Zayandeh.

Shiraz... La cité des roses, de l'amour et du vin. C'est manifestement dans la région qu'ont été retrouvées les plus anciennes traces de fermentation du raisin. Mais 7'000 ans après cette découverte, plus une goutte de ce précieux liquide... Du moins, officiellement!

Page de droite:
Lion dévorant un taureau, Persépolis.

Pèlerinage et poésie
sur la tombe d'Hafez.

Page de droite:
Escaliers à Persépolis.

La salle de prière de
la Mosquée Vakil.

Tombe de Darius 1^{er}
à Naqsh-e Rostam.

Vestiges du hall
central de Persépolis.

Nous profiterons de notre séjour à Shiraz, ville natale du grand poète Hafez, pour nous imprégner de la culture et de l'architecture Zand, dont les mosquées comptent parmi les plus raffinées du pays.

Enterré pas très loin, Darius 1^{er}, fut l'un des grands rois de l'empire perse. C'est lui qui fit construire Persépolis, la capitale perse de l'époque, il y a plus de 2'500 ans!

Depuis, Alexandre le Grand est passé par là, tout comme bien d'autres voyageurs...

Véritable retour dans le passé, un plongeon dans l'Histoire perse et grecque!



Yazd... La cité du désert.

Comment ne pas tomber sous le charme de sa vieille ville, labyrinthe fait de torchis et de briques? Se promener au hasard des ruelles est un émerveillement.

Rapidement, nous ne savons plus vraiment où ni quand nous sommes...

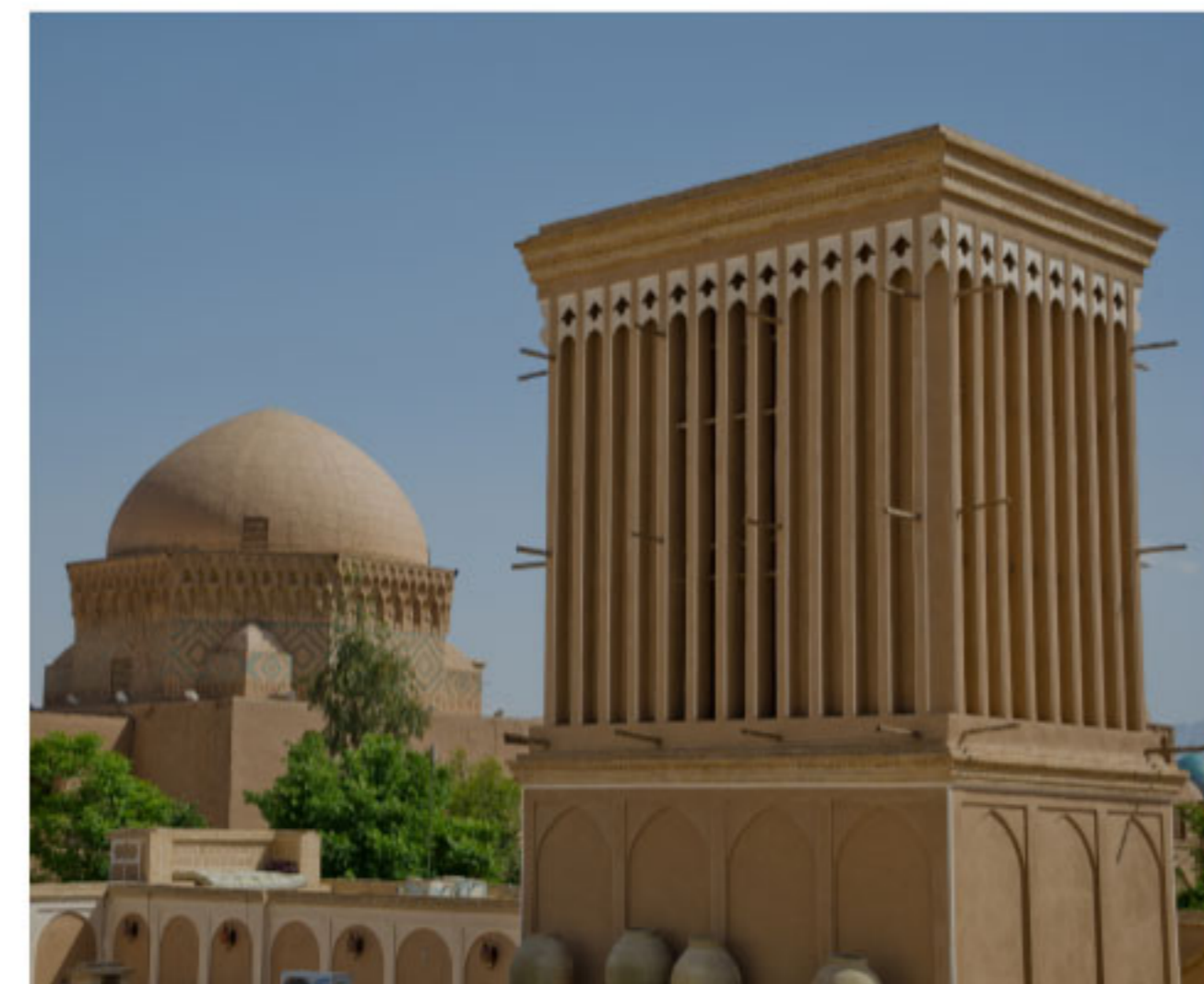
Alors ce soir, affalés sur les banquettes de la cour intérieure d'une pension, nous nous laissons emporter au temps des caravanes.

Se perdre dans les ruelles de Yazd fait partie du jeu.



Mausolée Bogheh-ye Sayyed Roknaddin.

Badguir, système ancestral de climatisation des maisons.



Village abandonné depuis le tarissement de sa source.

À travers le désert... vert

Pour quitter Téhéran, nous optons pour la route sud qui traverse le désert Dasht-e Kavir, réputé pour ses tempêtes de sable et ses températures extrêmes.

Près de mille kilomètres jusqu'à Mashhad où repose l'Emam Rezâ, 8^{ème} imam chiite.

Mais après 500 bornes d'autoroute, on n'en peut plus...

Bal incessant de camions, des chauffeurs qui collent pour faire des photos, multiples contrôles d'identité et toujours cette même question: *atkuda???*²

Le temps est désormais venu de s'échapper et d'expérimenter les anciennes routes qui s'enfoncent dans le désert, sans trafic, sans village, sans eau et... sans asphalte.

Nuits dans un caravansérai abandonné ou sous la tente au milieu de rien, tempêtes de sable et... orages monumentaux!

Quoi? Il pleut dans le désert? De mémoire d'Iraniens: jamais! Sauf que cette année, c'est tout différent et le désert est... vert!



Un caravansérai en ruine. Ici (se) repose l'esprit des voyageurs.

Parcourir des régions moins touristiques et bien moins peuplées du pays nous donne l'occasion d'être en contact avec une vision plus conservatrice de la société iranienne.

Dans un village, alors que nous cherchons de l'eau, on nous offre un toit pour la nuit.

L'in vraisemblable hospitalité iranienne, où le voyageur est traité comme un frère.

Dans cette région, pas de télé-satellite ni de contournement des interdits. Quant au petit écran, il passe en boucle les discours du président Ahmadinejad.

Et sur le mur de la chambre du plus grand des enfants, des portraits des ayatollahs Khomeini et Khamenei, guides suprêmes de la révolution, font office de décoration.

Le désert... vert...

² « *D'où viens-tu?* »: question légitime, mais posée cinquante fois par jour, ça use...

En longeant la ligne de train pour Mashhad, par la piste.



Contre-la-montre par équipe

Bon, fini de rigoler, l'heure du contre-la-montre par équipe a sonné!

Contre-la-montre? Parce qu'on est pressé maintenant? À vrai dire: nous pas; mais le Turkménistan: oui! Pressé qu'on quitte son territoire.

Nous ne sommes pas les bienvenus et nous avons cinq jours pour traverser le pays. À vos marques... Prêts? Partez!

Nous sommes cinq. Cinq cyclistes au long cours à tenter la traversée du Turkménistan. Au programme: près de cent kilomètres par jour pendant cinq jours, en plein désert...

Première nuit sur sol turkmène, premières dissonances au sein du peloton.

Alors que les autres s'inviteront chez une famille des plus modestes, c'est dans la maison abandonnée voisine que nous nous installons.

Ainsi explosa la caravane à pédales... Tant de voyageurs, pour autant de façons de voyager.



Photographe trop lent ou retardateur trop rapide?

Maintenant que le peloton n'existe plus, il va falloir assumer...

Rencontres sur le bord de la route peu avant le désert.

Étudiantes en habits traditionnels, tels que l'impose la loi...



Du coup, nous ne sommes plus que quatre à poursuivre la traversée: le soleil, le vent et nous.

Mais pour une fois, le vent nous donne un joli coup de pouce.

Quant au soleil... Six heures moins quart, il se lève, transformant la tente en hammam. Vingt heures trente, il se couche enfin!

Entre deux, pas de répit... Jusqu'à 47°C sur le vélo, 39°C à l'ombre.

Mais... il n'y a pas d'ombre!



Le soleil se couche, la température baisse et nous, on roule encore.

L'ambiance est bonne mais nous ne sommes pas les bienvenus.



Il était seul, seul à régner en maître absolu sur son pays.

Seul à la tête d'un régime dictatorial parmi les plus autocratiques de notre planète... Saparmyrat Nyýazow, Türkmenbaşy, « chef des Turkmènes » et « Président à vie » du Turkménistan, est mort. Quelle bien triste nouvelle...

Restent ses délires architecturaux et son omniprésence sous la forme de statues diverses et variées, les stigmates de ses nombreuses idées « novatrices » et son culte de la personnalité.

Six années après sa mort, celui qui a fait fermer tous les hôpitaux et bibliothèques de campagne est encore bien présent.

Toute la modestie de l'architecture et du Président turkmènes.



Les dents en or sont encore tendance, en déplaçant au Président.

Les tapis turkmènes sont fidèles à leur réputation: superbes!

Nous ne sommes plus que deux à présent.

Deux, amoureux l'un de l'autre et de notre prétendue lenteur.

Deux, totalement convaincus que le voyage est un retour à l'essentiel et que nous ne faisons que vivre notre route. Simplement; même si ce n'est pas toujours évident.

Nous sommes de l'autre côté du désert et nous avons vraiment besoin d'une bonne douche!



Autre exemple d'architecture mégalo à Türkmenabat.

Longue bande d'asphalte rectiligne au milieu de rien...

Après neuf jours et 830 kilomètres de vélo. Crado?

Le temps d'un rêve

C'est sous un soleil de plomb que nous regardons sortir les passagers de l'aéroport d'Ourguentch, en Ouzbékistan. Tout à coup, deux visages se détachent de la foule.

Serrer Evelyne et Olivier dans nos bras: un moment rêvé à maintes reprises et que nous vivons maintenant intensément.

C'est donc un mois un peu différent que nous nous apprêtons à passer ensemble: voyager à quatre, partager notre vécu et nos impressions, changer de rythme...

Après des mois sur la route, l'heure est aux retrouvailles.

En fin d'après-midi, la vieille ville de Khiva se pare de couleurs rose-orange qui font ressortir ses beautés architecturales.

Après l'émotion des retrouvailles, place à l'émerveillement.

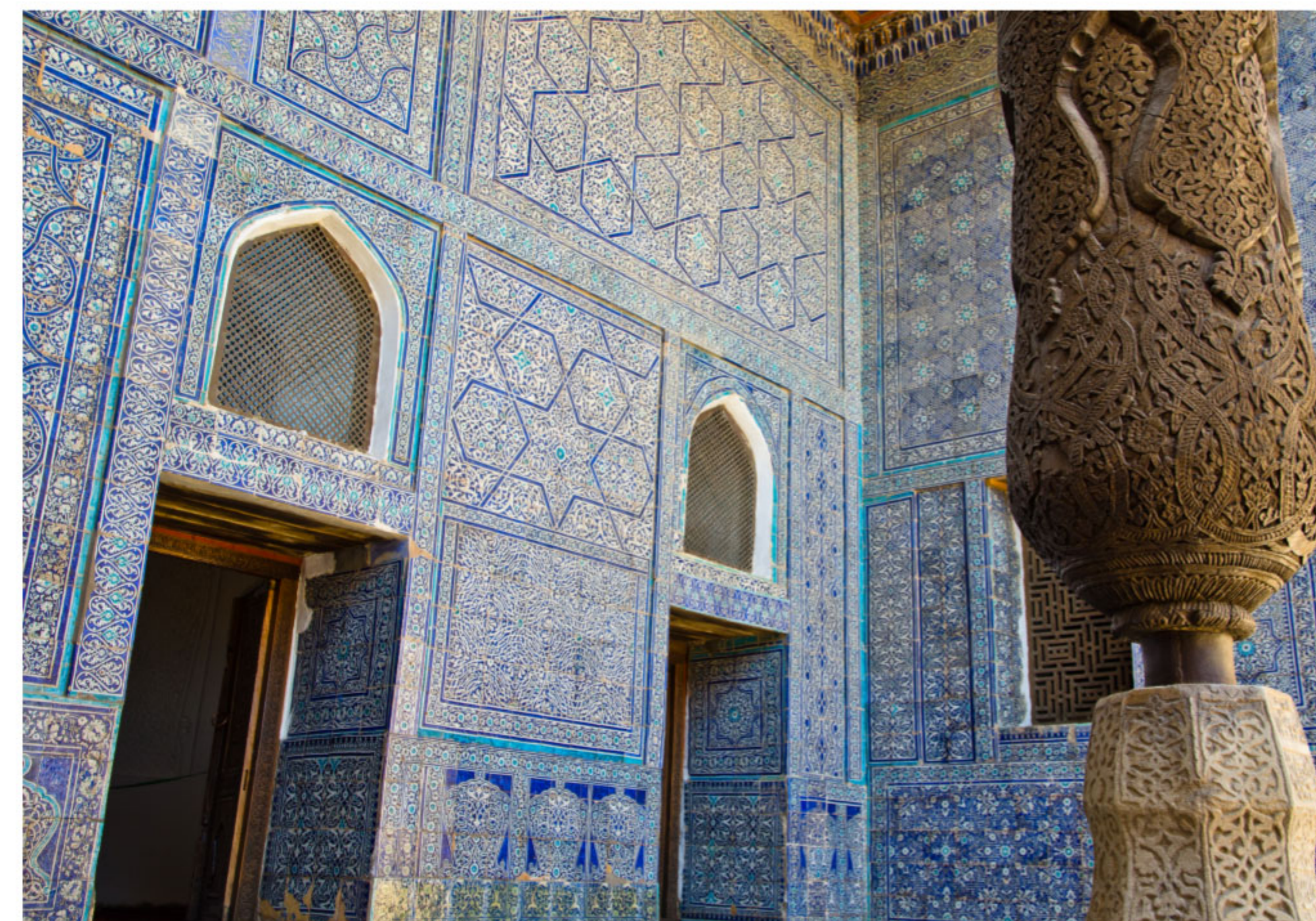
Alors qu'au XIX^{ème} siècle, le nom de Khiva terrifiait les voyageurs, aujourd'hui il fait plutôt rêver.

Qu'il est bon de flâner dans la citadelle, de s'imprégner du calme qui y règne et de se laisser surprendre par tant de beauté.

Derrière cette porte se trouve un des joyaux ouzbeks.

Façade de la médersa Arab-Khan, une des écoles coraniques.

Le minaret Islam Hoja (57 mètres) est le plus haut du pays.



L'intérieur du palais Tosh-Hovli, une des merveilles de Khiva.



Harmonie et équilibre devant le minaret inachevé de Kalta Minor, Itchan Kala.

Après une traversée du désert mémorable, nous rejoignons Boukhara, la cité la plus sainte d'Asie centrale.

Jalonné de médersas et de minarets, son centre est un véritable trésor qu'on ne se lasse pas d'admirer.



Le grand minaret de Boukhara, même Gengis Khan décida de l'épargner.



À la sortie de l'école. Médersa Mir-i-Arab, toujours en activité.

La mosquée Kalon, une des plus vastes d'Asie centrale.



Partir de la maison à vélo pour rejoindre Samarcande était un rêve. Alors, face au Régistan, l'émotion nous gagne.

Subitement, nous réalisons avec fierté et reconnaissance la beauté et l'ampleur du chemin parcouru.

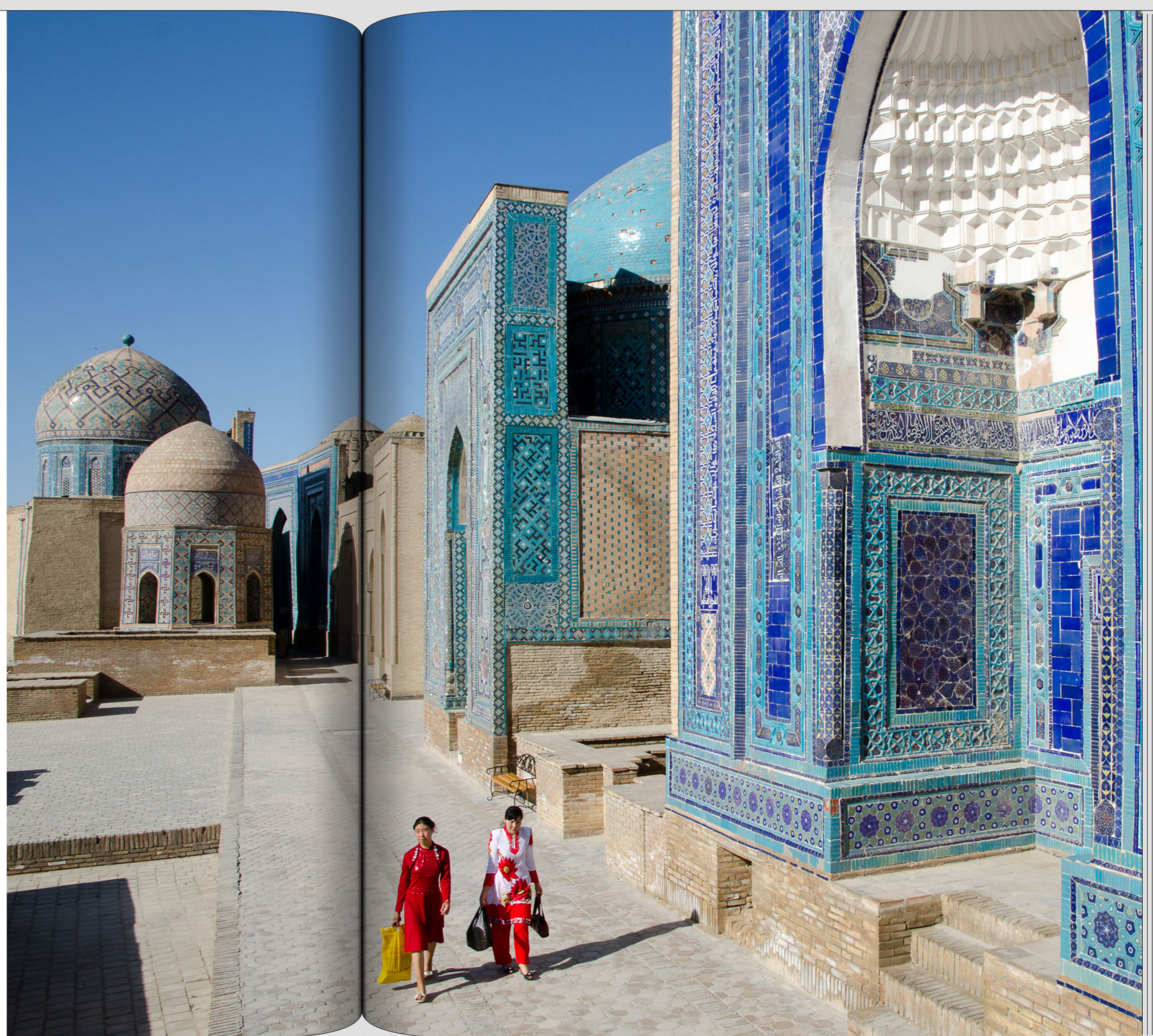
“ Un jour, peut-être, je serai à Samarcande avec, à côté de moi, celle que j'aime, une tasse de thé et mon vélo. ”

Luc, bien avant le départ...



Double-page suivante:
Le Régistan;
Médersa Cher-Dor;
Détails de céramiques;
Allée à Chah-e-Zindeh.

Lorsqu'un rêve devient réalité...



T'as du mouton entre les dents

Mais la chaleur devient de plus en plus étouffante. Le temps est venu de prendre un peu d'altitude.

Après les merveilles créées par la main de l'Homme, place à celles façonnées par la Nature, artiste sans pareil.

Direction les Monts Fan, au Tadjikistan.

Cinq jours de marche dans ces régions de montagne aux prairies fleuries, aux lacs turquoise et aux nombreuses rivières nous font le plus grand bien. Après tant de jours dans le désert, ces couleurs nous donnent l'impression d'une renaissance, comme le printemps après l'hiver.

Les paysages sont splendides et il y règne un calme absolu. Nous sommes seuls, pas un village, pas un troupeau ni même une buvette en vue.

Ces quelques jours passés ensemble nous ressourcent et nous redonnent de l'énergie.

Difficile de trouver le sommeil après un tel séjour de rêve!



Après le désert, place aux sentiers de montagne!

Traversée délicate d'un torrent fougueux.

Tout est calme, mais la météo peut changer vite dans la région.

Rencontre impromptue près d'un hameau.



Ultime défi cycliste d'Asie centrale, la *Pamir Highway* serpente de Douchanbé à Bichkek sur près de 2'000 kilomètres.

Entre deux, un certain nombre de grosses bosses et des paysages majestueux!

S'il existe un plat commun à tous les pays d'Asie centrale, c'est le *chachlyk*, brochette de viande grillée et dégustée avec un peu d'oignon et du pain frais.

La braise est chaude, on va pouvoir y aller! Nous quittons Douchanbé par 45°C.

Mais, pour rejoindre les hauts plateaux, les Tadjiks sont formels: mieux vaut prendre la route sud, si on a la clim'... Les contreforts du Pamir sont une succession de collines herbeuses parsemées ici et là de lacs au bleu azur.

Soudain, c'est la surchauffe! Le grill prend feu, le moteur est *kaput* et les jambes ne peuvent plus en avant...

Désormais, il va nous falloir allonger les pauses de midi et avancer l'heure du réveil!



Douchanbé est très fière de participer au concours international de hauteur de mat.



Un petit tour au marché, histoire de faire des provisions.



Les *chachlyks* sont cuits, les cyclistes bientôt aussi...

Rien de mieux que ces délicieux pains au lait!

Combien de fois a-t-on entendu parler de l'Afghanistan? À la télévision ou à la radio, dans les journaux ou sur le web... Avec son lot quotidien de terroristes, d'attentats, de justiciers et de morts...

Un tel matraquage médiatique a fini par rendre ce pays infiniment lointain, presque même inaccessible. Pourtant, aujourd'hui, l'Afghanistan est là, face à nous.

Certes, pour l'atteindre, il faut traverser le Piandj en furie et les ponts sont rares et bien gardés.

Mais par endroit, un jet de pierre suffirait...

De l'autre côté, seul un maigre sentier relie les différents villages, quand il n'a pas été emporté par les flots ou un éboulement.

Pour le reste... les ânes afghans barrissent comme leurs homologues tadjiks.

De part et d'autre de la frontière, on peut se parler, se faire des signes, se jeter des pierres ou se tirer dessus; mais pas se serrer la main...

Nous sommes à 1'150 mètres. Devant nous, plus de 700 kilomètres de montée avant de rejoindre le col de Khargush, près de 3'200 mètres plus haut.



Seule au monde,
loin de tout.



Une rivière, deux pays.
À gauche la route tadjike, à droite le sentier afghan.

Camping au pied d'une falaise, face à l'Afghanistan, dans une région minée...

Khorog, capitale de la province autonome du Gorno-Badakhshan, est l'occasion de se faire une bonne bouffe mais également de retrouver Axel, ami de longue date.

Seule véritable ville du parcours, Khorog sombra dans la guerre civile et la famine après l'effondrement de l'Union soviétique en 1991.

Depuis, la situation s'est améliorée grâce, entre autres, à l'Aga Khan, chef spirituel de la communauté ismaélienne.

Mais, le 24 juillet, moins de deux semaines après avoir quitté Khorog, on nous apprend que la ville est à feu et à sang. Deux jours de combats pour un bilan, selon la version officielle, de 42 morts et d'un nombre non-négligeable de blessés.

La réaction à l'assassinat d'un général du KGB local fut des plus violentes... Et depuis, la région est fermée aux étrangers.

S'il n'est désormais plus possible d'entrer au Pamir, il nous faut malgré tout en sortir!



Vue sous cet angle, la région est plutôt plate.

Vendeuse de cerises, dans la vallée du Piandj.

Nous quittons la *Pamir Highway* pour une alternative par le sud, le long de la vallée de Wakhan, étonnante langue de terre afghane.

Page de droite:
Vue imprenable sur les hauts sommets de l'Hindou Kouch.

Vélo sans vitesse au repos à près de 4'000 mètres. Vraiment?

Page de droite:
Au cœur du Pamir, sur fond de sommets pakistanais.

Va faire des affaires avec un marchand de tapis afghan!

Cet étroit corridor, large d'une cinquantaine de kilomètres, sert de tampon entre les deux superpuissances de l'époque du Grand Jeu: l'Empire russe d'un côté et l'Empire britannique de l'autre.

En route, nous faisons halte à Ishkashim où se tient un marché transfrontalier.

Une formidable occasion de rencontrer des commerçants afghans. Placé sur une petite île du Piandj, le marché n'est pas vraiment en Afghanistan, ni vraiment au Tadjikistan...

Désormais, l'asphalte a bel et bien disparu! Nous poursuivons encore un bout le long du Piandj, sur une « route » quasi déserte. Des paysages magnifiques dans un univers minéral.



Voilà une année que nous avons quitté la maison. Une année que nos montures nous emmènent sur les routes, à la rencontre des autres et de nous-mêmes.

Pour fêter ça, nous sommes seuls. Seuls, au pied du col de Khargush qui culmine à 4'344 mètres. Il n'est plus très loin, une huitantaine de kilomètres, environ. Mais il est haut, bien plus haut!

Trois jours de traversée loin de tout.

Aujourd'hui, on a vu un Tadjik sur son vélo et deux ânes.

Demain nous verrons peut-être une jeep, quelques marmottes et un aigle.

Trois jours à pousser nos ours, parfois à deux par vélo, à la montée comme à la descente.

Trois jours passés plus près des étoiles, à lutter contre le froid, le vent, le sable et l'épuisement.

Trois jours en autonomie complète dans des paysages fantastiques.



Une semaine après le début du ramadan, nous quittons Alichour par la M41, nom de code de la *Pamir Highway*.

Désormais, elle est asphaltée tout le long ou presque, mais le bitume est désert. Aucun camion, aucune voiture. Rien...

Depuis les fusillades de Khorog, la route est officiellement fermée.

Devant nous: Ak-Baital et ses 4'655 mètres. Et pour atteindre le col, une seule solution: 28 dents devant, 34 dents derrière... Ça ne va pas bien vite, mais ça grimpe bien!

La descente après l'Ak-Baital est la plus spectaculaire du parcours. Hauts sommets enneigés, gigantesque lac d'altitude, lits de rivière aux dimensions inimaginables...

La M41 est désormais totalement interdite à tout véhicule, la traversée du Pamir n'est plus possible...

Une jeep de l'armée nous dépasse, chargée de sacoches et de cyclos. Il nous faut quitter le Tadjikistan au plus vite... mais à vélo!



Désormais, la route est fermée, mais pas pour tout le monde!

Des kilomètres de bitume et pas un véhicule à l'horizon!

4'655 mètres d'altitude et sur le vélo, s'il vous plaît!

Malgré la vue, la descente n'est pas que du plaisir.



Difficile de croire que le plateau du Pamir est habité depuis des millénaires. Pourtant, plusieurs traces remontant à la nuit des temps ont été découvertes dont calendriers solaires, peintures rupestres et sépultures.

Nous sommes sur les « Grandes Routes du Monde », routes de la Soie et des Épices, routes des grands voyageurs, dont Marco Polo et Xuan Zang comptent parmi les plus célèbres.

Avant de quitter la Suisse à vélo, on n'avait jamais imaginé être capables d'aller plus loin que l'Asie centrale. L'Asie centrale, c'est déjà tellement loin! Les jours ont passé et les étapes aussi. Et aujourd'hui, on y est... avec l'envie de continuer!

Voyager sans véritable « programme » ni même de « destination », c'est avant tout faire la part belle à l'inconnu. Mais c'est aussi apprendre à s'écouter et à cultiver sa liberté. Notre liberté de rentrer, liberté de poursuivre, liberté de changer nos plans, liberté d'accepter l'inimaginable.

Au bord du Kara-Kul, lac créé par une météorite il y a des millions d'années.

Paysage kirghize: yourtes et chevaux dans des pâturages à perte de vue.

Transport de foin dans la campagne kirghize.

Prêts à s'envoler pour de nouvelles aventures?





Prends de l'élan et plonge!

Plonger en Inde...

Page de droite:
Contes et légendes
illustrés sur les murs
du Sankar Gompa.

Page de droite:
La vitesse tue!
Enfin, surtout
celle des autres.

Prendre son courage à deux mains, bloquer sa respiration, fermer les yeux et faire le grand saut! Mais avant, il va falloir grimper sur le plongoir...

Si notre arrivée à Leh, centre administratif du Ladakh, se fait par les airs, en sortir par la route ne sera pas une mince affaire.

Frappés de plein fouet par une forme aiguë de *jet lag*, nous devons nous y reprendre à trois fois...

Après plusieurs jours de repos forcé, nous tentons une escapade dans la direction de la vallée du Cachemire.

Dans les ruelles
verdoyantes de
Leh, sur la rive
droite de l'Indus.

Vu d'en-haut, aucun
doute: nous sommes
bien au bon endroit!

La vieille ville
de Leh, au pied de
l'ancien palais royal.

Page de droite:
Le monastère
de Likir, caché au
fond d'une vallée.



Au programme: près d'une demi-douzaine de monastères construits dans des décors somptueux, une route spectaculaire et une nuit à plus de 4'000 mètres avant un retour à Leh pour plusieurs jours de repos forcé...

Ancien royaume indépendant, le Ladakh a longtemps été sous influence tibétaine.

Et cette identité est encore bien vivante au sein de la population, tant au niveau de la religion bouddhiste que de l'architecture ou du mode de vie.



La route qui relie Leh à Manali est réputée pour être une des plus hautes au monde.

Praticable que pendant quelques mois par année, cette route stratégique traverse des régions isolées et pratiquement inhabitées. Et avec quatre cols à plus de 4'900 mètres, il s'agit d'être en forme.

En partant de Leh, les premiers kilomètres longent les rives de l'Indus, ponctuées de petits villages surmontés de monastères.

Puis, la végétation se raréfie et les villages deviennent de plus en plus espacés. Peu à peu, la vie perd du terrain; nos forces aussi.

Après trois nuits sous la tente à manger des nouilles instantanées à plus de 4'200 mètres, la fièvre ne faiblit pas.

La grippe? Le mal d'altitude? Autre chose? On n'en sait rien... mais on ne peut pas rester là, ni aller plus loin.

La chaleur d'une petite pension en contrebas n'y changera rien... Retour à Leh, où une infection sera finalement identifiée...



Entre ciel et terre sont suspendus les monastères.

Début d'une longue montée à 5,7 km/h de moyenne...



Camping de secours à 4'936 mètres, on n'a pas trouvé mieux.

Tout ceci n'est qu'une illusion... La route continue de monter!

C'est donc sous antibiotiques et en petite forme mais avec des vélos chargés comme jamais que l'ascension du deuxième plus haut col carrossable au monde se poursuit.

Et, après une nuit glaciale, le col apparaît enfin! Instants magiques où chaque coup de pédale compte. Plus que quelques kil' et le sommet du plongeur sera atteint...

C'est donc lentement, très lentement, que nous parviendrons finalement au Taglang La avec ses 17'582 pieds, soit 5'359 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Difficile à croire, mais on est arrivé jusqu'au col sur les vélos! Et l'énergie déployée pour ringuer nos ours jusque-là fut à la hauteur de l'émotion ressentie: monumentale!

Comme un sentiment de fierté arrivés au Taglang La. Mais ce n'est que le 1^{er} col...



Arrivés au col, nous pouvons observer où se trouve le suivant.

« Tentes parachutes » pour camionneurs de passage.



Voilà un mois que nous sommes en Inde et quatre semaines qu'on n'a pas la forme...

De plus, notre « faux rythme » nous impose de camper quasiment toutes les nuits.

La journée, le soleil tape fort, l'air est sec et le vent... généralement de face. On roule jusqu'au dernier rayon de soleil avant de monter la tente à la vitesse « grand V ».

La nuit, le thermomètre plonge jusqu'à -5°C dans la tente, autour des -15°C à l'extérieur. Impossible de faire quoique ce soit avant le lever du soleil et pas d'autre choix que de dormir avec le filtre et l'eau nécessaire à la préparation du déjeuner.

En route, on passe par quelques relais pour camionneurs ou campements d'ouvriers en charge de l'entretien de la route.

Originaires du Népal ou de régions pauvres de l'Inde, ces « travailleurs de l'extrême » vivent dans des conditions épouvantables. Les quelques roupies gagnées ici serviront à faire tourner la famille restée là-bas...

Après être redescendue à 4'500 mètres, la route remonte en direction du Lachulung La, deuxième et dernier col en dessus des 5'000 mètres.

S'en suit une longue série de montées et de descentes. Et plus la route file vers le sud, plus le ciel se charge de gros nuages.

Le dernier col d'importance sera d'ailleurs couvert de neige, preuve de précipitations récentes.

De retour à des altitudes plus décentes, la vie reprend: d'abord quelques arbustes puis des ruisseaux bordés de mousse et, enfin, la forêt.

Peu à peu, les villages deviennent de plus en plus nombreux et les premières cultures font leur apparition. L'air, plus humide, se charge des senteurs des multiples plantes aromatiques de la région.

Plonger en Inde... Saisir son guidon à deux mains, respirer à pleins poumons, ouvrir grand les yeux et... repartir de plus belle!

Un travail de titan, exécuté dans des conditions effroyables.

Neige fraîche sur le Baralacha La, Himachal Pradesh.

Page de droite: Seule au monde, loin de tout (bis).



Bien sûr, nous aurions pu tourner à droite à la bifurcation, passer le Rohtang La (dont le nom signifie « empilement de cadavres ») et en finir avec cette traversée de tous les superlatifs. Rejoindre Manali, ses pensions confortables et ses restaurants...

À la bifurcation, on a pris à gauche, dans la vallée de la Lahaul. Avec un peu de recul, ce fut absolument extraordinaire, mais sur le moment...

Quatre jours de caillasse! Avancer sur cette « route » s'avère quasiment impossible. En une journée complète, 21 kilomètres seront parcourus. Soit à peine plus que la distance normalement parcourue en une heure...

Pour la première fois du voyage, la fatigue et le découragement prennent le dessus.

Les journées sont épuisantes et les nuits éreintantes. L'effort à fournir ne peut être compensé par des repas frugaux et des nuits glaciales. Et ce vent de face...

Reste à franchir le Kunzum La, dernier col à plus de 4'000 mètres. Dix kilomètres et vingt virages en épingle pour 600 mètres de dénivelé. C'en est trop, on n'en peut plus.

Il arrive parfois qu'on se demande ce qu'on fout là, pourquoi on fait ça.

Mais la réponse est une évidence: si on est là, c'est pour la surprise du lendemain!

Et, le lendemain matin, l'inimaginable se produit. Alors qu'épuisés, nous avons posé notre campement au bord de la route, plus d'une centaine de voitures folles déboulent en trombe devant notre tente!



Entrée dans la Lahaul:
route praticable et
décors de rêve.

Quelques kilomètres
plus loin: le début
du cauchemar...

Le Raid de l'Himalaya:
tout le contraire que
d'être raide à vélo...

Jours de fête

Si la route est parfois éprouvante, elle sait aussi être pleine de merveilles.

En quittant la vallée de la Lahaul, un fin cordon d'asphalte discontinu nous emmène dans celle de Spiti.

Ici, l'influence du Tibet voisin est visible partout. Les habitations sont carrées avec les toits plats et les façades blanchies à la chaux. Quant aux monastères, véritables forteresses, ils resplendent au sommet des collines et les sentiers qui y mènent sont jalonnés par des murs à *mani* et des *chörtens*.

Le climat impose une alimentation simple, basée sur l'orge, le thé au beurre salé et quelques légumes cultivés à la belle saison.

Les bouses de yak ou de *dzo* sèchent au soleil avant de servir de combustible, le bois étant quasiment absent de la vallée.

La population, de langue, de culture et de religion tibétaines, a tous les traits de ses voisins des hauts-plateaux.

Les invitations à boire le thé ou à papoter aux abords de la route se multiplient. La chaleur et la gentillesse des habitants de cette région contrastent avec l'austérité de leur environnement...

Mais c'est dans ses « à-côtés » que la Spiti révèle sa véritable identité. Et c'en est tout simplement magique. Le Tibet sans y être, le Tibet comme il devrait être: autonome, libre et en paix.



Key Gompa, le plus grand monastère de la vallée, accueille une centaine de moines.

11 octobre: jour de fête. Mais ce n'est que trois jours plus tard que viendra le cadeau.

Les jeeps sont pleines! Vêtu de son plus bel habit, chacun emporte quelques provisions pour la journée.

Direction: un monastère mentionné dans aucun guide ni sur aucune carte.

Une heure de route vertigineuse suffit pour rejoindre le monastère de Komik, construit à flanc de montagne et bordé de pâturages.

Les forces du Mal sont jetées au feu par le Lama supérieur.

Page de droite: Coup d'œil furtif sur le monde extérieur.



Ils méditent depuis des siècles à l'intérieur des monastères.



Les moines ont également sorti leurs plus beaux habits.

Page de droite: Divinité terrifiante prête à bondir.



La première partie du festival se déroule dans le monastère avec prières, trompettes et tambours.

Seuls les moines sont présents, les fidèles attendant patiemment dehors.

Puis, les portes du monastère se ferment. Nul ne sait ce qui se passe à l'intérieur...

Soudain, des divinités terrifiantes font leur apparition et se dirigent vers la foule!

Après plusieurs heures de danses rituelles, la cérémonie se poursuit à l'extérieur de l'enceinte.

Les danses reprennent de plus belle tandis que la cérémonie touche à sa fin. Un feu de broussailles est allumé; l'heure est venue de brûler les forces du Mal!

En quittant la vallée de Spiti, nous quittons la culture et le peuple tibétains. Peuple si attachant, si émouvant.

À quelques kilomètres de là, de l'autre côté de la frontière, le tonnerre gronde et le ciel s'assombrit de plus en plus...



Changement de vallée puis changement de décors. La confluence de la Spiti et du Sutlej marque l'entrée dans le Kinnaur.

Le bouddhisme tibétain laisse peu à peu la place à l'hindouisme.

Plus on se laisse glisser, plus les visages deviennent foncés et les agglomérations bruyantes et polluées. Et plus les flancs de la vallée verdissent à vue d'œil.

Les vergers regorgent de pommes et des gros camions sont prêts à les emporter aux quatre coins du pays. Mais c'est surtout la fête de *Durgā* qui est dans tous les esprits.

Cinq jours de célébrations pour marquer la victoire de la déesse *Durgā* face au démon *Mahishāsura*; la victoire du Bien sur le Mal.

Nous quittons l'État de l'Himachal Pradesh pour entrer dans celui de l'Uttarakhand.

La région se prête magnifiquement bien au voyage à vélo, entre vallées encaissées, cols interminables et forêts de pins peuplées d'ours et de léopards...



Vue sur le Kinnaur Kailash depuis le village de Kalpa.

Passage délicat dans la gorge creusée par le tumultueux Sutlej.

C'est pas le moment de faire du bruit! Lors de la fête de *Durgā*.

Village en bois dans les collines de l'Uttarakhand.



Après deux mois passés dans des régions de montagne, relativement peu peuplées, arides et reculées, l'heure est venue de rejoindre l'Inde des plaines tant redoutée...

Villes frénétiques et régions surpeuplées, trafic chaotique et bruyant, vaches sacrées et déchets présents partout. Pas de doute: nous y sommes!

Et soudain: le Gange! Après sa course folle à travers l'Himalaya, l'eau du fleuve sacré arrive en plaine avant de continuer sa lente descente jusqu'au golfe du Bengale.

De part et d'autre de ce cordon de vie ont été aménagés de nombreux *ghâts* afin de permettre aux hindous de rejoindre les rives pour s'y laver et en boire l'eau purificatrice.

Rishikesh doit sa renommée internationale au séjour des « *Fab Four* » dans un *ashram* de la ville. Depuis, elle s'est auto-proclamée « capitale internationale du yoga ».

Quelques kilomètres plus au sud, la ville sainte d'Haridwar est une sorte de festival permanent.

Tous les soirs, des milliers de personnes se réunissent sur les rives du Gange afin de se purifier et de célébrer ce fleuve qui, depuis la nuit des temps, emporte les péchés et apporte une vie future meilleure.

La ferveur de la fête tranche avec la dureté de la rue: mendiants, handicapés, malades. La misère dans sa forme la plus brutale.

En Inde, c'est manifestement tous les jours la fête, mais pas forcément pour tout le monde...



Le pont Lakshman Jhula enjambe les eaux sacrées du Gange à Rishikesh.



Affronter le trafic des villes indiennes... Un truc de fou!



Sur les rives du Gange à Haridwar, c'est tous les soirs la cohue!

Enfin du plat

Les derniers jours en Inde se passent dans une ambiance festive. *Diwali*, la fête des lumières, bat son plein.

Nous rejoignons la frontière avec le Népal entre trafic chaotique, concert de klaxons, décharges à ciel ouvert et villes bondées.

Et, à chaque arrêt, on est entouré d'hommes et d'enfants nous regardant en silence.

La campagne népalaise nous apparaît alors comme une oasis bienfaisante. Les routes sont quasiment désertes et seuls quelques bus bondés ou des motos nous dépassent.

Arriver dans le Teraï népalais nous donne l'impression d'avoir remonté le temps...

Des cultures et une jungle dense occupent le terrain, les magasins ont perdu en stock et en variété et les infrastructures sont nettement plus rudimentaires. Les maisons sont en terre, les toits en chaume et les loisirs inexistantes.

Dans les champs, il n'y a pas de machine. Tous les travaux se font à la main, hommes et femmes travaillant sans relâche dès les premières heures du jour.

Dans ces régions restées sauvages, difficile de trouver un lieu où camper. On finira par demander refuge dans une base militaire.

Mais cet ancien camp d'insurgés maoïstes semble sortir tout droit d'un mauvais film: petits cabanons à l'abandon, poussière et végétation, fumerolles de feux de bois...

Pas question d'y passer la nuit, mais le commandant en chef des opérations nous conduira chez une famille du village voisin!



La jungle nous offre une véritable haie d'honneur!

La douche se prend en public, entre la vaisselle et la lessive.

Le riz est séparé de la paille à l'aide d'un ventilateur manuel.

Il aurait pu avoir une vie pépère entouré de nombreuses servantes et aux côtés de son père, roi du royaume de Kapilavastu. Mais il a choisi une autre voie.

Sa mère l'a mis au monde ici, à Lumbini, en 563 avant notre ère. Depuis, le « chemin du milieu » prôné par Siddhārtha Gautama est suivi par des millions d'adeptes.

Et des adeptes convergent de partout pour méditer et rendre hommage à celui qui, plus tard, atteignit l'Éveil et devint le Bouddha.



Autour du temple Maya Devi sont parsemés des monastères provenant des différentes communautés bouddhistes de la planète.

Chacun reflète l'architecture et la doctrine spécifiques à son pays. Une sorte de tour du monde extravagant de cette philosophie.

Notre séjour en ce lieu saint coïncide avec la « prière pour la paix dans le monde » des moines tibétains *sakya*. Plus de quatre mille moines d'Inde et du Népal, se retrouvent pendant dix jours pour prier.

Un campement est monté pour l'occasion avec une logistique dingue où ces religieux sont logés sous tente et sont nourris trois fois par jour.

Et puis, il y a lui: pèlerin parmi les pèlerins.

Il est venu à Lumbini à pied, depuis chez lui. Quarante-cinq jours de marche depuis les Hauts Plateaux, à travers l'Himalaya...

Le temple Maya Devi abrite les ruines du lieu de naissance de Shakyamuni.

Long est le chemin. Tant celui pour venir que celui à venir...

N'oublie pas ton assiette! Fin de la prière au monastère tibétain de Lumbini.



Le cirque de l'Annapurna

Attention, Mesdames et Messieurs, dans un instant, ça va commencer!

Un spectacle unique, mêlant son et lumière, numéros d'acrobatie et d'illusion.

Et pour admirer un spectacle d'une telle ampleur, point de chapiteau! Les décors sont si grands qu'ils ne peuvent pas être transportés; c'est aux spectateurs de faire le déplacement. En route pour le cirque de l'Annapurna!

Après un passage obligé par la billetterie, un sentier escarpé conduit aux gradins.

Différentes infrastructures sont proposées aux spectateurs: hébergements avec vue, ponts suspendus, escaliers interminables et petits stands de ravitaillement.

Soudain, l'éclairagiste débarque en courant, totalement dépité. La régie a disjoncté, le soleil a disparu et le brouillard recouvre toute la région.

Nul ne sait pour combien de temps et, sans lumière, la représentation serait bien terne.

Non seulement le spectacle risque d'être annulé pour cause de manque de visibilité, mais en plus, la situation pourrait devenir scabreuse, la neige se mettant à tomber...

Faut-il renoncer? Faire marche arrière? Si près du but? Sensation bien étrange que celle d'avoir tout à coup un « but » alors que nous voyageons depuis des mois sans réelle destination...



Le sommet de l'Annapurna Sud donne un avant-goût du spectacle.

Présentation des artistes principaux: les massifs du Dhaulagiri et de l'Annapurna.

Un brouillard épais et inquiétant sème le doute...



On tente malgré tout. La neige tombe fort, le brouillard est épais et le doute s'installe.

Soudain, le ciel s'éclaircit! Le soleil n'est plus très loin et le rideau se lève petit à petit sur le cirque de l'Annapurna.

Mais, malgré des nuits constellées d'étoiles inconnues, les hauts sommets himalayens ne feront qu'une timide apparition... Le spectacle féérique annoncé n'aura pas lieu.

Décus? Un peu, c'est vrai...

Le voyage au long cours, de par sa durée et sa nature, offre la possibilité d'apprécier le chemin au quotidien, sans obligatoirement devoir se focaliser sur un « but ».

L'objectif de ces quelques jours de marche était de se rendre jusqu'au camp de base de l'Annapurna. On a été déçu, certes. Mais qu'en est-il du chemin?

Tout d'abord, il nous a offert de bien belles rencontres, avec les habitants des villages traversés ou avec d'autres marcheurs venus des quatre coins de notre planète.



Ensuite, ces quelques jours de marche ont été pour nous l'occasion de discuter et de partager. L'occasion de prendre conscience du chemin parcouru jusqu'à présent et des différentes possibilités qui s'offrent à nous; de penser à la suite, sans pour autant que ça en devienne un but.

Et si, jusqu'à maintenant, nous avons le sentiment de partir, nous savons désormais que nous rentrons. Reste à savoir par quel chemin...

Au camp de base de l'Annapurna, à 4'130 mètres.

Combat entre la lumière et les ténèbres.

Au « camp de base » du Machhapuchhare (3'700m), la météo ne s'améliore pas...



Lever de soleil sur la face sud du Dhaulagiri (8'167 m).



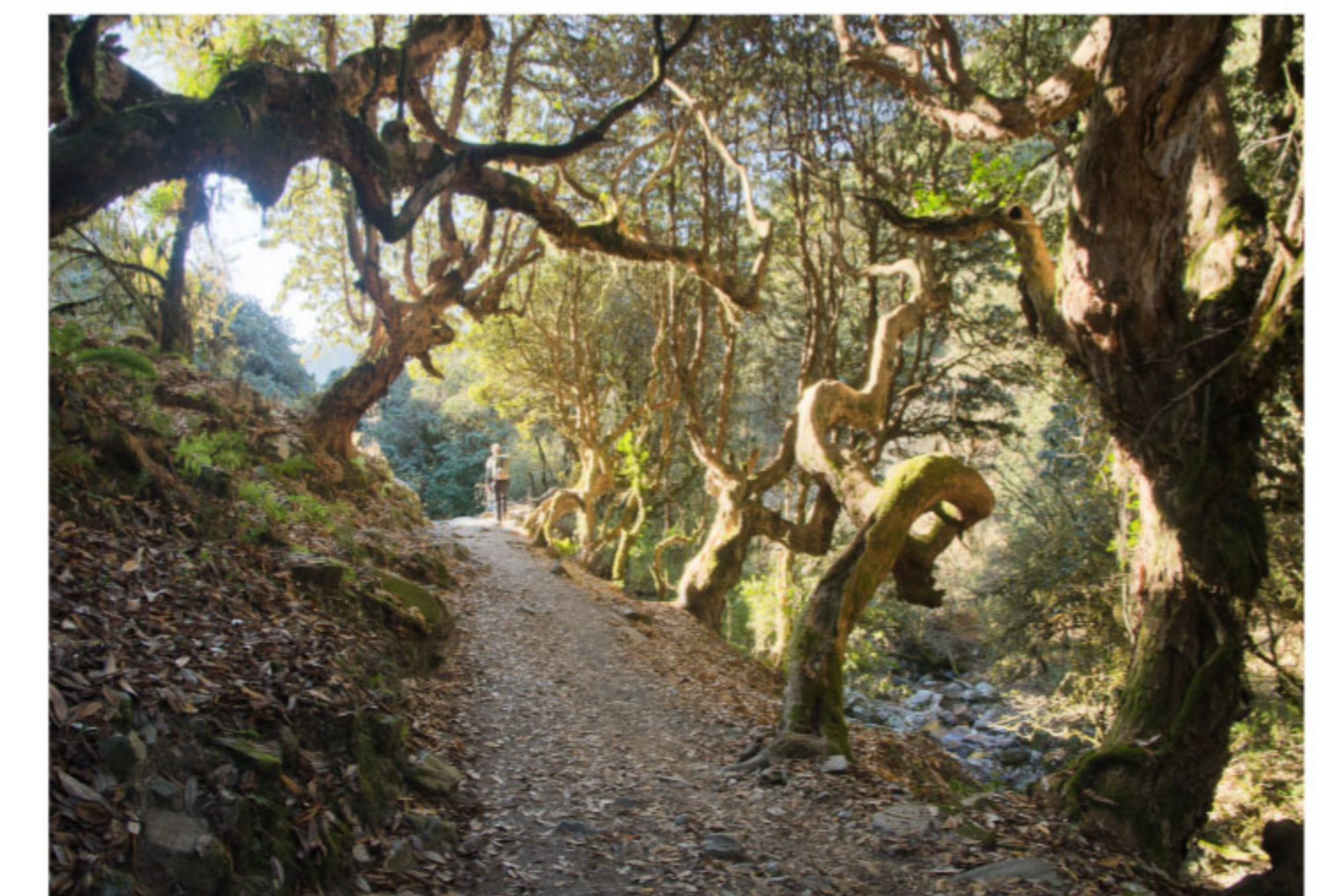
Page de gauche: Queue de poisson entourée de méduses.

À Poon Hill, le regard s'élève vers les sommets enneigés.

Évidemment, le chemin fait intégralement partie du spectacle. Et, lors de la descente, les performances deviennent absolument époustouflantes!

À croire que les artistes du cirque de l'Annapurna, conscients de la médiocrité de leurs prestations de la veille, veulent se rattraper!

Le spectacle est terminé: retour dans la jungle surpeuplée...





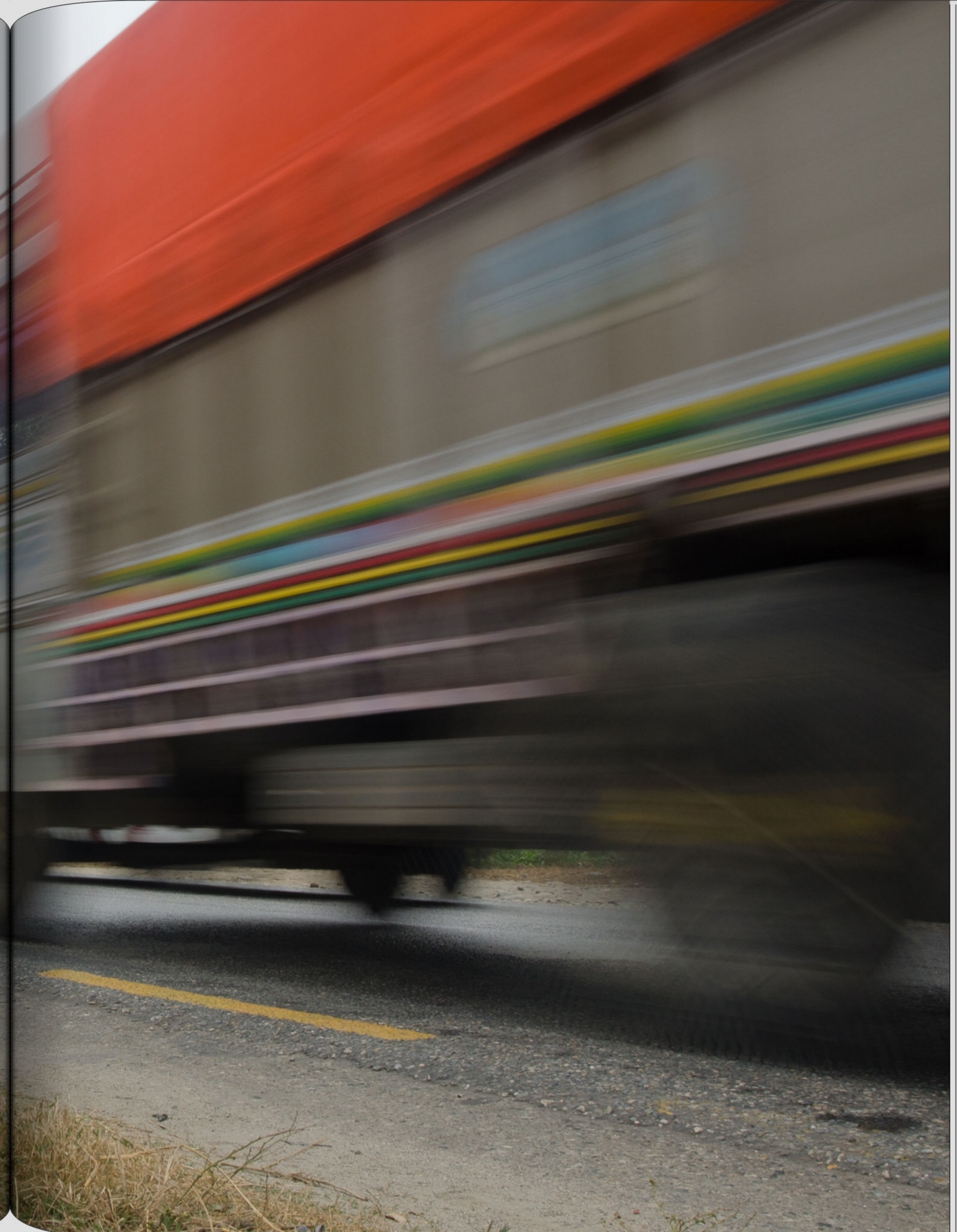
H-04 -04

KATHMANDU

100 K.M.

MALEKHU

31 K.M.



Dans la vallée

Katmandou, ville de légende! Destination mythique des années soixante, la capitale du Népal fascine et attire à plus d'un titre. Tout comme Samarcande ou Tombouctou, l'évocation de son nom suffit à ouvrir les portes du rêve et de l'imaginaire.

Et dès notre arrivée, cette ville de près d'un million d'habitants nous emporte dans un véritable tourbillon. Agitation incessante et trafic frénétique rythment nos premiers pas dans la capitale népalaise.

Dans un premier temps, Katmandou effraie et fatigue... avant d'offrir de sa magie à ceux qui s'attardent dans ses ruelles.

La vieille ville est composée de dédales en terre où se mêlent piétons, motos, vélos et *rickshaws*. Déambuler dans ce fantastique labyrinthe est une véritable aventure: cours intérieures, temples bien cachés, impasses obscures et rencontres en tout genre.



Au fil de la journée, les rues se muent peu à peu en marchés.

Chacun s'installe au pied des façades ou sur la plateforme d'un temple pour vendre ustensiles de cuisine, chaussures, légumes, tuyaux, fruits, meubles, habits, télévisions ou autres tournevis et les étals de tissus ajoutent encore de la couleur au tableau.

Malgré la foule, des marchands ambulants tentent de se frayer un chemin. Il est temps de prendre un verre de *chai* ou de se laisser tenter par un *samosa* ou quelques *momos*. La cuisine de rue se déguste du bout des doigts dans de grosses feuilles séchées.



La vieille ville de Katmandou dans la quiétude d'une nuit de Noël.

La vallée de Katmandou représente le cœur historique du Népal. Sa richesse se reflète dans la vieille ville de la capitale mais également dans les villes des environs que nous découvrons avec Sarah et Marc, deux amis venus nous rejoindre pour les Fêtes.

Désormais, seule une rivière sépare Patan, l'ancienne capitale, de Katmandou.

La « Cité de la Beauté » est une petite ville paisible dont la place principale en briques rouges est splendide. L'ancien palais royal fait face à de nombreux temples.



Bhaktapur est un autre trésor de la vallée. Longtemps appelée la « Cité des Dévots », elle a conservé son caractère religieux. Ses quartiers entourent de petites places avec un puits, un bassin ou des autels.

Il règne ici une atmosphère particulière. Au contraire de certains centres touristiques peuplés d'intermittents du spectacle, la vie ici est bien réelle.

Pourtant, déambuler entre ces palais et ces temples a quelque chose d'irréel, tant on a l'impression d'être hors du temps.



Le Durbar Square de Patan: un condensé d'architecture Newari.

Sur la place principale de Bhaktapur. Ici, tout est régi par les dieux.

Rencontre conviviale
au coin d'une rue
à Katmandou.

L'art de travailler
la terre sur une
place de Bhaktapur.



Le temple de Pashupatinath est le lieu de pèlerinage hindou le plus important du pays. Les fidèles s'y pressent pour rendre hommage à *Pashupati*, l'une des multiples représentations du dieu *Shiva*. Mais c'est aussi le site de crémation le plus important du Népal. La rivière qui y coule est sacrée et joue un rôle purificateur.



Visite d'un haut lieu
spirituel qui ne laisse
pas indifférent...

Crémation d'un corps
sur les rives sacrées
de la Bagmati.



Autre religion, autres lieux sacrés.

Bodnath est sans aucun doute le sanctuaire bouddhiste le plus important de la région. Autrefois, il était un lieu de bénédiction pour les marchands avant leur traversée de l'Himalaya jusqu'à Lhassa. Aujourd'hui, il est un site majeur du bouddhisme tibétain avec de nombreux monastères tout autour. Et, tous les soirs, des centaines de fidèles tournent et tournent inlassablement autour du gigantesque *stūpa*.

Swayambhunath est un autre lieu saint de Katmandou. Bien que le site soit considéré comme bouddhiste, le temple est sanctifié par les bouddhistes et les hindous.

Une légende locale raconte que l'étang qui recouvrait auparavant la vallée aurait été transformé en colline et que le *stūpa* serait sorti d'une fleur de lotus!



« Veille sur moi! »,
sommets de l'immense
stūpa de Bodnath.

Swayambhunath
compte parmi les
plus anciens sites
religieux du Népal.

Après quelques jours dans l'une des villes les plus polluées au monde, il est temps de reprendre de la hauteur et de rejoindre la vallée du Langtang pour une semaine de marche.

Durant les premiers jours, le sentier escarpé traverse des forêts de bambous ou de pins et des hameaux construits en pierre, mais les hauts sommets restent très discrets.

Plus haut, la vallée s'élargit petit à petit, laissant apparaître un panorama grandiose. Nous sommes entourés de pics enneigés et de glaciers.

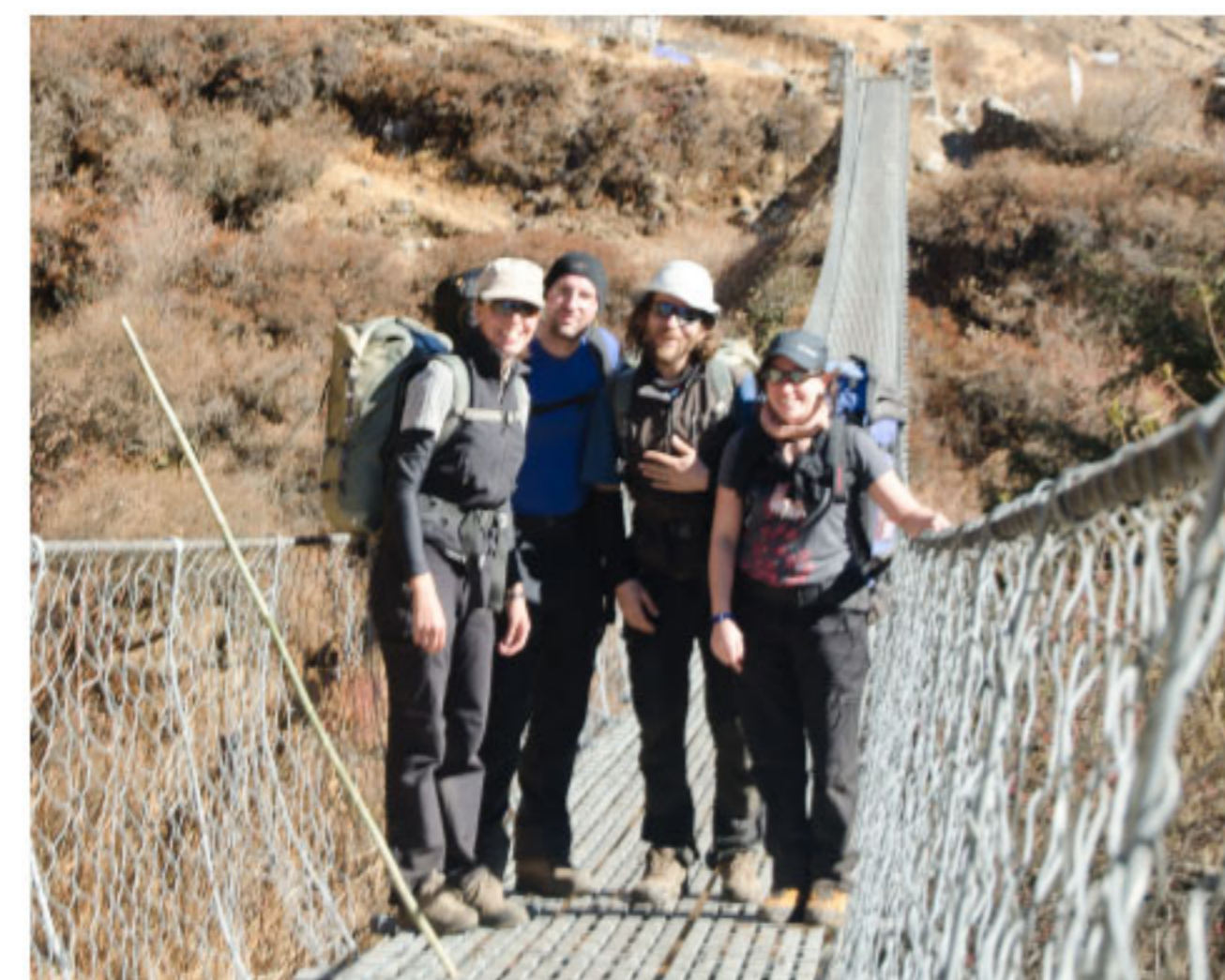
La relative lenteur de la marche nous offre la possibilité de mieux échanger et de plus partager. Nous profitons pleinement de nos amis et de ces moments privilégiés.

Le long des murs à *mani* dans la vallée du Langtang.

Glacier au pied du Langtang Lirung.

Jeu de nuages près du Gangchempo.

Avec Sarah et Marc, venus nous rejoindre pour deux semaines.



Changement de sens

Sans le savoir, en partant de Katmandou, nous quittons le point le plus oriental de notre voyage.

Trois petits cols et les pentes de l'Himalaya cèdent leur place aux plaines du Gange.

En guise de cadeau d'adieu, le Népal nous offre un orage monumental.

Une déferlante de foudre, de pluie et de grêle éclate autour de nous.

Une école sera notre refuge pour la nuit...



La route est une école alors allons dormir... dans une salle de classe!



En un instant, toute la puissance du Ciel déferle sur la Terre, emportant avec elle les illusions des Hommes.

Le lendemain, alors que tout ce qui était dur est redevenu mou, nous traversons la frontière indienne.

Tout à coup, un nouvel orage éclate et une formidable tempête sensorielle s'abat sur nous, nous emportant sans ménagement dans un monde cruel et révoltant.

Hier, le Népal nous offrait un abri pour la nuit; aujourd'hui, l'Inde nous met à nu, les genoux dans la boue.

Inde multiple, Indes plurielles. Entre tribus, religions, langues et cultures, de multiples tensions et fissures parsèment le territoire de « la plus grande démocratie au monde ».

De loin, ce gigantesque pays nous donne l'impression d'être un chaos fonctionnel.

Mais quand on y regarde de plus près, les injustices, la pauvreté et les souffrances sautent aux yeux, prennent à la gorge.

Arrivée dans l'État du Bihar, région parmi les plus pauvres du pays.



Malgré la pollution, la pêche est une activité très populaire par ici.

Même la hiérarchisation de la société est multiple: le système de castes, qui définit à la naissance le statut de l'individu, côtoie un système basé sur les moyens financiers. Et tous deux accordent ou soustraient des privilèges qui seront mis en avant à chaque occasion.

Sur les routes, c'est la loi du plus fort. Quant aux femmes... elles n'existent qu'à travers la gent masculine, s'adonnant aux tâches les plus pénibles pendant que ces messieurs exercent le métier de femme de chambre ou d'esthéticien. Et les étrangères ne dérogent pas à cette règle: difficile de trouver sa place, ou même d'en avoir une...

Notre retour en Inde se fait par l'État du Bihar, une des régions les plus pauvres du pays. 110 millions d'habitants, soit plus de 1'150 personnes au kilomètre carré, avec un taux d'alphabétisation bien inférieur à 50% (moins de 35% pour les femmes).

Offrandes aux dieux sur un autel au bord de la route.

Dhāmek Stūpa érigé à la mémoire du premier sermon du Bouddha, à Sārnāth.

Recueillement et prières au pied du Dhāmek Stūpa.



Le Bihar est aussi une terre de religions qui a vu naître le bouddhisme et le jainisme.

Et aujourd'hui, ces deux grandes croyances cohabitent tant bien que mal avec l'islam et l'hindouisme, largement majoritaire.

Dans nos têtes et dans nos corps, le vent se lève, le ciel s'obscurcit et l'atmosphère devient lourde. La tempête qui s'en vient va nous chambouler au plus profond de nous-mêmes allant jusqu'à révéler en nous des sentiments détestables.



Si notre premier séjour en Inde fut un sacré *challenge* sportif, celui-ci s'annonce comme un monumental défi psychologique.

Dès le passage de la frontière, on en prend plein les yeux. Une foule dense et des véhicules invraisemblables circulent dans tous les sens à travers marres de boue et nids de poule.

Un paysage infiniment plat s'étale à perte de vue jusqu'à l'horizon et même au-delà.

Les villes sont décrépites et les villages dans un état de délabrement ahurissant.

Et partout, partout: du monde!

Toute halte engendre systématiquement un attroupement dont la taille augmente de façon exponentielle. Pas un sourire, ni un geste de la main. Juste des regards nous dévorants, inlassablement.

Des dizaines de visages fermés aux yeux noirs et aux dents rongées par le bétel dont le jus craché à tout vent constelle le sol de taches rougeâtres.

Et, lorsque nous demandons notre chemin ou que nous osons poser une question, la réponse se limite souvent à une sorte de geste incompréhensible pointant les quatre points cardinaux voire à un hochement de tête qui prête à confusion. Même le non-verbal nous échappe.

Quant aux déchets, ils sont omniprésents: dans les rues, dans les champs, dans les maisons. Du plastique en masse, mêlé aux déchets ménagers ou industriels. On en a les yeux qui pleurent...

Huit pattes motrices, quatre cornes, deux roues et pas une goutte d'essence!

Décidément, on voit de tout sur les routes de la région!

Un autre attroupement spontané autour d'un ours impassible (lui).

Les klaxons sont d'autant plus insupportables qu'ils sont inutiles.

L'indescriptible bruit de l'Inde... Une espèce de symphonie permanente d'innombrables nuisances sonores qui se mélangent sans cesse et finissent par former une sorte d'harmonie dissonante des plus inaudibles.

En tête de liste: les klaxons. Utilisés sans ménagement, ils n'informent plus de rien, sauf de l'existence de celui qui l'actionne; existence qui n'intéresse personne. À croire que klaxonner va faire lever les barrières du passage à niveau plus tôt (c'est le cas!).

Viennent ensuite les haut-parleurs. Entre les temples et autres mariages, difficile de faire plus fort en termes de volume. La qualité sonore quant à elle ne semble pas être un critère déterminant...

Mais ce qui nous marque le plus, c'est la façon de parler, de communiquer. Ceci pour autant qu'on veuille bien nous adresser la parole, ce qui est relativement rare, surtout lorsqu'il s'agit de femmes.

Sans préambule ni épilogue, le message est court et direct, voire même agressif.

Certes, notre hindi est plus que lamentable, mais ce n'est pas une raison pour hurler!

De toute façon, la plupart du temps, la foule qui nous observe ne nous parle pas et ne réagit pratiquement pas à nos tentatives de prise de contact, préférant glousser et palabrer dans son coin à propos de notre présence.

Reste à faire le silence dans nos têtes et laisser le bruit au dehors. Mais on en a les oreilles qui sifflent...



Poubelles, excréments, tas indéfinis en état de décomposition avancée, déchets en tous genres, égouts, pneus en flammes, pots d'échappement, rivières infâmes... Même l'encense brûlée à tout va peine à couvrir l'odeur de merde qui plane dans la région les lendemains de jours de pluie.

Seules les effluves de coriandre et d'épices émanant des étals de la ruelle d'à côté apportent un soupçon de réconfort à nos narines. Mais on en a le nez qui coule...

Ah, la cuisine indienne et sa multitude de plats et de saveurs... Ses délices du Nord et ses recettes du Sud... Nos babines s'en réjouissaient depuis longtemps!

Au final, notre régime cycliste quotidien se résume à du *porridge* le matin, des nouilles au chou-fleur et petits pois à midi et des pâtes aux petits pois et chou-fleur le soir.

Quelques étapes urbaines nous permettent de goûter aux spécialités locales dont les saveurs sont inversement proportionnelles au nombre de touristes dans le coin.

Comment peut-on servir (ou plutôt jeter sur la table) un plat sans le moindre goût alors que, depuis des siècles, des milliers et des milliers de kilomètres ont été parcourus pour importer des épices en provenance du sous-continent?

Même les très nombreuses douceurs et le *chai* généreusement sucré n'arrivent pas à faire passer l'amertume qui nous monte quotidiennement à la bouche. On en a l'estomac qui gargouille...

Le toucher n'est pas en reste. L'Indien aime toucher. Que ce soit quand il mange ou pour faire sa place au milieu de la foule.

Et il touche à tout, par inadvertance, par automatisme ou volontairement. Il n'hésite pas à pousser voire à déplacer ce qui se trouve sur son chemin, quitte à en venir aux mains s'il le faut.

Restent ces quelques accolades fraternelles et chaleureuses reçues sur la route à la fin d'un bon moment de partage et d'échange. On en a la chair de poule...



C'est vrai: nous avons parfois l'impression de manquer d'intelligence, de ne pas avoir les facultés d'adaptation nécessaires pour tomber sous le charme de ce pays où tout nous chamboule et nous perturbe.

L'Inde nous prend toute notre énergie et nous épuise en nous écartelant entre des sentiments de folie et d'incompréhension.

Mais est-il vraiment nécessaire de chercher à comprendre? Nous semblons totalement désarmés pour le faire, comme emportés dans une sorte d'univers parallèle où tout est différent: le sens de la vie et de la mort, le sens de l'amour et de la famille, le sens de notre présence parmi tous ces gens.

Ici comme ailleurs, rien n'est blanc, rien n'est noir. Tout est question de contraste.

Mais le mélange de couleurs qui s'offre à nous nous dépasse... La forte présence humaine de ces zones surpeuplées tranche avec une forme d'absence d'humanité où le bon côtoie en permanence le pire et nous donne le sentiment d'être impuissants.

Nos ours quant à eux, restent fidèles à eux-mêmes et ils continuent à aller de l'avant. Sans eux et leur indéfectible optimisme, nous aurions sans doute quitté l'Inde au plus vite.

Mais le voyage à vélo implique de voyager par la route, quel qu'en soit le chemin. Sorte d'invitation à creuser davantage, à ne pas lâcher, avant la sortie du tunnel...

Le temps est venu de trouver un nouveau sens à notre voyage en Inde, avec humilité.

Autre nuit dans une école. Au tableau, cette phrase: "You should go home now".

Sur les rives du Gange

“ *Jamais je n'irai en Inde à vélo.
Et si j'y vais, dans tous les cas, ça ne sera pas à Vârânasî.* ”

Luc, lors de la préparation du voyage...

L'existence de Vârânasî remonte à la nuit des temps. Détruite puis reconstruite à de nombreuses reprises, son histoire en fait une des agglomérations continuellement habitées les plus vieilles au monde.

Plus connue sous le nom de Bénarès, ce centre de première importance pour les études religieuses n'aura jamais perdu son caractère sacré.

En arrivant à Bénarès, nous entrons dans le cœur de l'hindouisme, troisième religion au monde et pratiquée par environ 80% de la population indienne.

Ici, tout est sacré, à commencer par le Gange qui la borde depuis plus de 2700 ans... Et si des touristes du monde entier viennent à Vârânasî en visite, des hindous de toute l'Inde viennent à Bénarès pour y mourir.

Tous les jours, plus de deux cents corps y sont brûlés avant que leurs cendres soient jetées au fleuve, délivrant ainsi le défunt du cycle des renaissances.

Bénarès attire et repousse à la fois, offrant un condensé des contrastes de l'Inde.

Bénarès, avec ses *ghâts* ensoleillés et son labyrinthe de ruelles sans soleil.

Bénarès, où il est si facile de s'y perdre et où on peine à s'y retrouver...

Sur les eaux sacrées du Gange, face aux *ghâts* de Bénarès.

La nuit tombe sur une des plus vieilles villes au monde.



Darbhanga, Munshi et Ahilyabai: trois des 88 *ghâts* de Vârânasî.

Le Gange, le fleuve sacré aux eaux troubles. Il illustre à lui seul la foi des hindous. Tout le monde sait que ses eaux sont insalubres, pourtant, absolument tout le monde croit en son pouvoir purificateur.

Le long de la rive, des *ghâts* permettent de rejoindre le fleuve afin de célébrer celui qui absout de tous les péchés.

Venir s'y laver et boire de son eau font partie des rituels. Et peu importe ce que la personne d'à côté est en train de faire dans l'eau...

Ça peut paraître totalement inimaginable, pourtant, même les journaux l'affirment: se baigner dans le Gange durant la *Kumbh Mela* est bon pour la santé.



Pour l'esprit ou pour le corps, un petit nettoyage s'impose!

Étude des textes ou yoga? On a l'embarras du choix!



Rencontre au pied d'un mur couvert de publicités.

T'es qui?
Tu fais quoi?
Tu vas où?
Pourquoi t'es là?

Tous à la fête de la cruche! *Tous?* Oui, tous! Enfin, presque... 100'000'000! Cent millions de personnes!! Soit près de dix pour cent de la population du deuxième pays le plus peuplé au monde!!!

La *Kumbh Mela* est organisée tous les trois ans et à tour de rôle dans quatre villes différentes. Et cette année, il s'agit de la douzième édition d'un cycle de douze.

Le plus grand rassemblement de l'histoire de l'Humanité, la *Maha Kumbh Mela*, a lieu à Allâhâbâd, à une centaine de kilomètres en amont de Vârânasî.

Premier bain à la *Kumbh Mela*, rituel sacré dans le Gange.

Tentes à perte de vue dans la plus grande ville éphémère au monde.

Lors du repas, *sâdhus* et pèlerins attendent d'être servis.

Mais quelles sont les têtes d'affiche d'un festival pareil? Le Gange, la Yamunâ et la Sarasvatî, rivière mystique et invisible de la croyance hindoue.

Au Sangam, le lieu où confluent les trois fleuves sacrés, le plus grand camping de tous les temps a pris ses quartiers.

Avec plus de cinquante kilomètres carrés, le campement héberge *sâdhus*, gourous, prêtres et pèlerins durant les huit semaines que dure la fête.

Et, contre toute attente et malgré sa taille monumentale, l'endroit est plutôt propre et organisé.

Lors de notre première visite, au début du mois de février, nous nous retrouvons au cœur d'un rassemblement à l'ampleur sans pareil mais à l'ambiance bon enfant.



Les pèlerins, souvent venus en famille, se rassemblent sur les rives du Sangam pour se baigner, pique-niquer et célébrer.

Les camps de *sâdhus* accueillent les gens de passage pour le repas ou pour la nuit, permettant à tout un chacun de rencontrer ces « hommes de bien ». Visites étonnantes qui ne laissent pas indifférent...



Mais vu que l'Homme peine à se satisfaire du bien et qu'il faut un meilleur à tout, le 10 février a été déterminé, aux dires des astrologues, comme étant le jour le plus favorable à la baignade.

Et ce jour-là, nous étions trente millions à arpenter les berges de la Yamunâ et du Gange...



Une véritable marée humaine coule vers le fleuve.

Entre mythe et réalité, certaines rencontres semblent improbables.

Alors que nous quittons Allâhâbâd, une foule de pèlerins ne cesse d'arriver.



L'Inde, des visages

Oh oui, l'Inde dévisage! En permanence, avec curiosité et insistance. Dans un pays où il est presque impossible d'être seul, les rencontres font partie de chaque instant.

Toujours des histoires, parfois des sourires, souvent des interrogations. Dans cette Inde aux mille facettes, voici quelques-uns de ses visages.



Un billet pour Bombay s'il vous plaît!

On a envisagé de fuir, on a choisi de rester. On a pensé prendre un train, on a décidé de rouler. Et on a évidemment bien fait!

Si notre premier séjour en Inde fut parsemé de paysages incroyables, le deuxième est nettement plus orienté vestiges culturels de l'ancien temps.

Mais quitter les plaines du Gange n'a pas toujours été évident: bazar invraisemblable, routes encombrées, orages monumentaux, champs de boue, nuits difficiles, problèmes de sécurité...

Jour après jour, les surprises s'accumulent. Elles finissent par devenir si nombreuses qu'on n'arrive plus à suivre!

L'incroyable énergie de l'Inde nous fascine, nous captive... et nous épuise.

Heureusement, en poursuivant vers le sud, les choses s'améliorent peu à peu: le ciel passe au bleu uni, la température monte et les rencontres s'enrichissent. Les paysages deviennent plus variés et les conditions de vie semblent plus acceptables.

Étape incontournable de tous les circuits touristiques qui se respectent, les temples de Khajurâho drainent chaque année des centaines de milliers de visiteurs.

Nous passerons quatre jours à flâner dans les vestiges de la capitale religieuse des *Chandelâ* à admirer temples et sculptures des X^{ème} et XI^{ème} siècles.

La finesse et la profusion des sculptures qui ornent les vestiges de Khajurâho sont tout simplement incroyables.



Le grand *stūpa* de Sâncî est encerclé par un mur et quatre portes.

En poursuivant vers le tropique du Cancer, nous remontons le temps pour arriver au III^{ème} siècle avant notre ère. À cette époque, un empereur se convertit au bouddhisme et pour marquer le coup, il fit construire le grand *stūpa* de Sâncî.

Tombées dans l'oubli pendant des siècles, de nombreuses ruines entourent le *stūpa* central aux portiques finement sculptés.

Et seul le chant mélodieux de quelques oiseaux vient perturber le silence et la sérénité de l'endroit.

Après un rapide passage par Bhopal, nous arrivons à Bhimbetka. L'endroit semble tout simplement parfait pour y passer la nuit.

Seul problème: d'autres l'ont trouvé avant nous et n'ont pas laissé le lieu dans un état irréprochable...

Depuis, le site est protégé pour préserver au mieux ces vestiges vieux de dix mille ans. Éléphants, mains d'enfant, scènes de chasse et autres cérémonies sont illustrés sur les murs et comptent parmi les plus belles peintures rupestres de cette époque.



Les abris-sous-roche de Bhimbetka, le spot parfait pour la nuit?

Tellement parfait qu'il a été squatté bien avant nous!

Les splendeurs architecturales de Khajurâho.

La signification de certaines scènes sculptées reste un mystère...

Grâce figée dans la roche à l'intérieur du temple de Lakshmana.

Les grottes d'Ajantâ et d'Ellorâ nous offrent de passer plusieurs heures au frais en admirant temples et lieux de vie du passé.

Contrairement à l'habitude, ici c'est l'art de la destruction qui fascine.

Tout est sculpté de l'intérieur.

Les milliers de mètres cubes de roche extraits des falaises donnent un résultat éblouissant: formidables temples excavés et incroyables structures monolithiques.

Statue de Bouddha dans une des grottes d'Ajantâ.



Porte d'entrée d'une grotte, sculptée dans le basalte.

Jeu de lumière au fond d'une chaitya entièrement excavée.



Le temple de Kailâsanâtha à Ellorâ est taillé dans un seul bloc de pierre.

Près de 150 ans de travaux pour excaver plus de 300'000 tonnes de roche.



Est-ce la route à suivre ou l'endroit où habite sa famille?

« Vous êtes des fleurs dans le jardin de notre voyage ».



Le soleil se couche sur la mer d'Arabie. La fin de notre séjour en Asie est proche.

Au retour de la pêche dans la baie de Mumbai.

Après quelques jours au bord de la mer, nous y voilà! Bombay, la plus grande ville du pays, fascine et fait peur.

Aux multiples contrastes, cette fourmilière géante est à l'image du reste du pays: un formidable chaos. La capitale économique de l'Inde trouble par sa modernité et sa vétusté, par sa richesse et sa pauvreté...

On avait tout prévu: l'arrivée en bateau, les réservations d'hôtel, la dernière nuit près de l'aéroport. Et on a tout annulé!

Au final, c'est chez une famille d'expatriés français rencontrée sur une plage que nous trouverons refuge et que nous passerons nos dernières nuits indiennes.

Après huit mois dans le sous-continent, nous quittons l'Inde, avec pas mal de bactéries en plus et d'illusions en moins.

Bombay, gare terminus, tout le monde descend!

Épuisés et soulagés, nous nous apprêtons à prendre un nouveau départ pour...



Au-delà des mers

La contrainte de quitter le sous-continent indien par les airs nous impose de faire un choix de destination et de le planifier.

Les possibilités sont nombreuses: Afrique? Océanie? Ou rester en Asie et rentrer par la Mongolie et la Russie?

Finalement, c'est notre insatiable soif de grands espaces qui prit le dessus. Une soif augmentée d'un furieux besoin de quelque chose de plus calme et de plus organisé. Quelque chose de plus « facile ».



À défaut d'un séjour en Chine, allons faire un tour au Chinatown de Vancouver!



Le downtown de Vancouver à la marée basse.

Un partage de la route pas toujours évident...

Alors, on remet le cap vers l'est avec une escale à Hong Kong. Puis, tellement à l'est que ça en devient l'ouest!

Bienvenue à Vancouver, au bord de l'océan Pacifique. Bienvenue dans la plus grande ville de Colombie-Britannique, au Canada!

Si l'Inde gagne son indépendance en 1947 et Hong Kong est rétrocédée à la Chine 50 ans plus tard, le Canada demeure toujours sous la souveraineté d'Élisabeth II.

Ça fait un choc, mais peut-être que notre décalage vient d'ailleurs...

Bombay - Vancouver en trente-trois heures, bien trop peu pour un si grand écart...

Certains changements sautent aux yeux: la ville est verdoyante et organisée, les rues semblent étrangement propres et vides et les parcs regorgent de cyclistes ou de coureurs en sueur. D'autres mettront plus de temps à se révéler...

Après une bonne semaine d'acclimatation, nous voilà parés à reprendre la route.



Le vert est partout. Que ce soit au cœur de Vancouver ou dans les forêts avoisinantes.

À cela, une raison: la proximité du Pacifique et les pluies abondantes qui se déversent sur les terres. On nous avait prévenu, mieux vaut savoir apprécier le « *liquid sunshine* ».

Étonnamment, la météo sera relativement clémente et le vent en notre faveur. Et quel bonheur de pouvoir monter notre tente en pleine nature et se faire réveiller par le chant des oiseaux!



En route, nous croiserons ours, chevreuils, colibris, goélands, étoiles et éléphants de mer, pélicans et autres animaux profitant du bord de mer. Et si les baleines resteront très discrètes, les huîtres finiront dans nos assiettes!

Si la nature nous fascine, l'hospitalité des Nord-Américains nous touche beaucoup.

Entre Vancouver et San Francisco, nous serons hébergés à onze reprises, que ce soit spontanément ou via *WarmShowers*.

Tant de générosité pour autant de partage, que ce soit chez des retraités en pleine forme, un couple mormon, un constructeur de superbes vélos, des fumeurs de pétards, des cyclistes passionnés, un militaire ou une veuve végétarienne. Quelques préjugés et stéréotypes en prennent un coup...

Tout ce qu'il nous manquait depuis longtemps: de la nature et du calme!

La forêt déborde de toute part et rend le camping délicat.

Statue de la Reine Victoria devant le Parlement à... Victoria.



Sur la côte Ouest des États-Unis d'Amérique à proximité d'Eureka.



Page de droite: Parmi les plus grands êtres vivants de la planète. On se sent légèrement ridicule dans ce monde 100% végétal, témoin silencieux du temps qui passe.

Longer la côte du Pacifique est un véritable enchantement. Certes, il n'y pas vraiment de pistes cyclables mais le trafic est des plus modérés et le trajet est jalonné par de nombreuses plages et petites villes.

« En Amérique, tout est grand! » nous avait dit un Californien rencontré au Népal.

Et c'est en grande partie vrai: le pays est grand, les voitures sont grandes, les villes sont grandes, les télévisions sont grandes et les distances sont grandes.



Par endroits sauvage, la région fait la part belle à l'agriculture.



Itinéraire avec vue, falaises et plages sans fin.

En route pour « l'Avenue des Géants ». Sont-ils vraiment si grands?

Et même les arbres sont grands!

Et pas qu'un peu! Genre avoisinant les cents mètres! Autrement dit, les êtres vivants les plus grands sont au nord de la Californie, dans les Redwoods, et certains d'entre eux ont plus de 2'000 ans!

Planter notre tente au milieu de ces géants fut une expérience fantastique. S'endormir entourés par des troncs gigantesques, près de trente mètres en dessous des premières branches sur un parterre de mousse restera quelque chose d'inoubliable. Seul défaut de l'endroit: l'absence absolue de bruit... À en être inquietant...





Page de gauche:
Des conditions idéales
pour rouler sur la
Highway 101 qui longe
l'océan Pacifique.

Plus qu'un pont à
traverser et nous
serons à San Francisco.
Mais quel pont!

La brume s'engouffre
dans le Golden Gate.



Traversée du désert

San Francisco, la brume s'engouffre dans la baie. Seule l'ancienne prison d'Alcatraz, posée sur son île, brille au soleil. Partie de cache-cache permanente entre le Golden Gate Bridge et les nuages.

Les différents quartiers de la ville reflètent son esprit multiculturel et alternatif.

Aux pieds des grands *buildings*, se trouvent quelques zonards impassibles au rythme frénétique d'hommes d'affaires stressés et de quelques touristes pressés pendant que les emblématiques *cable cars* ne cessent d'arpenter les rues en pente du centre-ville.

Un peu plus loin, près des quartiers homos ou hippies, le béton armé laisse sa place à des maisons en bois dont le style victorien donne tant de charme à la ville.

Soudain, la police débarque sur des motos dignes des meilleures séries télévisées et l'artère principale de San Francisco est tout à coup fermée pour cause de manif'.

Objet de la contestation? La malbouffe, les OGM et toute l'industrie agro-alimentaire, avec Monsanto en ligne de mire.

Et pendant ce temps, un peu plus au sud, une succession de 1 et de 0 ne cessent de faire frémir la Silicon Valley...

Difficile de quitter une ville si plaisante, si mythique. Tout comme Katmandou, la cité américaine la plus à l'ouest résonne aux oreilles des voyageurs comme synonyme de « bout de la route ». Mais finalement, nous ne nous y installerons pas, la faute aux loyers ahurissants...



Vue plongeante sur la légendaire prison d'Alcatraz. Al Capone n'y est plus...

Les « Painted Ladies » devant les tours du centre-ville.

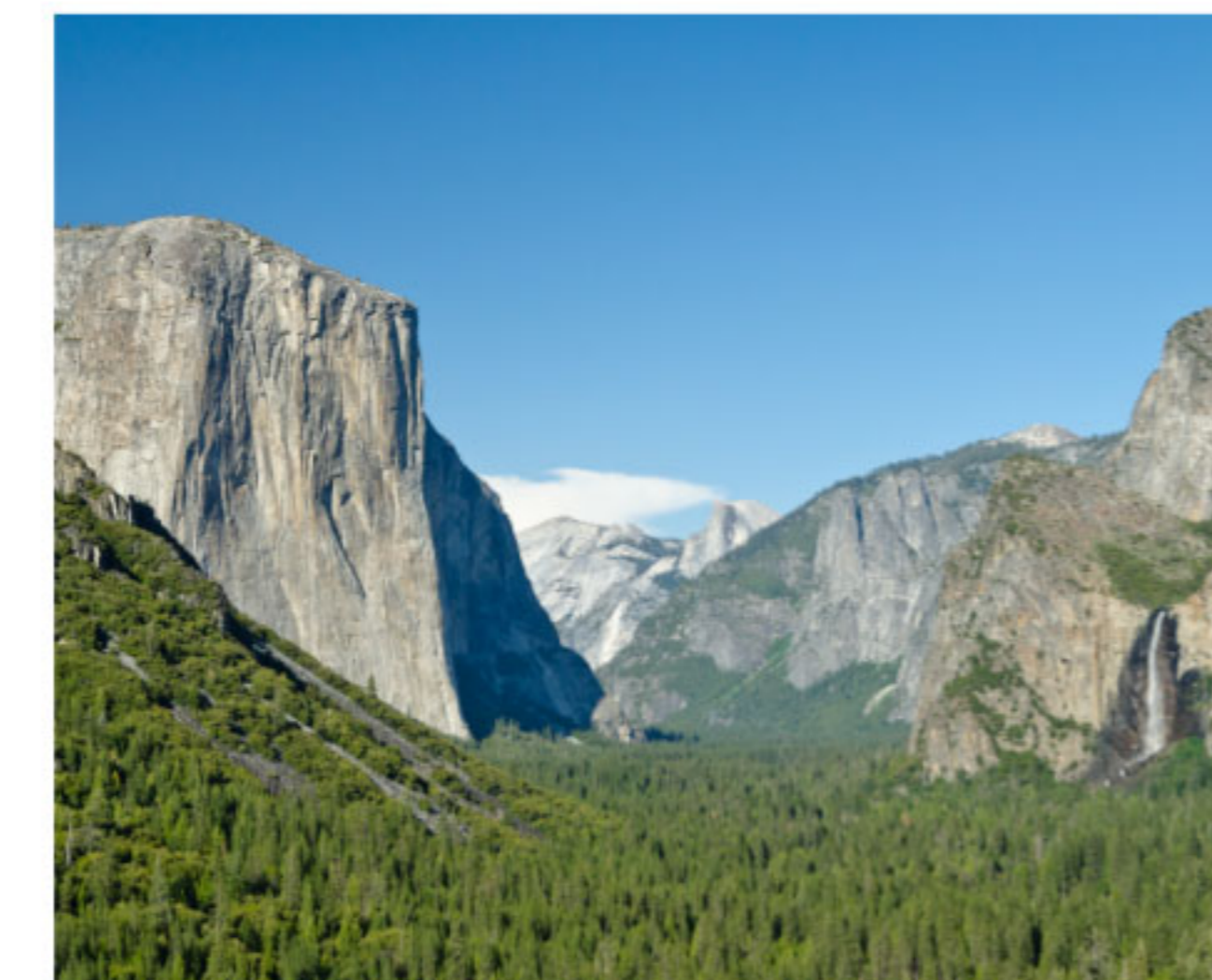
Haut lieu de la contre-culture, San Francisco n'est pas réputée pour marcher dans les clous.

À peine sortis de la baie, le paysage change radicalement: prairies jaunies par le soleil à perte de vue avec, ici et là, des domaines agricoles démesurés.

Finis les nuages, terminés les bourrasques et les chutes de température vertigineuses. Plus on s'éloigne du Pacifique et plus la région devient sèche et torride. En à peine quelques coups de pédale, nous tomberons les pulls et les manches longues pour nous couvrir de sueur.



Plus de brouillard, plus d'humidité, plus vie; ou si peu...



Après les premières collines, des pentes sérieuses font leur apparition. Face à nous, la Sierra Nevada. Difficile de croire qu'il y ait encore de la neige là-haut alors que nous pédalons par 42°C. Et pourtant...

Trois jours de grimpe nous suffiront pour rejoindre la vallée de Yosemite. L'endroit est splendide! Falaises de granite, cascades vertigineuses, multiples paysages à couper le souffle... Un régal. Malheureusement, le parc est tellement prisé que les routes en sont surchargées et les campings saturés...

Impossible de continuer dans la vallée: une cascade de plus de 740 mètres bloque le passage. Avant d'en faire le tour, on profite de notre seule journée de repos en seize jours de route pour aller marcher quelques heures, pratiquement seuls.

Reste à franchir l'obstacle: le Tioga Pass qui culmine à plus de 3'000 mètres. Bivouac au col, au bord d'un petit lac de montagne. Il gèle pendant la nuit et la neige n'a pas encore totalement fondu...

El Capitan, Half Dome et Cathedral Rocks au royaume du granite, vallée de Yosemite.

Merci du conseil mais vu leur taille, difficile de faire autre chose!



Le long de la Sierra Nevada, haute de ses 4'421 mètres.

Dans les parages du vide, en descendant dans la vallée de la Mort.

On nous avait pourtant prévenu: dans la vallée de la Mort, il peut faire chaud, très chaud. Surtout en été...

Traverser à vélo, en plein mois de juin, le lieu qui détient le record du monde de température dans l'air... Excitant?

À vrai dire, on peut comprendre si ça ne fait pas vibrer tout le monde. Mais on se sentait prêts, alors on a décidé d'essayer. Et on ne l'oubliera pas.

Première difficulté: entrer dans la vallée. La pente n'est pas extrêmement raide, mais ça monte pas mal. Le soleil tape fort et notre compteur indique déjà 50°C. La première bosse est passée, ouf. Reste la deuxième.

Deuxième difficulté: rouler de nuit. Pour la deuxième montée, on choisit d'attendre le coucher du soleil. Le mercure commence à baisser, le jour aussi, on reprend la route.

Objectif: dormir près du col, 1'000 mètres plus haut. On devrait y arriver en quatre ou cinq heures, on roulera dix minutes avant qu'un pickup ne nous embarque.

Troisième difficulté: dormir. Il est 20h30 et il fait 42°C. Pas vraiment motivés à monter la tente par une chaleur pareille.

Méchante erreur... Un vent chaud et sec se lève et s'amuse à nous assécher lentement mais sûrement, étendus sur des tables de pique-nique. À une heure du matin, il fait encore 37°C et on n'a pas fermé l'œil.

Trente minutes plus tard, pour la première fois du voyage, on doit plier bagages en pleine nuit.

Quatrième difficulté: rouler dans la vallée de la Mort. À la descente, ça va, même s'il vaut mieux fermer la bouche, faute de quoi les orteils risquent de se racornir...

Lors de leur pause de midi, des touristes viennent nous voir: « Mais il ne fait pas trop chaud pour pédaler? ». On ne sait pas quoi répondre... Le compteur indique 52°C...

On reprend la route et... on perd la partie.

Le vent de face est impitoyable; vent qui brûle tout et qui rend fou. On vacille, le thermomètre monte encore. Pas moyen de s'arrêter, il n'y a pas un pet d'ombre... Là-bas: un arbre. Ou plutôt un arbuste. Ou peut-être un buisson.

Est-il loin? On n'en sait rien... Trop loin sans doute. Mais c'est à son pied qu'on essaiera de reprendre nos esprits.

Cinquième difficulté: sortir de cet endroit. Étonnamment, ce fut presque le plus facile.

De notre refuge plein d'épines, on se relaie afin de faire du stop. Finalement, un pickup conduit par un *ranger* s'arrête. « What's up? » - « On est cuit. » - « Ok, montez! ».

Arrivés au camping, on pense prendre une douche pour se rafraîchir un peu. Au final, ça attendra: l'eau est beaucoup, mais alors beaucoup trop chaude! Le terrain est désert, pas un chat, sauf un coyote et... Nathalie et Jean qui parcourent le monde en camping-car depuis quatre ans.

Personne ne sait trop pourquoi chacun est là, mais on rigole bien et le lendemain ce sont eux qui nous sortiront de cet enfer.

Page de gauche: La Yosemite Creek, artiste qui donna son nom au parc national.

Page de gauche: De l'autre côté du col, changement de décors et de climat au bord du Mono Lake.

À la station météo:
51,7°C le jour et 35,6°C
la nuit, soit le 9 juin le
moins froid depuis 1955.

Il est « facile » de
descendre, mais arrivé
en bas, il y a... rien!

Page de droite:
« Fabulous Las Vegas »,
c'est malgré tout
assez vrai.



Par ici, même la
nature semble avoir
perdu la partie...

Badwater (-85,5m)
vu depuis Dante's
View (1'669m).

Page de droite:
Juste une illusion,
New York-New York,
à Las Vegas.



À -7 mètres au milieu de rien, nous n'irons
donc ni plus bas, ni plus loin. Mais alors,
que reste-t-il d'une expérience pareille?

Des paysages incroyables et des sensations
folles. Tellement folles qu'elles semblent
ne pas avoir existé. Traverser la vallée de la
Mort en été: essayé, pas pu, pas de regret.

C'était au-delà de notre possible, au-delà
de notre imaginable, mais c'était dingue.
Un peu plus loin, un autre truc de dingues
nous attend...



Long is the road

Seuls sur l'asphalte brûlant du Nevada. Il fait chaud, le soleil tape fort et on a soif...

Page de droite: Falaises vertigineuses, Angels Landing, Zion.

Confortablement assis au volant de notre Ford Mustang de location, le paysage défile devant nos yeux à vitesse grand V.

La clim' tourne à fond, la glacière déborde de bières bien fraîches et la radio remplit l'habitacle de ce bon vieux folk-rock-blues des années soixante.

Rien ni personne ne peut nous arrêter!

Soudain, un motard à la voix rauque nous interpelle:

- Where are you from?
- Heu... Switzerland.
- Where???
- Switzerland...
- But you are not blond hair!?!

Dur retour à la réalité...

Les fesses endolories par une sieste bien trop longue, nous suivons du regard cet être étrange s'en allant sur sa machine pétaradante, avant qu'il ne s'évapore.

Adossés à l'ombre d'une vieille cabane de chantier, nous restons là, au milieu de rien.

Telle une vague pétrifiée en plein désert, Valley of Fire.

Péroglyphes vieux de quelques milliers d'années. Ça donne une idée du climat...

Page de droite: La force tranquille de la rivière Virgin, parc national de Zion.



La voiture s'est volatilisée, la clim' est en panne et la glacière désespérément vide.

Restent deux cyclistes exténués et leurs vélos aux sacoches pleines à craquer.

Dans nos têtes, passe un morceau venu du quatrième monde³.

Un de ces morceaux qui te rappelle que la vie est une route, faite de choix et de doute.

³ *Crossroads* de Calvin Russell, extrait de l'album *Sounds from the fourth world*.

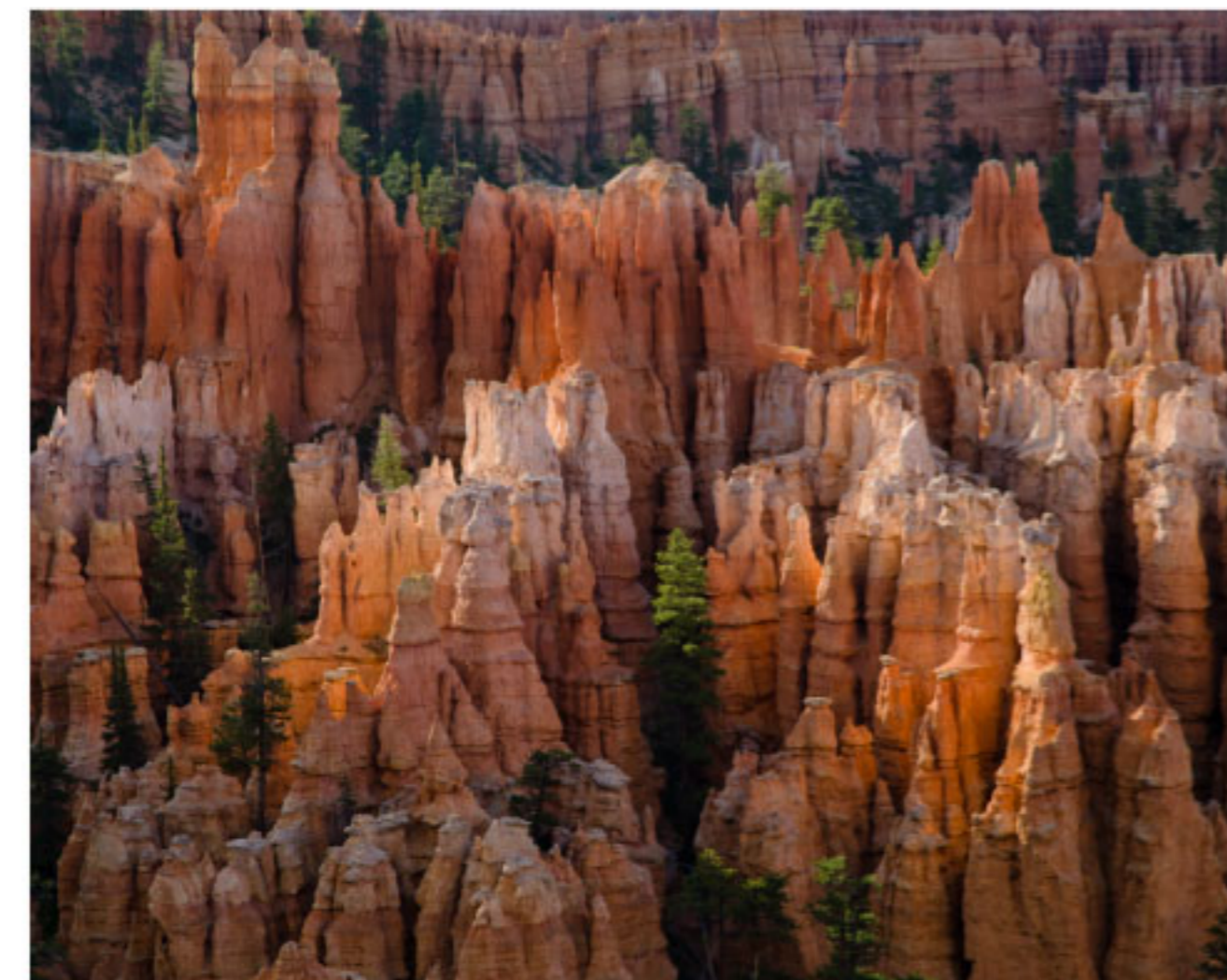




Le spectacle haut en couleurs de l'amphithéâtre naturel de Bryce Canyon.



Des *Hoodoos* errent dans la région et jouent à cache-cache avec la pluie et le vent.



Tout est question de nuances au pays des *Hoodoos*, Bryce Canyon.



Double-page suivante: Monument Valley sur le territoire des Navajos. Cinq jours pour y aller, cinq jours pour en repartir... Et quelques tempêtes de sable.

Trois jours d'autonomie totale entre Bryce et Page.



Seule au monde, loin de tout (ter).



Dans la région,
les rivières comme
les cyclistes font
des détours.

Le pont naturel de
Owachomo, Natural
Bridges National
Monument, Utah.



Face à nous: Landscape
Arch, la plus grande
arche au monde (89m).



Une des nombreuses
arches naturelles du
Arches National Park.



Enfin du vert!
Maroons Bells,
lors d'une excursion
dans les Rocheuses,
au Colorado.

Le soleil se couche
enfin sur le désert.
L'heure est venue de
prendre l'accélérateur
en direction des
Grands Lacs.



Trois p'tit's tours

Difficile de ne pas passer par une ville
lorsqu'on traverse l'Amérique du Nord.

Parmi les métropoles que nous visiterons,
toutes ont un point commun: l'eau.

Si Vancouver et San Francisco sont au bord
du Pacifique, Chicago, Détroit et Toronto
sont au bord des Grands Lacs.

Seule Las Vegas fait exception mais il doit
s'agir d'une erreur...

Chicago, la troisième plus grande ville des
États-Unis et deuxième centre industriel du
pays, est connue de tous. Mais pourquoi?

Mises à part les innombrables séries TV qui
s'y déroulent, pour beaucoup, Chicago c'est
d'abord le basket avec la mythique équipe
des *Bulls* et son icône Michael Jordan.

Pour d'autres, c'est la musique; que ce soit
à travers le jazz, le blues, la house ou par
l'orchestre symphonique de la ville.

Pour notre part, c'est surtout le contraste
saisissant entre le cœur de la ville et sa
banlieue qui nous marquera.



Au centre, un univers de béton armé propre
et vertical où seul la hauteur et le design
comptent.

En périphérie, un univers très horizontal et
décrépit avec les barres d'immeubles où les
communautés afro-américaines résident.

De Chicago, nous poursuivons notre route
vers l'est en traversant une région dévastée
économiquement qui vit en récession quasi
permanente depuis le début du siècle...

Et, pour la troisième fois du voyage nous
serons confrontés à la misère.

Après les effroyables conditions de vie des
plaines du Gange en Inde, après le vide
intersidéral de la réserve amérindienne des
Navajos en Arizona, place à la dépression
sociétale du Michigan...

Le Cloud Gate: graine
de haricot géante
posée aux pieds
des *buildings*.

Un peu perdus au
milieu d'une forêt
de gratte-ciels.

Oldtimer à vendre:
symbole de la faillite
d'une surproduction
programmée.

Usine Packard à
Déroit: symbole de la
faillite d'une industrie.



Qui dit Déroit dit... voiture, bien sûr!
Mais les choses vont mal pour l'industrie
automobile locale et ce n'est pas nouveau:
la première crise date de... 1929.

Depuis le terrible *crash* de l'entre-deux-
guerres, « Motor City » ne cesse de pâtir
des crises financières à répétition.

Le 18 juillet 2013, soit cinq jours avant
notre arrivée en ville, Déroit demande sa
mise en faillite; une première pour une ville
de cette taille. Dette annoncée: plus de dix-
huit milliards de dollars...

Que reste-t-il de la « Paris du Midwest »
dont l'architecture élégante et les espaces
publics étaient pris pour exemple?

70'000 maisons abandonnées, des usines
en ruine, la moitié des lampadaires hors-
service, des kilomètres de palissades et de
barbelés et un centre-ville... à l'agonie.

Gare de Déroit:
symbole de la faillite
des transports publics.

Feu sur Déroit:
symbole de la faillite
de l'ultra-capitalisme.



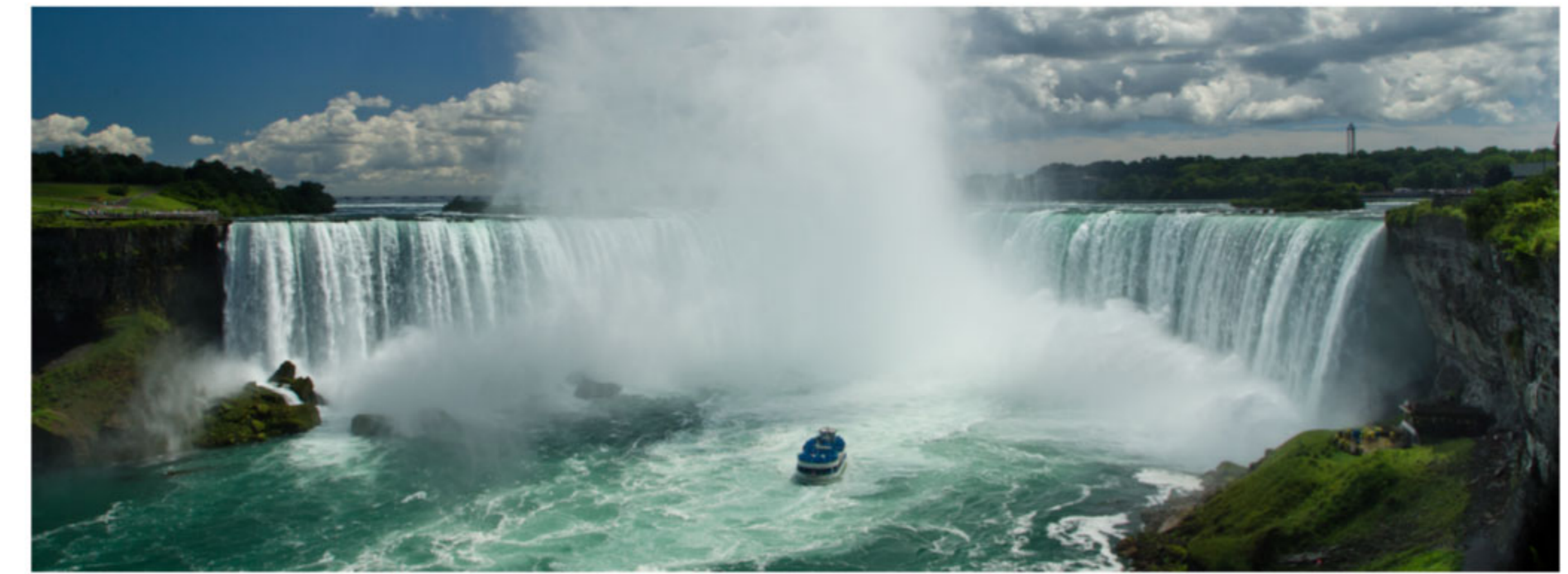
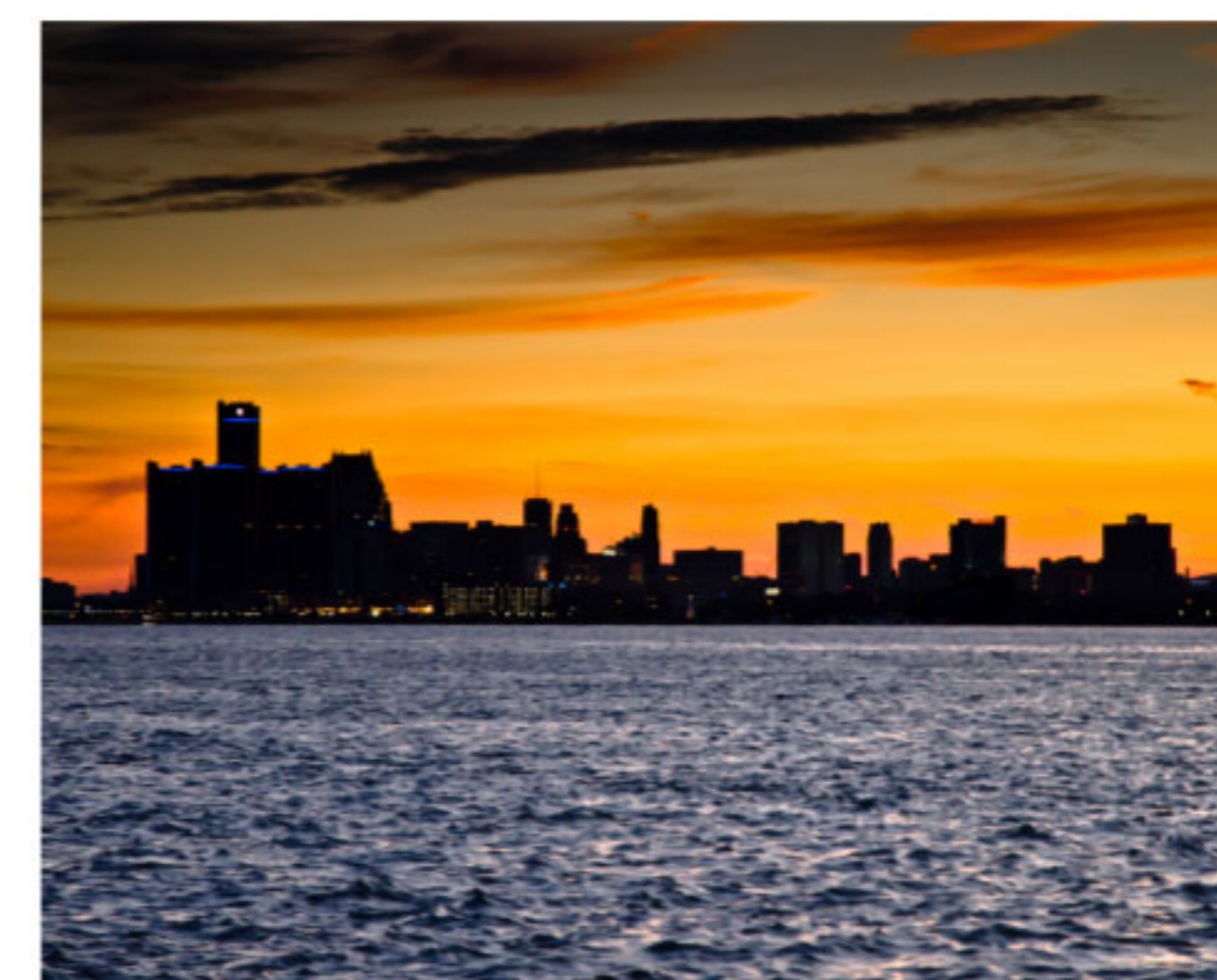
Le décor est tout simplement ahurissant.
Quant à l'ambiance... Même les prêteurs
sur gage et les acheteurs d'or sont à la
peine... C'est dire!

Mais si Déroit inquiète, cette ville fascine
également. Et pas besoin de s'y balader
très longtemps pour comprendre que cet
endroit est totalement différent.

Les parcs publics sont fréquentés mais il
n'y a pas d'enfant; des quartiers entiers
sont construits mais vides de toute âme.
Les déprédations et la mauvaise herbe
squattent le moindre recoin de la ville et
les magasins ne vendent plus de lotions
auto-bronzantes depuis longtemps...

Et partout, cette impression que la ville
fredonne pour elle-même: « Ici, on fait de
la voiture! Tel est notre futur! ». Histoire de
la faillite programmée d'une monoculture
de l'automobile.

Étrange dernière vision des États-Unis: exil
massif, désertification industrielle, faillite
économique, désastre social...



Les chutes du Niagara:
un saut de 57 mètres
pour 154 millions de
litres d'eau par heure
(en été).

Si Vancouver va avec les Jeux olympiques,
« San Fran » va avec le Golden Gate Bridge.
Si Las Vegas avec les casinos, Chicago va
avec l'architecture. Et si Déroit avec les
voitures, Toronto va avec...

Pas évident, n'est-ce pas?

Le temps de la réflexion, on passe vite par
les chutes du Niagara. Encore un de ces
endroits qui évoque quelque chose à tout
le monde sans vraiment qu'on le connaisse.

Toronto est la plus grande ville du Canada
et la quatrième d'Amérique du Nord. Mais
en quoi est-elle particulière?

Le sport peut-être? Entre le baseball, le
hockey, le basket et le foot, pas facile de
choisir... Nous, on a opté pour le baseball.
Les Blue Jays ont perdu, on n'a pas tout
compris, l'ambiance n'était pas des plus
folles et s'était un peu longuet. Mais le
stade était incroyable!

L'architecture alors? Hmm... certes il y a
bien le SkyDome et la CN Tower, mais ça ne
doit pas être ça...

Ce qui frappe le plus à Toronto, c'est sa
multiculturalité. Et pour cause: près de la
moitié de sa population est née en dehors
du Canada.

Une balade sur les quais est un voyage en
soit. Ici on parle turc et là mandarin. Plus
loin, c'est de l'hindi ou de l'espagnol. Et on
trouve fascinant de voir une famille sikhe
jouer au volley en turban et baskets.

Allez, encore une petite ville? Merci, mais
nous, on passe notre tour!



Haute de 553 mètres,
la CN Tower est
devenue le symbole
de la ville de Toronto.



Le SkyDome: stade
à toit rétractable
de 50'000 places.

Tu sais c'est quoi l'raison?

Des raisons de visiter le Québec, il y en a plein. Que ce soit ses vastes étendues de forêt, sa cuisine aux multiples spécialités, son histoire ou les rives du Saint-Laurent.

Et puis, il y a les incontournables: chemises à carreaux, cabanes à sucre, sirop d'érable, poutine et autres « expressions » locales agrémentées de quelques sacres plus ou moins blasphématoires.

Mais la principale raison de notre passage par la plus grande province du Canada va au-delà des clichés ou de ses attraits touristiques. Il s'agit de rendre visite à des amis de longue date, rencontrés pour la plupart aux premières heures du troisième millénaire.

Bien évidemment, se retrouver en territoire francophone fait aussi partie du plaisir. Et la transition linguistique est, une fois de plus, étonnamment rapide.

Arrivés à Montréal par une météo estivale, nous la quittons avec les premières gelées nocturnes. Pourtant, il ne nous semble pas nous être éternisés...

Trois jours suffisent pour rejoindre Québec via la Route verte, autoproclamée « la plus grande piste cyclable d'Amérique du Nord ».

Bilan: on bouffe du gros camion à longueur de journée sans le moindre sentiment de sécurité. Rien de très différent de l'Inde en fait, sauf que là-bas, ils roulent moins vite.



Rive Nord du Saint-Laurent, située à l'ouest de la ville de Québec...

Escaliers extérieurs typiques des rues de Montréal.

Le Château Frontenac dans la vieille ville de Québec.



En arrivant dans la « Belle Province » par l'ouest, l'influence européenne saute aux yeux. Mais, après plusieurs semaines sur place, l'illusion s'estompe. Ça ne fait aucun doute: nous sommes bien en Amérique.

Jour après jour, l'automne s'installe peu à peu et avec lui apparaissent les premières couleurs. Bientôt, la forêt prendra feu. Il est temps de partir plus au nord, avant que le froid ne devienne trop intense et que les premières neiges ne fassent leur apparition.



Un festival de couleurs est annoncé! Une raison suffisante de (re)venir au Québec.



Couleurs d'automne dans la région de Charlevoix.

Plus au nord, de rares moments sans trafic nous laissent seuls, au milieu de la forêt. Fantastique!

Tous les Québécois vous le diront: Sept-Îles c'est loin, très loin. Trop loin pour y aller à vélo... Pour de vrai? On pédalera un bout, un autre sera fait en voiture et le reste en pickup. Peu importe...

Allez, il est l'heure de penser au retour. Retour à Montréal et à vélo cette fois, par la rive sud où nous serons accompagnés par des milliers d'oies sauvages qui, elles aussi, s'envolent pour un long voyage afin de passer l'hiver au chaud.

Là où le fleuve devient mer, rive sud du Saint-Laurent.



P comme...

P comme... paranoïa.

La décision de revenir en Europe à peine prise que les premières mises en garde font déjà leur apparition.

« La situation au Portugal est relativement tendue » nous informe-t-on. « L'Europe est en crise! » pensent nous informer certains.

D'autres encore préfèrent nous prévenir: la météo y sera, malheureusement, exécrable.

Le phénomène n'est pas nouveau, ni limité au contexte du voyage.

Lorsque nous étions à Vancouver, ce sont les attentats à Boston qui apportèrent leur lot de nouvelles alarmistes.

Quant à notre séjour en l'Iran, nous avons reçu un message préventif on ne peut plus clair: « N'allez pas là-bas! ».

Étrangement, les attaques dans la ville de Khorog n'ont fait l'objet de presque aucune couverture médiatique bien qu'elles aient pourtant fait plus de victimes qu'à Boston.

Mais au fait, c'est où Khorog?



Dédale de rues pavées dans l'Alfama, vieille ville de Lisbonne.

Et, lorsque les mises en garde ne nous parviennent pas sous forme électronique, elles viennent directement de la rue.

Certains Hongrois nous ont mis en garde contre les Roumains et certains Roumains nous ont mis en garde contre les Bulgares, comme certains Bulgares contre les Turcs...

En Inde et aux États-Unis, c'était envers les voisins voire les habitants de l'État d'à côté. Et, pendant ce temps, en Suisse, certains politiciens s'époumonent à vouloir mettre le peuple en garde contre... les étrangers.

Insécurité, violence, crise, danger, guerres, menaces, terrorisme, catastrophes, morts... Voilà des thèmes bien connus et récurrents. « Vendeurs » diraient certains. *Vendeurs...*

Et si on arrêta d'en acheter l'espace d'un instant? Voilà plus de deux ans que nous vivons sans journaux et sans télévision ni radio... Le plus fou, c'est qu'il arrive que ça nous manque... un peu... parfois.

En fait, on est tellement habitués depuis toujours à consommer en permanence des « nouvelles » que le simple fait de ne plus y avoir accès devient presque angoissant.

« Peut-être que je vais rater quelque chose d'important... ». Et si, finalement, la seule chose qui soit vraiment importante, c'était l'impact de sa propre vie?

En tout cas, de notre côté, le constat est le suivant: le monde tel que décrit dans les médias n'existe pas. Il ne s'agit, en réalité, que d'une facette, qui en cache d'autres.

Et ça, c'est plutôt une bonne nouvelle. Non?

P comme... poubelle.

Mais la vraie mauvaise nouvelle que tout le monde connaît déjà, la voilà: notre planète est une poubelle.

On y trouve des déchets partout, plastique en tête, mais pas seulement. Et si ce fut particulièrement flagrant en Albanie ou en Inde, les autres pays ne sont pas en reste.

Certes, les lieux les plus touristiques sont généralement « propres », mais à peine on les quitte que la situation se dégrade très fortement et ce, jusqu'au fin fond des forêts.

C'est fou tout ce qu'on peut voir du haut de nos petits vélos ou de notre tente... Pneus, appareils et déchets ménagers, tessons de bouteille, matériaux de construction, etc. Ils sont partout et pour longtemps. Sans oublier tous les lieux à l'abandon. Drôle de cadeau pour les générations à venir...

Nous ne sommes pas parfaits non plus. Si pédaler ne pollue pas, il y a le matériel, les transports « alternatifs », l'essence et les emballages liés à notre alimentation.

En consommant, on pollue, c'est un fait. Et si on se mettait à moins consommer et à arrêter de laisser des déchets partout?

Pas facile de rester optimiste au sujet des déchets. Cependant, des initiatives existent et elles font peu à peu leurs preuves.

Un Albanais nous dit un jour: « Je gagne ma vie en récupérant tout ce que je peux. Et en partant d'un objet qui ne vaut plus rien, j'arrive à en tirer profit ». Recyclage, quand tu nous tiens...



La Praça do Comércio, célèbre place du quartier de Baixa à Lisbonne.



Le Rossio, place Don Pedro IV, au pied de la vieille ville de la capitale portugaise.



Façades en azulejos qui protègent et décorent les immeubles.

P comme... plaisir!

Retourner sur le « vieux contient », il nous est arrivé d'en rêver... Mais quel plaisir de retrouver les vieilles pierres, de parcourir les rues pavées et de profiter des terrasses ensoleillées de Lisbonne!

C'est vrai qu'elle fait un peu « dépravée » cette ville avec ses murs tout décrépits et tout tagués, ses bâtiments en ruine et ses zonards. Dépravée mais tellement vivante!

De vieux trams sillonnent la ville, le linge sèche aux fenêtres, les terrasses s'animent tandis que quelques mendiants tendent un gobelet dans l'espoir d'une petite pièce...

Et puis, il y a le temps du Sud. La météo bien sûr, avec un soleil qui réchauffe et qui fait du bien, mais aussi ce rythme de vie qui fait que chaque seconde paraît un tout petit peu plus longue qu'ailleurs.

Un tram passe devant la cathédrale Santa Maria Maior.

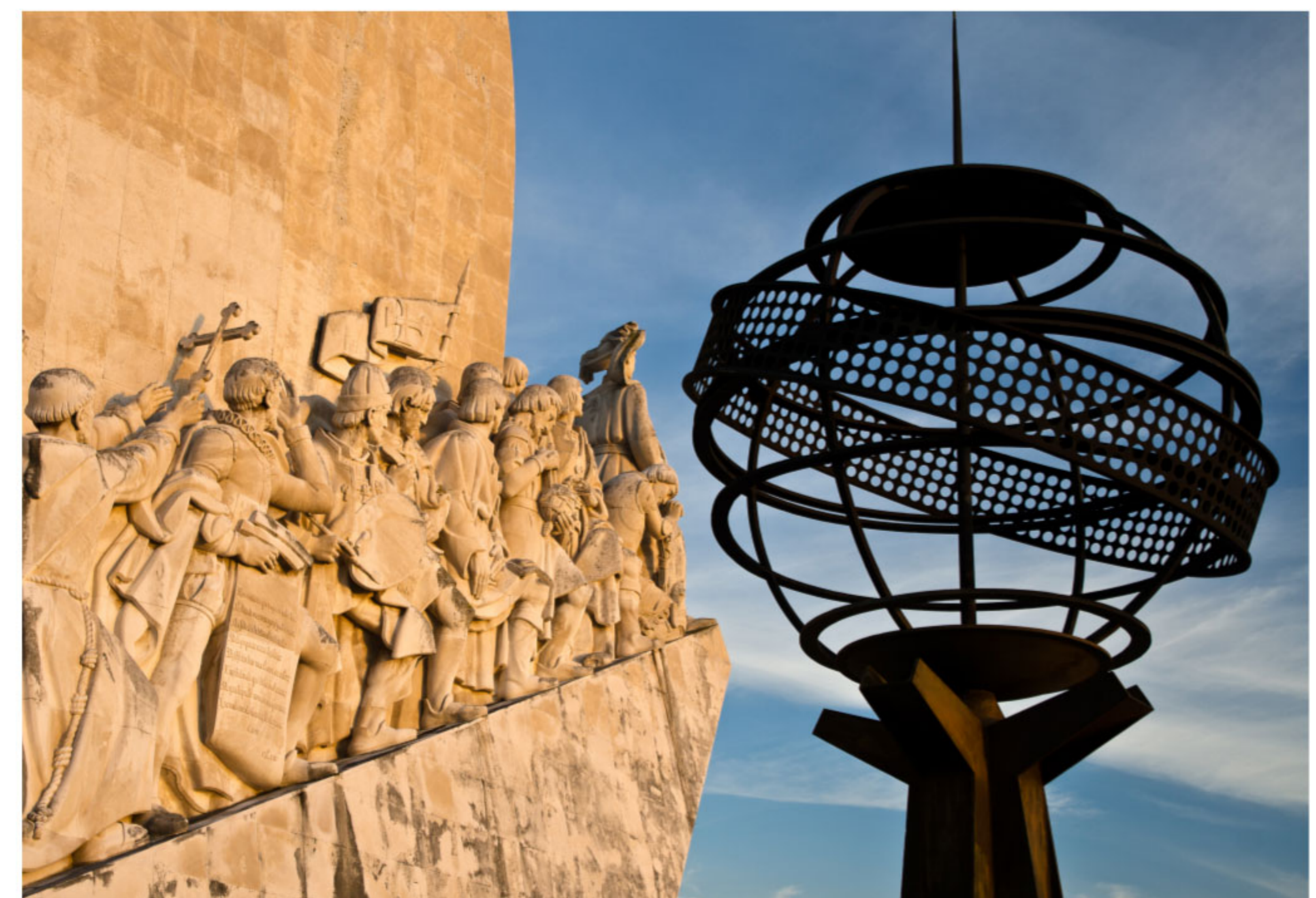
Alfama, le plus ancien quartier de Lisbonne.

Linge aux fenêtres, vieux funiculaire et peinture qui craque.

Le soir venu, le calme revient avec, parfois, la mélancolie du *fado*.



En attendant le retour des caravelles, au bord du Tage.



En route vers un nouveau monde! Monument aux Découvertes.

P comme... Portugal.

Au sud de Lisbonne s'étend la région de l'Alentejo dont la réputation du vin n'est plus à faire. Longer la côte en direction du cap Saint-Vincent est un vrai bonheur!

Resté sauvage, l'endroit est couru pour la pêche et le surf, les vagues de l'Atlantique venant se fracasser sans relâche contre les falaises dans un bruit assourdissant.

Parsemée de petites plages et de villages de pêcheurs, la côte vit tranquillement à cette saison. Les routes sont relativement peu fréquentées, les autoroutes désertes et les gens bien sympathiques.

Rien de très développé ni de très bétonné. Juste des pinèdes, des falaises et l'océan. Superbe!

Un peu plus au sud, c'est une tout autre histoire. L'Algarve est connue de longue date en tant que destination de vacances et lieu de villégiature. Plages magnifiques, maisons chics et terrains de golf...



L'horizon et les vagues sur la côte atlantique.

Page de droite: Au cap Saint-Vincent, extrémité sud-ouest de l'Europe.

Pêche à la ligne sur la côte ouest: loisir ou nécessité?

C'est l'heure de la sieste. Église Saint-Laurent d'Almancil, Algarve.

Page de droite: Béton rose. Quarteira, station balnéaire d'Algarve.

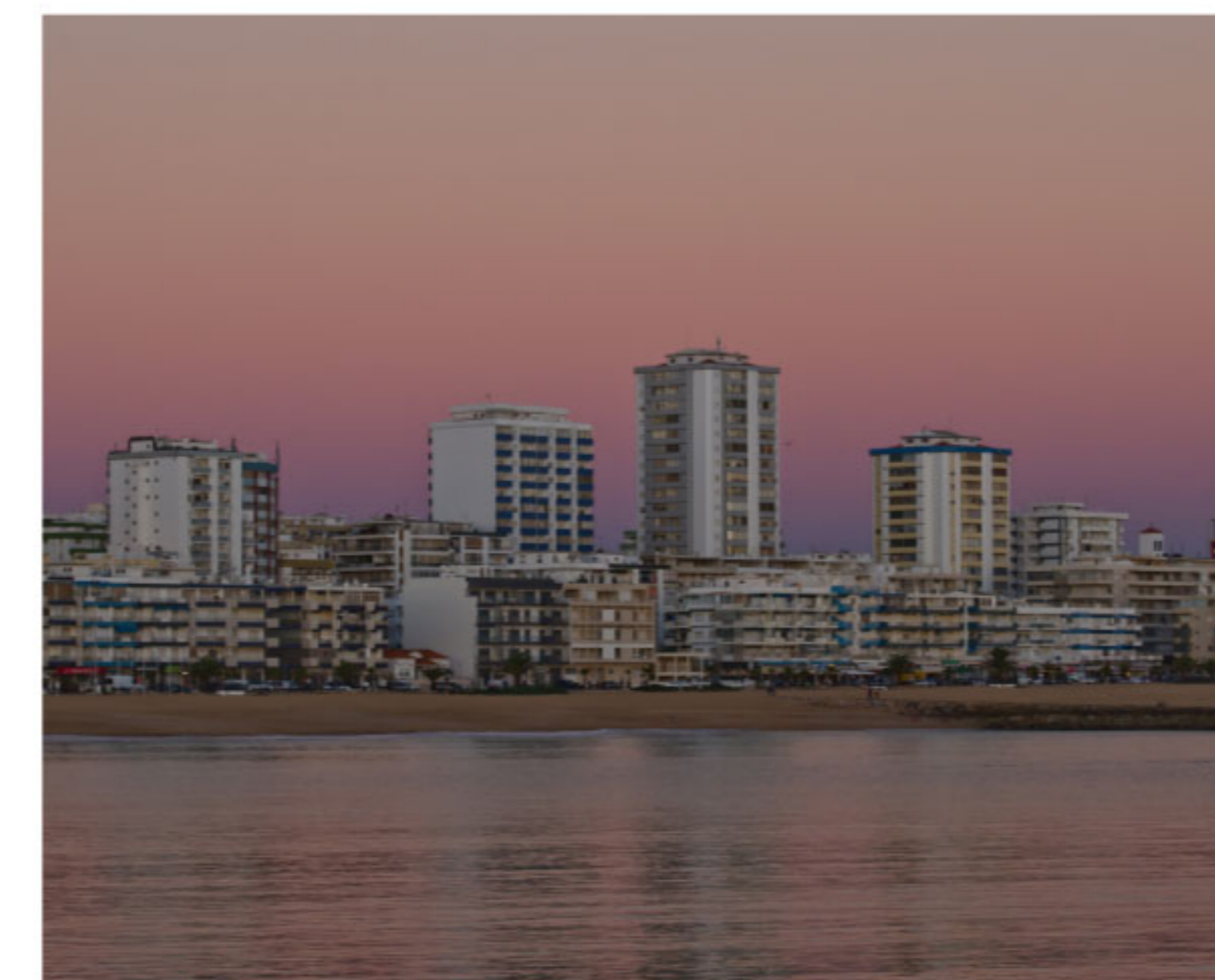
Page de droite: Sur les plages de l'Algarve, désertes en cette saison.



Et pendant que ces Anglais se tapent des balle, les Portugais passent leurs journées à la pêche ou à la chasse.

Le Portugal est-il touché par la crise? Sans aucun doute. Manque de travail, difficultés financières, pas de perspective d'avenir pour les jeunes.

L'heure est aux désillusions et aux doutes. Étonnamment, tout ceci ne semble pas trop les préoccuper. « C'est comme ça depuis des siècles... », nous dira un habitant du coin.



Et le Guidon d'Or est décerné à...

Loin de nous l'idée d'établir un quelconque classement des pays ou régions traversés durant ces trente derniers mois. En effet, les critères seraient bien trop nombreux et leur appréciation totalement subjective.

Il n'empêche qu'il y a des endroits qui se prêtent mieux que d'autres à la pratique du cyclotourisme. Et l'Andalousie nous a tout simplement charmés, à plus d'un titre!

Dès nos premiers tours de roues, un bitume lisse et entretenu s'offre à nous. Et lorsqu'il fait défaut, c'est pour nous inviter à partir sur les chemins de traverse qui mènent là où peu de monde va.

Certes, l'Andalousie n'est pas plate, mais chaque mètre gagné à la force du mollet est la garantie d'une magnifique descente.

À peu près partout, des routes sillonnent la région, offrant un maximum de possibilités.

Et l'absence de trafic intense associé à une signalisation relativement efficace rendent la pratique du vélo très agréable. Le pied!



Les routes sont bonnes en Andalousie, mais on trouve également de beaux itinéraires alternatifs.

D'un côté l'Atlantique et de l'autre la Méditerranée. Plus au sud, c'est l'Afrique!

Gibraltar: 1h53 de visite dont la moitié dans les bouchons. Le cauchemar britannique.

Montée de col au soleil et au calme. Le rêve andalou!



Si se faire plaisir sur le vélo est important, pouvoir compter sur des étapes fascinantes l'est tout autant. Et, dans la région, ce n'est vraiment pas ça qui manque.

Dolmens énigmatiques, villages accrochés à flanc de colline, grottes aux murs ornés de peintures préhistoriques, etc. Difficile de tout mentionner, tellement il y en a!

Et puis, il y a les villes. Seville, tout d'abord; la capitale. Et, plus à l'est, Granada, au pied de la Sierra Nevada, avec l'Alhambra, un monument de l'architecture islamique et l'acropole médiévale la plus majestueuse du monde méditerranéen.

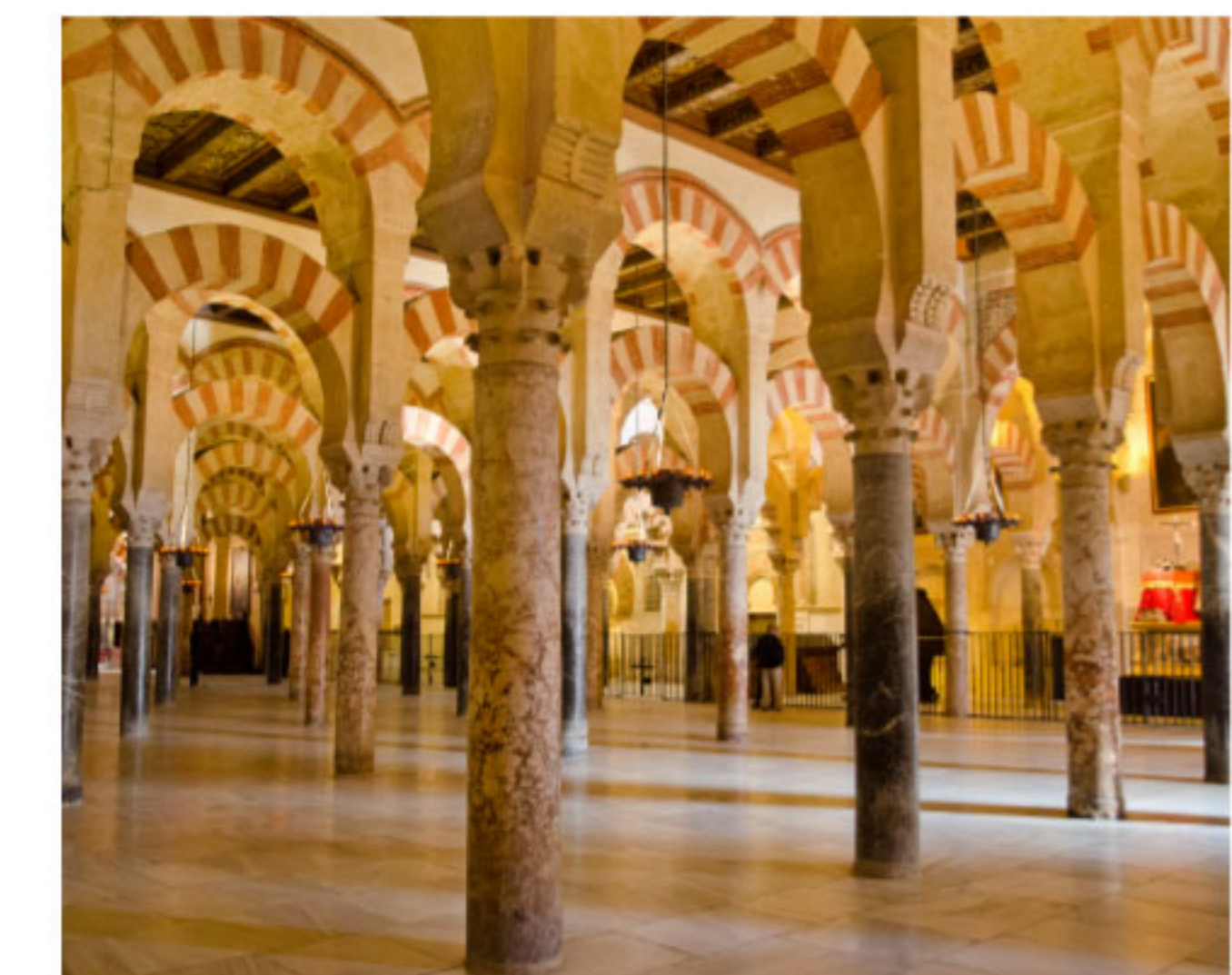
Ou encore Córdoba et la grande émotion procurée par la visite de la Mezquita.

La fantastique histoire d'un temple romain devenu église avant de laisser sa place à une mosquée qui sera ensuite transformée en une cathédrale. Rarement un monument nous aura autant fasciné.

Vous avez dit histoire? Celle avec un grand H!

« Plus près de Toi ». Village de Montefrio, centre de l'Andalousie.

Dernier rayon de soleil sur la Giralda, l'ancien minaret de la Grande Mosquée de Séville.



La beauté est aussi dans les détails. Mur en stuc dans les palais de l'Alhambra.

Mezquita de Córdoba. Plus de 850 colonnes pour une monumentale salle de prière.



Le palais de la Plaza de España à Séville.



« Le château rouge », dit l'Alhambra, à Grenade.



Témoin de la Reconquête: la grande mosquée de Cordoue, redevenue église.



À travers les forêts de chênes-liège, dans le parc naturel de Los Alcornocales.

« La visse », dans le silence du parc de El Torcal de Antequera.

Que ce soit sur terre, en mer ou dans les airs, l'Andalousie a véritablement tout pour plaire. D'ailleurs, la randonnée s'avère être une excellente alternative au vélo qui nous permet de parcourir quelques recoins de la région, sillonnée de nombreux sentiers.

Quant au bivouac, on n'a pas eu besoin de se faire prier pour passer de magnifiques nuits sous les étoiles, dans une campagne assoupie ou entourés d'oliviers prêts pour la récolte.



De vastes étendues d'oliviers recouvrent les collines. Idéal pour planter la tente.



Mais les olives, c'est à l'apéro ou au pique-nique de midi qu'on les déguste.

Et ce qu'on a particulièrement apprécié en Andalousie, c'est la formidable opportunité de se ravitailler à chaque coin de rue.

La recette d'un tel bonheur? Elle n'a qu'un seul nom mais une multitude de facettes: les tapas!

Bien que l'on soit en hiver, il fait quasi 20°C sous un soleil qui tape fort et fait un bien fou. Certes, les nuits sont fraîches mais on dort terriblement bien lorsqu'il fait froid.

Sans oublier les Andalous, chaleureux, des plus charmants et sans le moindre doute les conducteurs les plus respectueux des cyclistes que nous ayons croisés!

Ainsi, l'Andalousie cumule un nombre non négligeable d'atouts pour la pratique du cyclotourisme, que ce soit pour une étape d'un voyage au long cours ou en tant que destination de vacances.

Vous avez déjà gonflé vos pneus?



Les tapas se déclinent à l'infini et sont souvent servies gracieusement avec une boisson.

Mises à part les oliveraies, les cultures sont au point mort à cette saison.



Au bord de la grande bleue

La suite n'a jamais vraiment été écrite, du moins ailleurs que dans notre carnet de route. Comme si nous avions été aspirés par cet horizon qui, inexorablement, nous rapproche de la fin de notre voyage.

Si nos corps ont toujours pleine conscience de l'effort requis pour rester en mouvement, nos esprits se mettent peu à peu à penser au « lendemain », à ce fameux jour caché derrière la ligne qu'on regarde parfois « les yeux mi-clos pour cause de chagrin »⁴.

Après quelques temps passés en famille, nous retrouvons le bord de mer près de Barcelone. Étonnante sensation que de se retrouver confronté au tourisme de masse... Alors, nous reprenons rapidement la route, loin du monde, loin du bruit et loin des multiples sollicitations urbaines. Et petit à petit, nos vélos nous invitent à refaire le vide dans nos têtes et à refaire le plein de sensations auprès des Pyrénées.

⁴ Jean-Louis Aubert, *L'horizon*.

Page de gauche:
Toledo (en haut),
l'ancienne capitale
de l'Espagne et Madrid
(en bas), la capitale
actuelle.



Voûte de la nef
centrale et du chœur
de la Sagrada Família,
Barcelone.

Qu'il s'agisse des
façades de la Sagrada
Família ou de la suite
de notre voyage, ça
laisse assez songeur...



Au pied des Pyrénées,
dans la région de
Santa Pau.

Dans les ruelles de
Beget, au cœur de
l'identité catalane.

Au pays des grands platanes, le long du canal du Midi.



Ah la France... Doux mélange d'histoire, de charme, de décrépitude et de diversité. Si la diversité des personnes est flagrante, celle des lieux fascine également: localités qui sombrent peu à peu dans l'indifférence et l'oubli, villes qui cherchent à tirer leur épingle du jeu et stations de bord de mer ravagées par le tourisme.

Rouler le long des canaux en suivant leurs cours d'eau est une belle façon de traverser la région. D'une part, nous sommes à l'écart du trafic, mais en plus, les grands platanes nous abritent des regards et du vent.

La formidable énergie déployée, il y a plus de trois siècles, pour réaliser ces multiples voies de communication et les nombreux ouvrages d'art qui les composent a quelque chose de fascinant. Par contre, sans grande surprise, les différents itinéraires sont tous relativement plats...

Les étapes s'enchaînent: Narbonne, Béziers, Agde, Sète, Montpellier, La Grande-Motte, Saintes-Maries-de-la-Mer, ...

Le Pont Vieux enjambe l'Orb au pied du centre-ville de Béziers.



Horloge de l'hôtel de préfecture de l'Hérault à Montpellier.

La Grande Pyramide de la Grande-Motte. D'autres ont fait mieux bien avant...



Et soudain, le Rhône! Dire qu'une partie de son eau vient de « chez nous ». Ça ne fait plus aucun doute: on se rapproche. Mais on n'a pas encore envie. Et il y a du Mistral...

Plus que quelques tours de roues avant de rejoindre la ville de Marseille. Sur son côté est: le « bruit et l'odeur » des campements de fortune installés entre les voies ferrées et l'autoroute. Du côté ouest: le calme et la beauté de la nature bien cachée dans les Calanques. Au centre, l'ambiance agitée des différents quartiers et la vie dans la rue. Que de contrastes!

La plus ancienne ville de France, dite « la Porte de l'Orient », ne laisse pas indifférent et nous donne le sentiment d'être ailleurs.

Poursuivre le long de la Côte d'Azur ne nous inspire pas vraiment. Comme si, avant que notre voyage n'expire, il fallait qu'on respire encore un peu de notre liberté, qu'on aspire à quelque chose de plus vivant, quitte à ce qu'on transpire un peu plus. Alors, on prend le large.



Traversée du Rhône. On aurait pu tourner à gauche et le remonter jusqu'au Léman mais...



Retour au port après une sortie en mer. La pêche a été bonne?



La basilique Notre-Dame-de-la-Garde vue du Vieux-Port de Marseille.

Personne ne reste indifférent aux paysages des Calanques.

Finalement, on a viré à droite pour rejoindre Bastia.

Village de Corbara en Haute-Corse.



Bienvenue en Corse, sur l'île de Beauté, en pleine saison morte! L'Office du tourisme de Bastia nous conseille: « Deux semaines pour aller à Bonifacio??? Prenez l'autoroute, vous y serez plus vite! ». Ça fait rêver...

Au final, nous ferons un bien joli détour. Il fait beau, nous sommes quasiment seuls et la route est parsemée de jolis villages et de belles montées aux paysages splendides.

Seul le contact avec les habitants de cette île assoupie pour l'hiver est déroutant. En fait, on dérange; surtout en parlant français.

Changement d'île, changement de pays et changement d'ambiance! Ici, les gens ont le sourire, sont chaleureux et accueillants. Par contre, il pleut, il fait froid et il y a des caméras partout...

La Sardaigne, couverte de fleurs à cette saison, ne nous révélera qu'une très petite partie de ses beautés et de ses mystères.

Où qu'on aille sur l'île de Beauté, on n'est jamais loin de la mer ni des montagnes.

Un bivouac pas comme les autres, en Corse.

Une route pas comme les autres, en Sardaigne.

Une pineta (cabane traditionnelle sarde) et des pieds de vigne.



Tous les chemins mènent à Rome et même au-delà



Passer par la Sicile est malheureusement bien trop ambitieux. Syracuse attendra...

C'est donc sur Naples que nous mettons le cap, ville fascinante où plane un petit air de Katmandou.

Tant de vestiges, tant de patrimoine et tant de culture(s). Et plus de vingt-huit siècles d'existence, ça marque. Dire que ce n'est qu'un avant-goût de ce qui nous attend.

Si le passé est partout, le présent occupe également nos esprits: l'omniprésence des déchets et des « belles de nuit » mais aussi les postulations afin de trouver un emploi, la recherche d'un toit et le retour à une vie sédentaire souhaitée mais redoutée.

Comme souvent, pédaler nous évite de trop réfléchir et c'est sur le dos de nos ours que nous entamons notre lente remontée vers le nord, avec la ferme intention de profiter de chaque instant.

Dans les ruelles d'Herculanum, telles qu'elles étaient en 72.

Dans les ruelles de Napoli, telles qu'elles sont en 2014.

Épicerie napolitaine, le soir venu.

« Tu ferais mieux de ne pas boire de mon eau », Napoli.



Remonter la *Via Appia*
et remonter le temps
jusqu'à Rome.

Le Colisée, construit
il y a près de 2'000
ans, symbole de
la puissance de
l'Empire romain.



Marcher sur Rome ou rouler en direction de
la « capitale du monde »? Dans les deux cas,
en empruntant la *Via Allia*, la magie opère.

Ces routes sont empruntées depuis la nuit
de temps et nous, on est là, à avancer sans
un bruit, sur des pavés antiques et sur les
traces de l'Histoire.

Rome, Ville Éternelle fondée en -753 avant
J.-C., berceau de la civilisation occidentale,
ex-capitale d'un empire et siège de l'Église
catholique, centre archéologique, artistique
et culturel majeur. Tout est là.

Nous y resterons bien trop peu de temps
pour en apprécier la valeur et la richesse...

Mais puisque tous les chemins mènent à
Rome, nous nous imaginons déjà reprendre
la route un jour et, pourquoi pas, y revenir.

Quelques coups de pédale suffiront pour
traverser la Cité du Vatican.

Et à peine plus pour rejoindre l'Ombrie où
nous attendent d'autres vestiges, que ce
soit à Spolète, Assise, Pérouse ou ailleurs.

Envie de revenir dans
la Ville Éternelle?
Il suffit de jeter
une pièce dans la
fontaine de Trevi!



En route pour le 28^{ème}
pays du voyage:
430 mètres pour
« traverser » le Vatican.



Duomo de Santa
Maria Assunta à
Spoleto, en Ombrie.



La basilique Saint-
François à Assise,
près de Pérouse.

Depuis quelques temps, nous apprécions particulièrement l'hospitalité offerte par les membres du réseau *WarmShowers*. Ces rencontres, dans l'intimité du foyer de nos hôtes, nous permettent de partager leur quotidien et nous apportent beaucoup de (ré)confort, au risque d'en abuser.

Notre requête à Monteriggioni s'annonce rapidement comme étant « celle de trop ». La dernière douche date de la veille, la nuit sous abri fut bonne et la météo clémente.

Alors, pourquoi? D'autant plus que l'étape est longue et vallonnée, qu'elle nous fait rater Sienna et qu'on se prendra même une amende pour avoir coupé par l'autoroute...

Mais voilà, Miki et Enrico nous attendent et il est juste inimaginable de leur faire faux bond. Bilan: ils nous proposeront de visiter Sienna le lendemain puis Florence le jour d'après et de rester encore le jour suivant. Et les discussions sont aussi variées que les plats sur la table!

Difficile de partir après tant de partage et de chaleur. Mais le voyage au long cours, qu'il s'agisse de paysages, de lieux ou de personnes rencontrés sur la route, est une sorte de déchirement permanent.

Peut-être bien qu'on retournera un jour à certains endroits et peut-être même qu'on reverra certaines personnes. Mais la grande majorité est et restera éphémère, comme les traces laissées par nos pneus dans la poussière des routes du monde.

Seuls certaines sensations, des souvenirs et quelques images subsisteront. Le reste, unique, n'aura duré qu'un temps et finira par s'estomper avec lui.

D'ailleurs, l'heure tourne et il nous faut poursuivre vers le nord. La météo n'étant pas franchement favorable, nous quittons le bord de mer en train afin de rejoindre le Piémont et de prendre la route qui file en direction des Alpes, dernière barrière avant les rives du Léman.

Vernazza, dans les Cinque Terre: un village pas facile d'accès, surtout par temps de pluie...

L'occasion de boire un coup avant la tournée des hauts lieux de Toscane.



Le Duomo, la cathédrale de Siena, domine toute la ville.



Santa Maria del Fiore, à Firenze, avec son dôme monumental.



Ceci n'est pas une illusion d'optique: la tour de Pisa penche inexorablement.



Slalom spécial dans les Alpes

La tension est palpable dans le portillon de départ de cette dernière étape de tour du monde. Les concurrents sont physiquement au top; quant au matériel, il fera de son mieux pour aller jusqu'au bout.

Mais tout le monde sait bien que ce genre d'épreuve se joue aussi dans la tête.

Deux manches sont au programme. Pour la première, qui relie Turin au Val de Bagnes, un changement de dernière minute du tracé est imposé par la direction de course.



À Monestrutto, porte d'entrée du Val d'Aoste.



À Cogne, lors d'une escapade près du Gran Paradiso.

Vue sur le Grand Combin à travers les ruines du théâtre romain d'Aoste.

Le fameux saut du col du Grand-St-Bernard étant encore impraticable, il faudra passer par le tunnel, nettement moins sélectif.

Au premier temps intermédiaire, Nella nous encourage: « Ce n'est pas facile ce que vous vous apprêtez à vivre alors restez proche de qui vous êtes! ». Sa gentillesse et sa bonté nous touchent profondément. Au deuxième intermédiaire, on frise la sortie de piste en passant tout près du Grand Paradis.

De l'autre côté du tunnel, ce sont Marie et Manu, deux fadas de montagne et de ski-alpinisme rencontrés le temps d'un après-midi à Khorog, qui nous attendent dans la raquette d'arrivée.



Jolie manche! Mais, malheureusement pas suffisante pour être qualifiés d'office pour la deuxième qui impose deux conditions de participation: avoir trouvé du travail et avoir trouvé un lieu où habiter. La première sera réglée en trois jours et la deuxième en à peine deux heures. Incroyable!

Et c'est donc dans la toute petite commune de Clarmont, sur les hauts de Morges, que se poursuivra l'aventure, une fois que notre voyage aura pris fin, le 15 juin prochain.

De retour au Châble, l'ambiance est à la fête. Non seulement la deuxième manche s'annonce plus longue qu'espérée mais en plus, c'est le mariage de nos amis! Mais du portillon de départ, la situation est claire: vu les conditions, pas question de forcer sur les virages.

Les premières portes passées, le tracé nous emmène vers Chamonix où une jolie partie de hors-piste nous attend, juste le temps d'aller admirer la faune et la flore qui se réveillent sur fond de Mont-Blanc enneigé.



Arrivée en Suisse. La météo est pire que lors du départ...



... alors on en ressort afin de rejoindre la vallée de Chamonix.



Retour en France pour un dernier « cochet ».



Randonnée dans la région du Mont-Blanc.



Merveilleuse rencontre dans la quiétude de la vallée de Chamonix.



Encore quelques portes du côté d'Albertville et de Chambéry avant d'attaquer le mur et de glisser jusqu'à Genève où Claude nous attend pour un ravitaillement chaleureux et vivifiant.

Retour en piste pour le dernier reck, mais pas n'importe lequel: le somptueux massif du Jura. On pourrait croire qu'on est blasé ou imaginer qu'on a la tête ailleurs, mais nous sommes tout simplement fascinés par la beauté et l'harmonie de ces paysages.

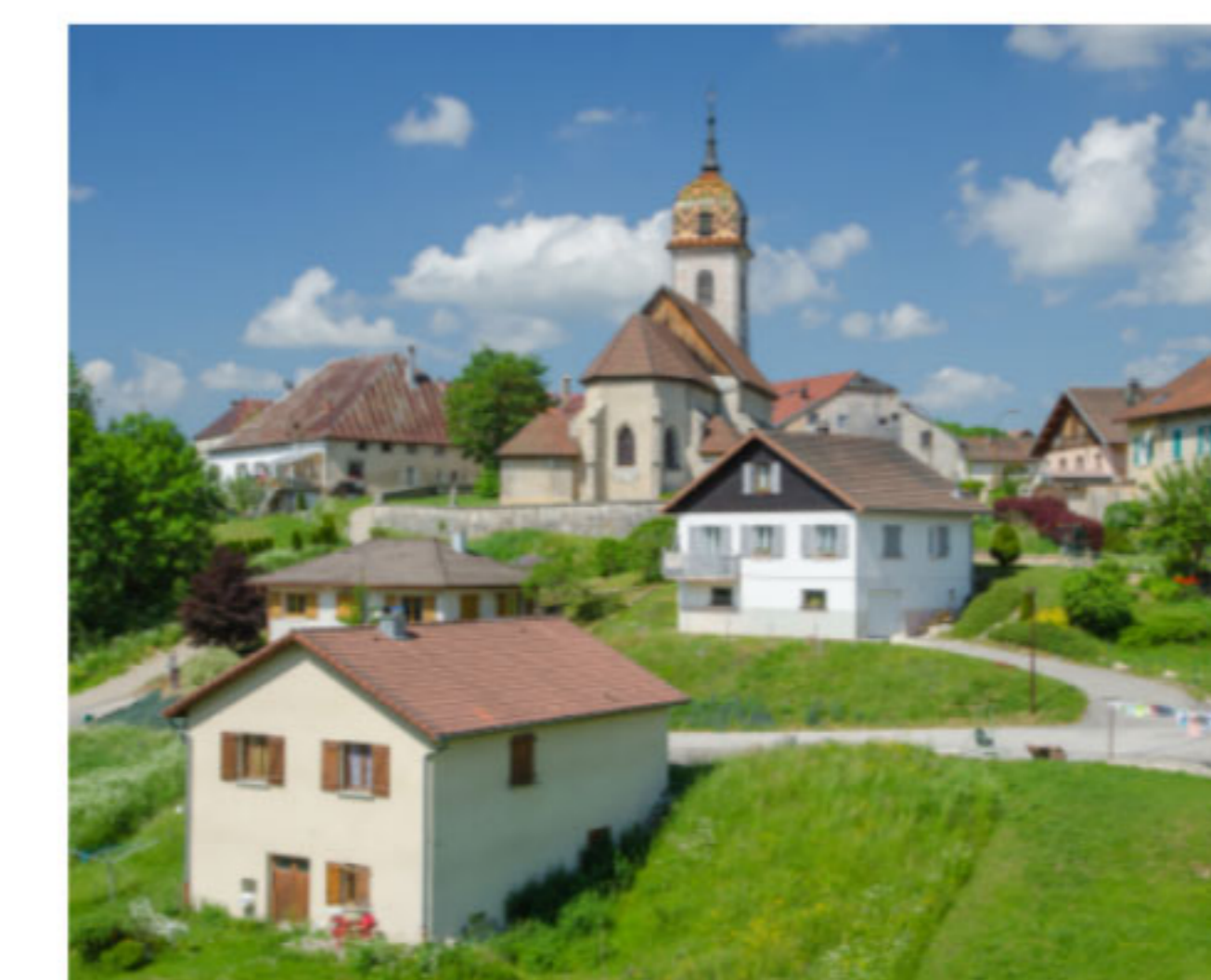


Passage par le bout du lac pour aller dire bonjour au « grand frère » Claude...

... avant reprendre de la hauteur sur les crêtes du Jura avec Nathalie et Jean.

Dernière nuit sous tente, dernière étape en couple, dernier repas à deux. Soudainement, nous prenons conscience de tout ce qu'on s'apprête à laisser derrière nous. Des amis nous rejoignent peu à peu pour les derniers kilomètres et nous permettent de penser à autre chose: qu'il est bon de les retrouver.

L'air d'arrivée, où nous attendent familles et amis, est juste là, en bas de la dernière pente. On lâche tout et on se laisse aller. La ligne est franchie.



Dernière nuit dans notre « maison », du côté de Mouthe. Une fois de plus, le jardin est splendide!

Rochejean, au bord du Doubs, et son église au clocher typique de Franche-Comté.



Champ de pissenlits et grands sapins. Les paysages du Jura sont aussi simples qu' uniques.

Passage de la dernière frontière du voyage, à L'Auberson.

Bon rétablissement!

Merci, mais nous n'avons pas franchement l'impression d'être malades. Même si nous savons que ceux qui, comme nous, ont pris la route, avec tout ce que cela comporte comme inconnues et montées d'adrénaline, ont généralement du mal à revenir à une certaine forme de réalité quotidienne.

À vrai dire, ce qui nous inquiète le plus, c'est le fait que notre vie de nomade fait partie de notre identité depuis près de trois ans. Trois années durant lesquelles nous avons su nous adapter et faire en sorte que nous ne manquions de rien, tout en n'ayant pas grand-chose.

Quelle sera notre réaction maintenant que l'heure est venue, après avoir déroulé notre pelote de liberté à travers l'Europe, l'Asie et l'Amérique, de joindre les deux bouts?



Après avoir longtemps roulé en terres inconnues, nous sommes de retour en terrain connu.

Tant d'allant, tant d'élan pour, au final, s'arrêter. Vraiment? Non! L'envie de rouler sur la route de la vie est toujours bien là, avec une seule idée en tête: continuer à aller voir ce qui se trouve plus loin. Reste à savoir quand, comment et, peut-être même, à combien.

Si ce livre, extrait des différents articles publiés sur notre blog, a fini par exister, c'est simplement pour que notre voyage reste au plus près de nous. Mais aussi pour partager un peu de la route, partager un peu de nous.

Ce que nous avons vécu a changé quelque chose en nous, nous a rendu à la fois plus forts et... plus faibles. La route fait ça, on n'y peut rien. Et, dans une certaine mesure, nous le savions avant de partir.

Parfois, on se dit que, si nous n'étions pas partis, la vie aurait été différente. Sans doute même que l'avenir serait différent...

Un jour, on rentre chez soi et on n'est que la moitié de soi-même. L'autre moitié est restée sur la route, là où, au moins, elle était pleine de sens.

Là où, malgré l'effort, le froid et le vent, nous savions ce qui était important.

Là où nous savions que notre couple est une équipe capable de faire des merveilles face à l'inconnu.

Et quand on regarde autour de nous, on se dit que les choses devraient toujours être ainsi, sans à avoir à tout quitter.

Qu'est-ce qui finit?

Qu'est-ce qui commence?

Vivons dans l'instant.

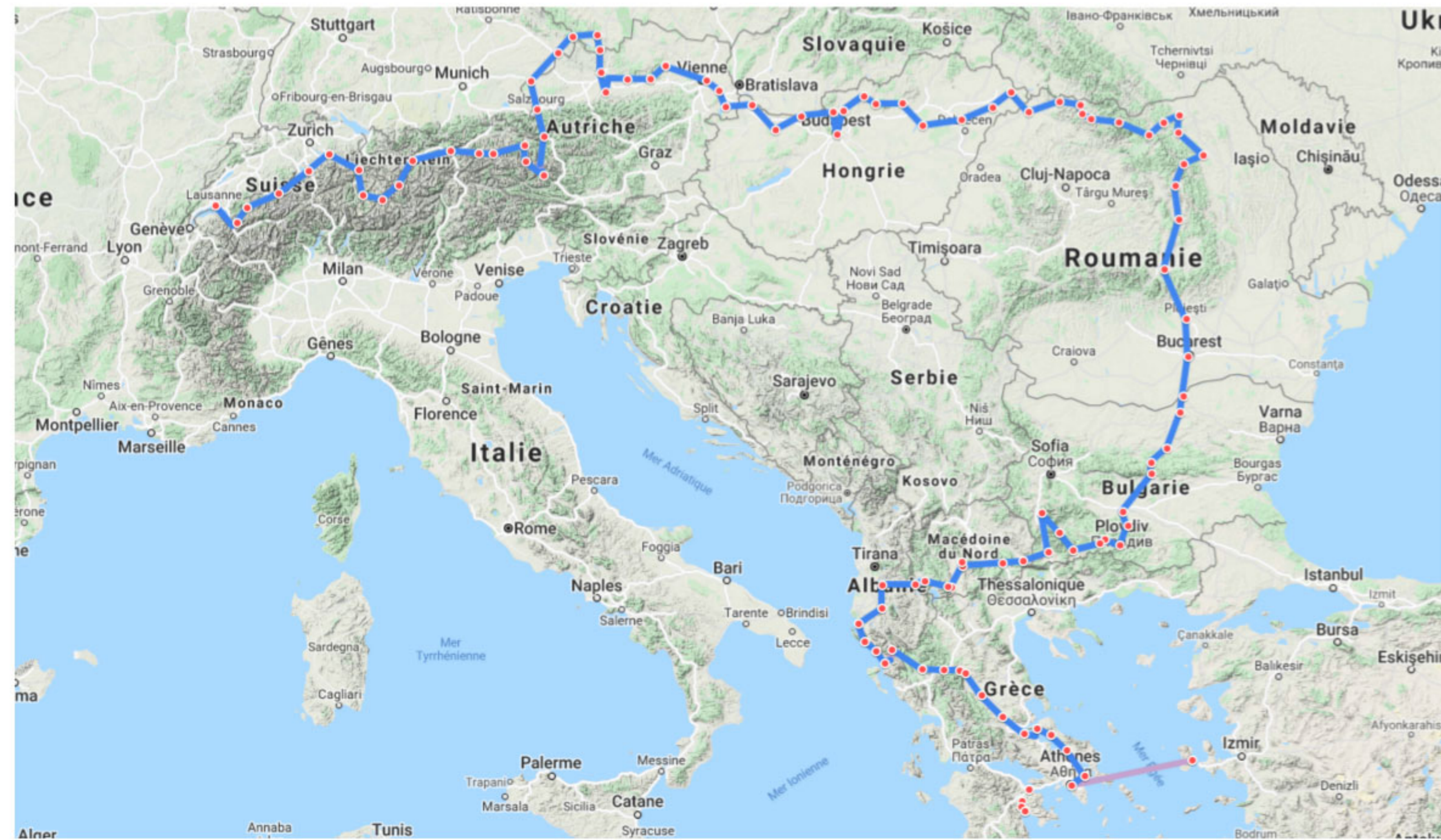


Sur l'esplanade de la cathédrale de Lausanne, 1'064 jours après l'avoir quittée.



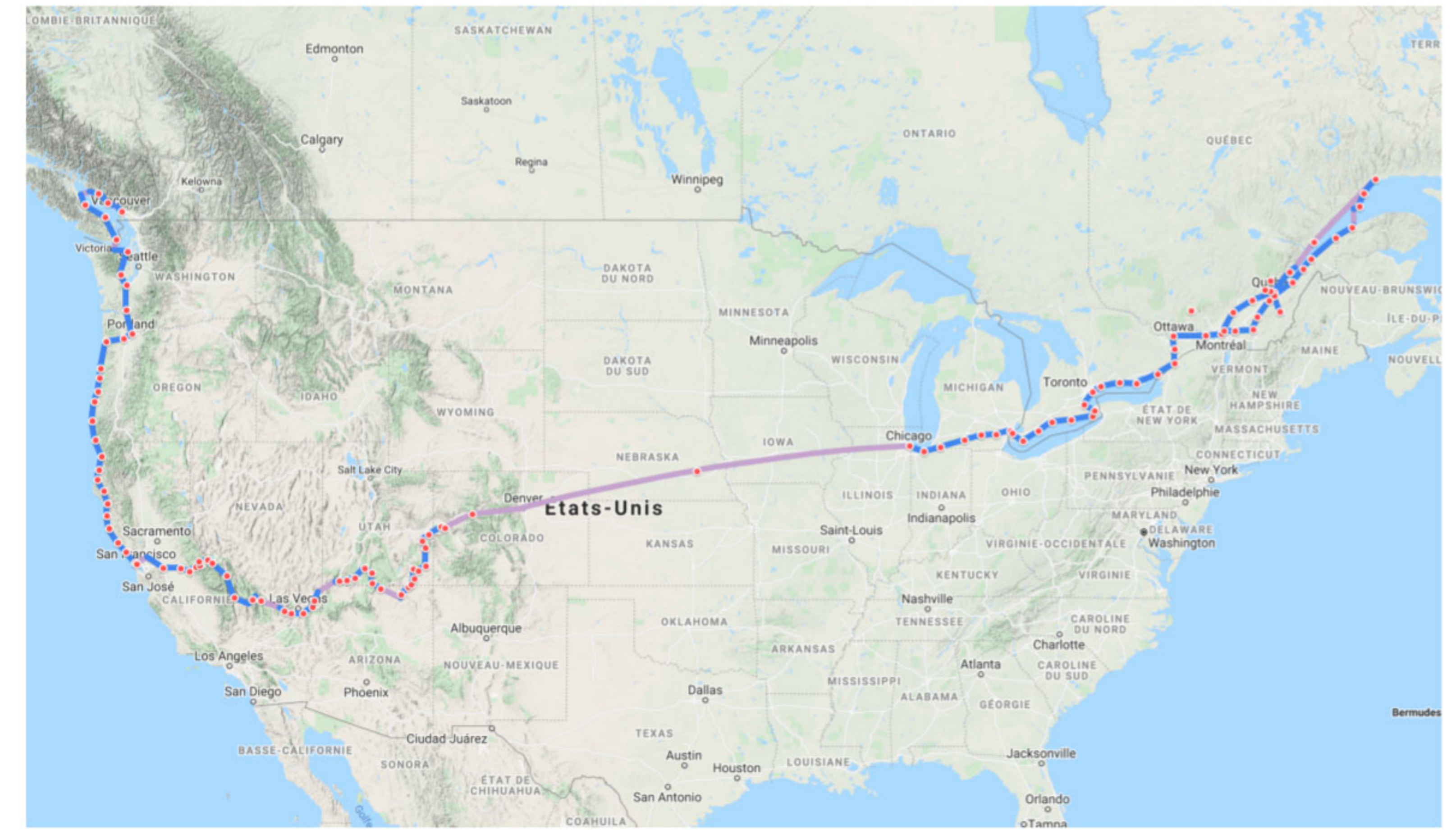
Lausanne - Chios (18 juillet 2011 - 14 janvier 2012)

En passant par Innsbruck, Salzburg, Passau, Linz, Vienne, Budapest, Satu Mare, Braşov, Bucarest, Plovdiv, Ohrid, Vlora et Athènes.



Vancouver - Montréal (9 avril 2013 - 27 octobre 2013)

En passant par Victoria, Olympia, Portland, San Francisco, Page, Moab, Grand Junction, Denver, Chicago, Detroit, Toronto, Québec et Clarke City.



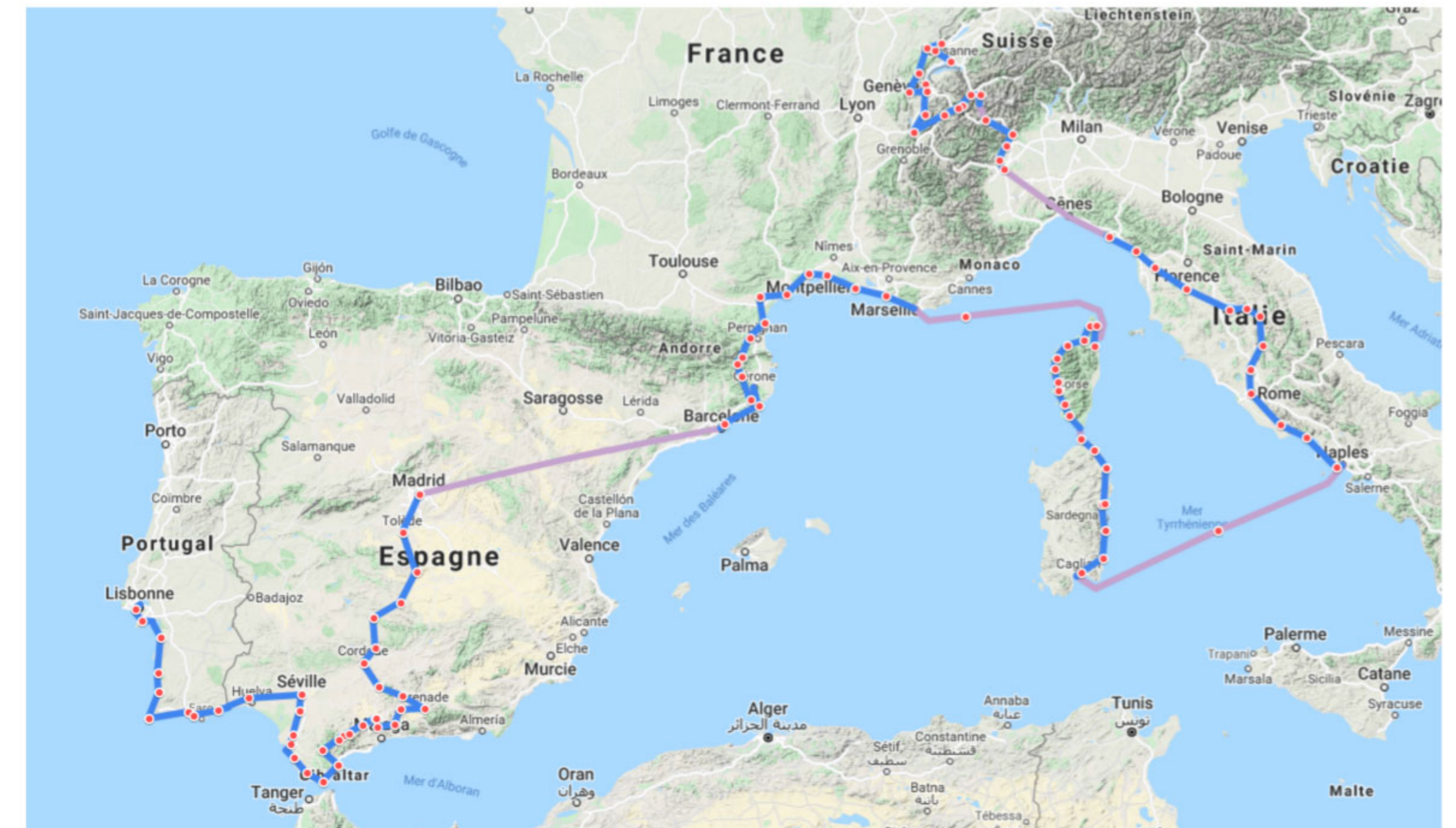
Çeşme - Bombay (14 janvier 2012 - 9 avril 2013)

En passant par Antalya, Trabzon, Batumi, Tbilissi, Yerevan, Tabriz, Téhéran, Mashhad, Boukhara, Douchanbé, Khorog, Osh, Bichkek, New Delhi, Leh, Rishikesh, Pokhara, Katmandou, Vârânasî, Bhopal et Pune.



Lisboa - Lausanne (28 octobre 2013 - 15 juin 2014)

En passant par Séville, Ronda, Granada, Cordoba, Toledo, Madrid, Montpellier, Marseille, Ajaccio, Cagliari, Rome, Turin, Chamonix et Genève.



En quelques chiffres

Parmi les nombreux chiffres associés à ce formidable détour, il y en a un qui semble des plus pertinents: le 2.

Deux, comme le nombre de protagonistes qui, à eux seuls, forment une bien belle équipe accompagnée de deux vélos avec chacun deux roues et deux pédales.

Bien sûr, il y a aussi les 28 pays visités durant ces 1'065 jours de voyage, dont 529 furent vécus à vélo pour parcourir quelques 33'277 kilomètres à l'horizontale ainsi que quelques 261'436 mètres à la verticale en 2'374 heures de pédalage.

Sans omettre les quelques 8'674 kilomètres réalisés en transports publics lorsque cela s'est avéré nécessaire.

Soit une distance de presque 63 kilomètres par étape, parcourus à une vitesse moyenne de 14 km/h par des températures allant de -10°C à +51,7°C et une altitude oscillant entre -7 et +5'359 mètres.

Si 333 nuits ont été passées en hôtel, en pension ou en auberge, 344 sous la tente, sous un abris ou sous les étoiles et 296 chez l'habitant (un grand merci à vous). Six nuits ont été vécues à bord de véhicules, une fut blanche et une autre a disparu.

À noter encore 30 crevaisons, 3 accidents sans gravité impliquant un autre véhicule, un rayon et 7 jantes cassés ou changés à titre préventif et quelques indigestions.

Tout ça pour une formidable tranche de vie!



L'horizon d'un prochain voyage? Face à l'Afrique à Tarifa.

La route est notre maison,
les paysages notre télévision.